FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS

PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE;

AVEC

UN NOUVEAU COMMENTAIRE

Par M. COSTE.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,
Chez GIBERT, Quai des Auguſtins, à la deſcente du Pont-neuf.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS
PAR M. DE LA FONTAINE.

SECONDE PARTIE.

AVERTISSEMENT

Imprimé, pour la premiere fois, en 1678.

VOICI un ſecond Recueil de Fables que je préſente au Public. J'ai jugé à propos de donner à la plûpart de celles-ci un air & un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premieres, tant à cauſe de la différence des ſujets, que pour remplir de plus de variété mon Ouvrage Les traits familiers que j'ai ſemés avec aſſez d'abondance dans celles-là, convenoient bien mieux aux inventions d'Eſope, qu'à ces dernieres, où j'en uſe plus ſobrement, pour ne pas tomber en des répétitions : car le nombre de ces traits n'eſt pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichiſſemens, & étendu davantage les circonſtances de ces récits, qui, d'ailleurs me ſembloient le demander de la ſorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui même : ainſi je ne tiens pas qu'il ſoit néceſſaire d'en étaler ici les raiſons, non plus que de dire où j'ai puiſé ces derniers ſujets. Seulement je dirai, par reconnoiſſance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, ſage Indien. Son Livre a été traduit en toutes les Langues. Les gens du Pays le croient fort ancien, & original à l'égard d'Eſope, ſi ce n'eſt Eſope lui-même, ſous le nom du ſage *Locman*. Quelques autres m'ont fourni des ſujets aſſez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux dernieres Parties toute la diverſité dont j'étois capable. Il s'eſt gliſſé quelques fautes dans l'impreſſion. J'en ai fait faire un Errata : mais ce ſont de legers remedes pour un défaut conſidérable. Si on

veut avoir quelque plaisir dans la lecture de cet Ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son Exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque *Errata*, aussi-bien pour les premiers Livres, que pour les derniers.

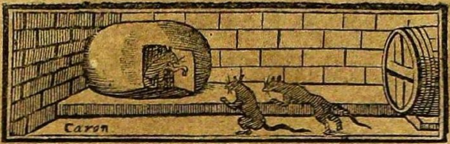
A MADAME

DE MONTESPAN.

L'APOLOGUE *est un don qui vient des Immortels ;*
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des Autels.
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Eriger en Divinité
Le Sage par qui fut ce bel Art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive ;
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui menent à son gré les cœurs & les esprits.
O vous, qui l'imitez, Olympe, si ma Muse
A quelquefois pris place à la table des Dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux.
Favorisez les Jeux où mon esprit s'amuse.

Le Tems qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet Ouvrage :
Tout Auteur, qui voudra vivre encore après lui,
Doit s'acquérir votre suffrage.

C'est de vous que mes Vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans mes Ecrits ,
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces.
Eh , qui connoît que vous , les beautés & les graces ?
Paroles & regards , tout est charme dans vous.
Ma Muse, en un sujet si doux ,
Voudroit s'étendre davantage :
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ,
Et d'un plus grand Maître que moi
Votre louange est le partage.
Olympe , c'est assez qu'à mon dernier Ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart & d'abri ;
Protégez désormais le Livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie :
Sous vos seuls auspices ces Vers
Seront jugés , malgré l'envie ,
Dignes des yeux de l'Univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande :
La Fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes Vers le bonheur de vous plaire ,
Je croirai lui devoir un Temple pour salaire :
Mais je ne veux bâtir des Temples que pour vous.



LIVRE SEPTIEME.

FABLE PREMIERE.

Les Animaux malades de la Peste.

Un mal, qui répand la terreur,
Mal, que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeller par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron (1),
Faisoit aux Animaux la guerre :
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie :
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni Loups, ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyoient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint Conseil, & dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :

(1) Les Enfers, sejour des Morts.

Que le plus coupable de nous
Se ſacrifie aux traits du céleſte courroux ;
Peut-être il obtiendra la guériſon commune.
L'Hiſtoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons ſans indulgence
L'état de notre conſcience.
Pour moi, ſatisfaiſant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force Moutons.
Que m'avoient-ils fait ? Nulle offenſe :
Même il m'eſt arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut : mais je penſe
Qu'il eſt bon que chacun s'accuſe ainſi que moi,
Car on doit ſouhaiter, ſelon toute juſtice,
Que le plus coupable périſſe.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
Vos ſcrupules font voir trop de délicateſſe ;
Et bien, manger Moutons, canaille, ſotte eſpece,
Eſt-ce un péché ? Non, non : Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là, qui ſur les Animaux
Se font un chimérique empire.
Ainſi dit le Renard, & flatteurs d'applaudir.
On n'oſa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres Puiſſances
Les moins pardonnables offenſes.
Tous les gens querelleurs, juſqu'aux ſimples Mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits Saints.
L'Ane vint à ſon tour, & dit : J'ai ſouvenance
Qu'en un pré de Moines paſſant,
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, &, je penſe,
Quelque Diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puiſqu'il faut parler net.

A ces mots, on cria haro (2) sur le Baudet.
Un Loup, quelque peu Clerc (3), prouva par sa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! Quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les Jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.

(2) Cri pour arrêter un Criminel.

(3) Savant dans les Loix.

FABLE II.

Le mal marié.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme :
Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Assemblent l'un & l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vû beaucoup d'Hymens, aucuns d'eux ne me tentent :
Cependant, des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hazards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un, qui s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti,
Que de renvoyer son épouse
Querelleuse, avare & jalouse.

Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut,
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt :
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose ;
Les valets enrageoient, l'époux étoit à bout :
Monsieur ne songe à rien, Monsieur dépense tout,
Monsieur court, Monsieur se repose.
Elle en dit tant, que Monsieur à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les Dindons,
Avec les gardeurs de Cochons.
Au bout de quelque tems qu'on la crut adoucie ;
Le mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait ?
Comment passiez-vous votre vie ?
L'innocence des champs est-elle votre fait ?
Assez, dit-elle : mais ma peine
Etoit de voir les gens plus paresseux qu'ici :
Ils n'ont des Troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire ; & m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh, Madame, reprit son époux tout-à-l'heure,
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde, qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir ;
Que feront des Valets, qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée ?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour & nuit avec vous ?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés.

FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins (1) en leur légende (2)
Disent qu'un certain Rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde.
S'étendant par tout à la ronde,
Notre Hermite nouveau subsistoit là-dedans.
Il fit tant des pieds & des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre & le couvert : que faut-il davantage ?
Il devint gros & gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au devot personnage,
Les députés du peuple Rat
S'en vinrent demander quelque aumône légere :
Ils alloient en terre étrangere
Chercher quelque secours contre le peuple Chat :
Ratopolis (3) étoit bloquée :
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la République attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre Reclus
Vous assister ? que peut-il faire,

(1) Les Peuples du Levant.
(2) Livre qui contient les Vies de plusieurs Saints.
(3) La Ville capitale des Rats.

Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espere qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau Saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce Rat si peu secourable?
Un Moine? Non, mais un Dervis (4).
Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.

(4) Religieux Turc.

FABLE IV.

Le Héron.

Un jour, sur ses longs pieds, alloit, je ne sais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyoit une riviere.
L'onde étant transparente ainsi qu'aux plus beaux jours,
Ma commere la Carpe y faisoit mille tours
Avec le Brochet son compere.
Le Héron en eût fait aisément son profit;
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre:
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivoit de régime (1), & mangeoit à ses heures.
Après quelques momens l'appétit vint: l'oiseau
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des Tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plût pas, il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux

(1) C'est manger avec précaution.

Comme le Rat (1) du bon Horace.
Moi des Tanches ! dit-il, moi Héron, que je fasse
Une si pauvre chere ! & pour qui me prend-on ?
La Tanche rebutée, il trouva du Goujon.
Du Goujon ! C'est bien-là le dîner d'un Héron !
J'ouvrirois pour si peu le bec ! Aux Dieux ne plaise.
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux & tout aise
De rencontrer un Limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodans, ce sont les plus habiles.
On hazarde de perdre, en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à-peu-près votre compte.
Bien des gens y sont pris : ce n'est pas aux Hérons
Que je parle : écoutez, Humains, un autre conte :
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

(1) Le Rat de ville, qui goûtoit d'un air dédaigneux tout ce que lui présentoit le Rat de campagne, pour le régaler de son mieux.

...*Cupiens variâ fastidia cœnâ Vincere, tangentis malè singula dente superbo.*
Horat. Sat. VI. L. II.

FABLE V.

La Fille.

CERTAINE fille, un peu trop fiere,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, & beau, d'agréable maniere,
Point froid & point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille vouloit aussi

Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La Belle les trouvoit trop chétifs de moitié.
Quoi moi! Quoi ces gens-là! L'on radote, je pense!
A moi les proposer! Hélas ils font pitié.
Voyez un peu la belle espece!
L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse,
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là :
C'étoit ceci, c'étoit cela :
C'étoit tout, car les Précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte : Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne.
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoiqu'en solitude (1).
La Belle se sut gré de tous ces sentimens.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amans.
Un an se passe & deux avec inquiétude :
Le chagrin vient ensuite : elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour ;
Puis ses traits choquer & déplaire :
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Tems (2), cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disoit, prenez vîte un mari :
Je ne sais quel desir le lui disoit aussi.

(1) Sans mari.

(2) Qui, comme à la dérobée, détruit insensiblement toutes choses.

Le desir peut loger chez une précieuse.
Celle ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin toute aise & toute heureuse
De rencontrer un malôtru (6).

(6) Un mari mal fait de corps & d'esptit.

FABLE VI.

Les Souhaits.

Il est au Mogol (1) des Folets (2)
Qui font office de Valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du Jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange (3) autrefois,
Cultivoit le jardin d'un assez bon Bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le Maître & la Maîtresse,
Et le jardin sur-tout. Dieu sait si les Zéphirs (4),
Peuple ami du Démon, l'assistoient dans sa tâche.
Le Folet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légereté
A ses pareils si naturelle:

(1) Grand Empire dans les Indes, à l'Est de la Perse.

(2) Certains Esprits familiers.

(3) Grande Riviere des Indes.

(4) Vents doux, favorables aux Plantes & aux fruits.

Mais ses confreres les Esprits
Firent tant, que le Chef de cette République,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvége (5)
Prendre le soin d'une maison
En tout tems couverte de nége;
Et d'Indou (6) qu'il étoit, on vous le fait Lapon (7).
Avant que de partir, l'Esprit dit à ses hôtes:
On m'oblige de vous quitter;
Je ne sais pas pour quelles fautes;
Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter
Qu'un tems fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la: formez trois souhaits, car je puis
Rendre trois souhaits accomplis;
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Etrange & nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'abondance, à pleines mains,
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins:
Tout en creve. Comment ranger cette chevance (8)?
Quels registres, quels soins, quel tems il leur fallut!
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les Voleurs contre eux complotèrent,
Les grands Seigneurs leur emprunterent,
Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils, l'un & l'autre: heureux les indigens!

(5) Pays très froid au Nord de l'Europe.

(6) Indien, habitant des Indes.

(7) Habitant de la Laponie, le Pays le plus Septentrional de l'Europe.

(8) Vieux mot, pour dire *tout ce bien, toutes ces richesses.*

La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors, fuyez ; & toi, Déesse,
Mere du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vîte. A ces mots
La Médiocrité revient, on lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grace.
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, & que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, & perdent en chimeres
Le tems qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires ;
Le Folet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir, & qu'il fut sur le point,
Ils demanderent la Sagesse,
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

FABLE VII.

La Cour du Lion.

Sa Majesté Lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le Ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses Vassaux (1) de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'Ecrit portoit
Qu'un mois durant, le Roi tiendroit
Cour pleniere (2), dont l'ouverture

(1) Les Animaux qui dépendoient de lui.

(2) Assemblée générale de ses Vassaux.

Devoit être un fort grand feſtin,
Suivi des tours de Fagotin (3).
Par ce trait de magnificence
Le Prince à ſes Sujets étaloit ſa puiſſance.
En ſon Louvre il les invita.
Quel Louvre ! Un vrai charnier (4), dont l'odeur ſe porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha ſa narine :
Il ſe fût bien paſſé de faire cette mine.
Sa grimace déplut. Le Monarque irrité
L'envoya chez Pluton (5) faire
Le dégoûté.
Le Singe approuva fort cette ſévérité ;
Et, flatteur exceſſif, il loua la colere
Et la griffe du Prince, & l'antre, & cette odeur ;
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa ſotte flatterie
Eut un mauvais ſuccès, & fut encore punie.
Ce Monſeigneur du Lion-là
Fut parent de Caligula (6).
Le Renard étant proche : Or ça, lui dit le Sire ;
Que ſens-tu ? Dis-le moi ; Parle ſans déguiſer.
L'autre auſſi-tôt de s'excuſer,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat : bref il s'en tire.

Ceci vous ſert d'enſeignement.
Ne ſoyez à la Cour, ſi vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop ſincere,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand (7).

(3) Nom d'un Singe, qui, en ſon tems, amuſa le Peuple de Paris.

(4) Lieu où l'on enferme les bêtes qu'on y égorge, pour les vendre à la boucherie.

(5) Dieu d'Enfer, c'eſt-à-dire, le fit mourir.

(6) Empereur Romain très cruel.

(7) En termes équivoques, qui ont un double ſens.

FABLE VIII.

Les Vautours & les Pigeons.

MARS (1) autrefois mit tout l'air en émûte.
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les Oiseaux, non ceux que le Printems (2)
Mene à sa Cour, & qui sous la feuillée,
Par leur exemple & leurs sons éclatans,
Font que Vénus (3) est en nous réveillée;
Ni ceux encor que la Mere d'Amour
Met à son char (4); mais le peuple Vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang (5): je n'exagere point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint Chef périt; maint Héros expira;
Et sur son roc Prométhée (6) espéra
De voir bien-tôt une fin à sa peine.
C'étoit plaisir d'observer leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, & ruses, & surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres (7):
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les Royaumes sombres (8).

(3) Le Dieu de la Guerre.
(2) Les Moineaux, &c.
(3) La passion de l'Amour.
(4) Les Colombes.
(5) Parceque les Vautours se battoient dans l'air.
(6) Condamné par Jupiter à être continuellement rongé par un Vautour, pour avoir enlevé du Ciel le feu dont il s'étoit servi pour animer l'Homme.
(7) Les morts qui sont aux Enfers.
(8) Les Enfers, selon les Poëtes.

Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation (9)
Au col changeant, au cœur tendre & fidelle :
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambassadeurs par le peuple Pigeon
Furent choisis ; & si bien travaillerent,
Que les Vautours plus ne se chamaillerent.
Ils firent tréve ; & la paix s'ensuivit.
Hélas ! Ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite aussi tôt poursuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.

Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchans.
La sûreté du reste de la terre
Dépend de-là : Semez entre eux la guerre ;
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant ; Je me tais.

(1) Les Pigeons.

FABLE IX.

Le Coche & la Mouche.

DANS un chemin montant, ſabloneux, mal-aiſé,
Et de tous les côtés au Soleil expoſé,
Six forts Chevaux tiroient un Coche.
Femmes, Moines, Vieillards, tout étoit deſcendu.
L'attelage ſuoit, ſouffloit, étoit rendu.
Une Mouche ſurvient, & des Chevaux s'approche,
Prétend les animer par ſon bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, & penſe à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'aſſied ſur le timon, ſur le nez du Cocher.
Auſſi-tôt que le Char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empreſſée; il ſemble que ce ſoit
Un Sergent de bataille allant, en chaque endroit,
Faire avancer ſes gens, & hâter la Victoire.
La Mouche, en ce commun beſoin,
Se plaint qu'elle agit ſeule, & qu'elle a tout le ſoin:
Qu'aucun n'aide aux Chevaux à ſe tirer d'affaire.
Le Moine diſoit ſon Bréviaire:
Il prenoit bien ſon tems! Une femme chantoit:
C'étoit bien de chanſons qu'alors il s'agiſſoit!
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent ſottiſes pareilles.
Après bien du travail, le Coche arrive au haut.
Reſpirons maintenant, dit la Mouche auſſi-tôt:
J'ai tant fait que nos gens ſont enfin dans la plaine.
Ça, Meſſieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires.
Ils font par-tout les nécessaires;
Et par-tout, importuns, devroient être chassés.

FABLE X.

La Laitiere & le Pot au Lait.

Perrette, sur sa tête ayant un Pot au Lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre (1) a la ville.
Legere & court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour là, pour être plus agile,
Cotillon simple & souliers plats.
Notre Laitiere, ainsi troussée,
Comptoit déja dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employoit l'argent;
Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée:
La chose alloit à bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des Poulets autour de ma maison:
Le Renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un Cochon.
Le Porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.
J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vû le prix dont il est, une Vache & son Veau,
Que je verrai sauter au milieu du Troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi transportée.
Le lait tombe: adieu veau, vache, cochon, couvée;

(1) Malheur, accident fâcheux.

La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait :
On l'appella *le Pot au lait.*

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait château en Espagne?
Pichrocole (2), Pyrrhus (3), la Laitiere; enfin tous,
Autant les sages que les fous?
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux;
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames :
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophy (4) :
On m'élit Roi, mon Peuple m'aime :
Les Diadêmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

(2) Prince colere, ambitieux & visionnaire, dont parle Rabelais. *Gargantua*, Livre I. Chap. XXXIII.

(3) Pyrrhus, Roi des Epirotes : autre ambitieux visionnaire, descendu d'Achilles. Voyez sa vie dans *Plutarque*.

(4) Empereur de Perse.

FABLE XI.

Le Curé & le Mort.

Un Mort s'en alloit triſtement
S'emparer de ſon dernier gîte ;
Un Curé s'en alloit gaiment
Enterrer ce Mort au plus vîte.
Notre défunt étoit en caroſſe porté,
Bien & dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme biere,
Robe d'Hyver, robe d'Eté,
Que les Morts ne dépouillent guere.
Le Paſteur étoit à côté,
Et récitoit, à l'ordinaire,
Maintes dévotes Oraiſons,
Et des Pſeaumes & des Leçons,
Et des Verſets & des Répons.
Monſieur le Mort, laiſſez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons :
Il ne s'agit que du ſalaire.
Meſſire Jean Chouart couvoit des yeux ſon Mort,
Comme ſi l'on eût dû lui ravir ce tréſor :
Et, des regards, ſembloit lui dire :
Monſieur le Mort, j'aurai de vous,
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-deſſus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine niéce aſſez propette,
Et ſa chambriere Pâquette,
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable penſée
Un heurt ſurvient : adieu le char.
Voilà Meſſire Jean Chouart

Qui

Qui du choc de ſon Mort a la tête caſſée :
Le Paroiſſien en plomb entraîne ſon Paſteur,
Notre Curé ſuit ſon Seigneur :
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Eſt le Curé Chouart, qui ſur ſon mort comptoit,
Et la Fable du Pot au lait.

FABLE XII.

L'homme qui court après la Fortune, & l'Homme qui l'attend dans ſon lit.

QUI ne court après la Fortune ?
Je voudrois être en lieu d'où je puſſe aiſément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort, de Royaume en Royaume :
Fidelles courtiſans d'un volage Fantôme,
Quand ils ſont près du bon moment,
L'Inconſtante auſſi-tôt à leurs deſirs échappe.
Pauvres gens ! Je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, diſent-ils, étoit planteur de choux ;
Et le voilà devenu Pape :
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux :
Mais que vous ſert votre mérite ?
La Fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis, la Papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos ? le repos tréſor ſi précieux,
Qu'on en faiſoit jadis le partage des Dieux (1).

(1) Selon Epicure & ſes Sectateurs, les Dieux vivoient dans un doux repos, ſans ſe mêler des affaires du monde.

Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette Déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'Amis, en un Bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune : il dit à l'autre, un jour,
Si nous quittions notre séjour ?
Vous savez que nul n'est Prophête
En son pays : Cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi je ne souhaite
Ni climats, ni destins meilleurs.
Contentez-vous : suivez votre humeur inquiete,
Vous reviendrez bien-tôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie & par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la Déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; & ce lieu, c'est la Cour.
Là donc, pour quelque-tems, il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever (2), à ces heures
Que l'on sait être les meilleures ;
Bref, se trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'est-ceci ? se dit-il : Cherchons ailleurs du bien :
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : D'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger (3) cette capricieuse ?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, Messieurs de Cour, Messieurs de Cour adieu ;
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des Temples à Surate (4) :
Allons-là. Ce fut un de dire & s'embarquer.

(2) Du Roi.
(3) Loger chez moi.
(4) Grosse Ville de commerce dans les Etats du Mogol, sur le Golfe de Cambaye.

Ames de bronze (5), humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette Route,
Et le premier osa l'abysme défier.
Celui-ci, pendant son voyage
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois : essuyant les dangers
Des Pirates (6), des vents, du calme & des rochers,
Ministres de la Mort. Avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon (7)
La Fortune pour lors distribuoit ses graces.
Il y court : les mers étoient lasses
De le porter ; & tout le fruit
Qu'il tira de ses long voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les Sauvages:
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol (8) l'avoit été.
Ce qui lui fit conclure en somme,
Qu'il avoit à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses Pénates (9),
Pleure de joie, & dit : Heureux qui vit chez soi,
De régler ses desirs faisant tout son emploi :
Il ne sait, que par oüi dire,

(5) La Fontaine imite assez heureusement ici ce passage d'Horace ;

Illi robur & æs triplex
Circa pectus erat,
Ode III. Liv. I.

On ne peut pas dire la même chose de ce qui suit.

. . . . qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus.

C'est-à-dire,

Qui le premier s'exposa sur l'abysme
Dans un frêle vaisseau.

Car l'expression du Poëte Latin est sans doute beaucoup plus juste & plus naturelle que celle-ci,

Et le premier osa l'abysme défier.

(6) Voleurs de Mer.

(7) Puissant Royaume, au Nord-Est de la Chine.

(8) Grand Royaume des Indes.

(9) Sa maison, où étoient ses Dieux Domestiques.

Ce que c'eſt que la Cour, la Mer, & ton Empire,
Fortune, qui nous fais paſſer devant les yeux
Des dignités, des biens, que juſqu'au bout du monde
On ſuit, ſans que l'effet aux promeſſes réponde.
Déſormais je ne bouge, & ferai cent fois mieux.
En raiſonnant de cette ſorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conſeil,
Il la trouve aſſiſe à la porte
De ſon ami plongé dans un profond ſommeil.

FABLE XIII.

Les deux Coqs.

DEUX Coqs vivoient en paix; une Poule ſurvint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye (1); & c'eſt de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du ſang des Dieux même on vit le Xanthe (2) teint.
Long-temps entre nos coqs le combat ſe maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voiſinage.
La gente qui porte crête au ſpectacle accourut.
Plus d'une Hélene au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu diſparut:
Il alla ſe cacher au fond de ſa retraite,
Pleura ſa gloire & ſes amours;
Ses amours, qu'un rival, tout fier de ſa défaite,
Poſſédoit à ſes yeux. Il voyoit, tous les jours,
Cet objet rallumer ſa haine & ſon courage.
Il aiguiſoit ſon bec, battoit l'air & ſes flancs;
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouſe rage.
Il n'en eut pas beſoin. Son vainqueur ſur les toîts

(1) A caue de l'enlevement d'Hélene, par Pâris, Prince Troyen.

(2) Riviere qui couloit à Troyes.

S'alla percher & chanter sa victoire.
Un Vautour entendit sa voix :
Adieu les amours & la gloire.
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour (3).
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revient faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, & prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

(3) Oiseau de proie, qui dévora le coq.

FABLE XIV.

L'ingratitude & l'injustice des Hommes envers la Fortune.

Un Trafiquant sur mer, par bonheur s'enrichit :
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots : le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos (1) & Neptune (2)
Recueillirent leur droit (3) ; tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son Marchand à bon port.
Facteurs, Associés, chacun lui fut fidelle.
Il vendit son Tabac, son Sucre, sa Canelle
Ce qu'il voulut, sa Porcelaine encor.

(1) Une des Parques, qui est chargée de couper le fil de la vie des hommes.

(2) Le Dieu de la Mer.

(3) Les ayant fait périr par de funestes naufrages.

Le luxe & la folie enflerent son trésor :
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats :
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carosses ;
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ?
Et d'où me viendroit-il, que de mon savoir faire ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à-propos, & bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort bonne chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal freté (4) perit au premier vent :
Un autre, dépourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les Corsaires :
Un troisieme au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit ; le luxe & la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses Facteurs (5) le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaisir, en bâtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout-d'un-coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : D'où vient cela ? De la Fortune, hélas !
Consolez vous, dit l'autre ; & s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux : tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil :
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie ;
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune :

(4) Terme de marine, pour dire, *mal équipé*.

(5) Ceux qui avoient soin de son négoce.

Le bien, nous le faiſons : le mal, c'eſt la Fortune.
On a toujours raiſon ; le deſtin toujours tort.

FABLE XV.

Les Devinereſſes.

C'EST ſouvent du haſard que naît l'opinion ;
Et c'eſt l'opinion qui fait toujours la vogue (1).
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états. Tout eſt prévention,
Cabale, entêtement : point ou peu de juſtice.
C'eſt un torrent : qu'y faire ? Il faut qu'il ait ſon cours ;
Cela fut & ſera toujours.

Une femme, à Paris, faiſoit la Pythoniſſe (2).
On l'alloit conſulter ſur chaque évenement :
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de ſon épouſe,
Une mere fâcheuſe, une femme jalouſe,
Chez la Devinereſſe on couroit,
Pour ſe faire annoncer ce que l'on deſiroit.
Son fait conſiſtoit en adreſſe :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardieſſe ;
Du haſard quelquefois, tout cela concouroit :
Tout cela, bien ſouvent, faiſoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt & trois carats (3) ;
Elle paſſoit pour un Oracle (4).
L'Oracle étoit logé dedans un galetas.

(1) Qui met en crédit, qui fait rechercher avec empreſſement les choſes & les perſonnes.
(2) La Devinereſſe.
(3) Métaphore, pour dire, au dernier point.
(4) Fauſſe Divinité, qui prédiſoit l'avenir par le miniſtere d'un Prêtre, ou d'une Prêtreſſe.

Là, cette femme emplit sa bourse ;
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari :
Elle achete un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la Ville,
Femmes, filles, valets, gros Messieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander son destin :
Le galetas devint l'antre de la Sybille (5) :
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi Devine ! On se mocque : Eh, Messieurs, sais-je lire ?
Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.
Point de raison : fallut deviner & prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré soi, plus que deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose :
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentoit son sabbat (6), & sa métamorphose ;
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit mocqué : la vogue étoit passée
Au galetas, il avoit le crédit :
L'autre femme se morfondit (7).

L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vû dans le Palais un robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avoient prise
Pour Maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutans : Demandez-moi pourquoi.

(5) Prophétesse parmi les Payens.

(6) Lieu malpropre, où s'assemblent les Sorciers.

(7) Attendant inutilement qu'on vînt encore la consulter dans sa nouvelle maison.

FABLE XVI.

Le Chat, la Belette, & le petit Lapin.

Du Palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le Maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses Pénates (1), un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thim & la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Janot Lapin retourne aux soûterrains séjours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O Dieux hospitaliers ! que vois-je ici paroître !
Dit l'animal chassé du paternel logis :
Holà, Madame la Belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les Rats du pays.
La Dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant (2) :
C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant :
Et quand ce seroit un Royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi,
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume & l'usage.
Ce sont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
Rendu Maître & Seigneur ; & qui de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.

(1) Dieux domestiques ; pour dire, elle alla se loger chez lui.

(2) A celui qui s'en empare le premier.

Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat, vivant comme un dévot hermite,
Un Chat faisant la chatemite,
Un saint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour Juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant Sa Majesté fourrée.
Grippeminaud (3) leur dit : Mes enfans, approchez,
Approchez : je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussi tôt qu'à portée il vit les contestans,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jettant des deux côtés la griffe en même tems,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits Souverains se rapportant aux Rois.

(3) Autre nom de Chat, comme Raminagrobis.

FABLE XVII.

La tête & la queue du Serpent (1).

Le Serpent a deux parties,
Du genre humain ennemies,
Tête & queue ; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux

(1) Cette Fable se trouve dans la Vie d'*Agis & Cléomenes*, Ch. I. par *Plutarque*, qui en fait une très belle application à ceux qui, dans le Gouvernement, se livrent inconsidérément aux fantaisies du Peuple ; & c'est apparemment de-là que la Fontaine l'a tirée.

Auprès des Parques cruelles.
Si bien qu'autrefois entre elles,
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue:
La queue au Ciel se plaignit,
Et lui dit :
Je fais mainte & mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci.
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, & non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte:
Aussi-bien qu'elle, je porte
Un poison prompt & puissant.
Enfin, voilà ma requête :
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder
A mon tour ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le Ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchans effets.
Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors : & la guide nouvelle,
Qui ne voyoit, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre,
Droit aux ondes du Styx (2) elle mena sa sœur.

Malheureux les Etats tombés dans son erreur.

(2) Lui causa la mort.

FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune.

PENDANT qu'un Philosophe assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés ;
Un autre Philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison ; & la Philosophie
Dit vrai, quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront.
Mais aussi si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe & sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La Nature ordonna ces choses sagement.
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'apperçois le Soleil : quelle en est la figure ?
Ici bas ce grand Corps n'a que trois pieds de tour :
Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil (1) de la Nature ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur :
Sur l'angle & les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :
Je le rends immobile ; & la Terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine.
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon ame, en toute occasion,

(1) Il n'est pas fort nécessaire, ce me semble, d'expliquer comment le Soleil est l'œil de la Nature, à ceux qui croient l'entendre, & je me joins à ceux qui demandent cette explication, parceque je ne saurois la trouver.

Développe le vrai caché sous l'apparence.
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton (2), ma raison le redresse.
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la Lune.
Y peut-elle être? Non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a sa surface unie:
Montueuse en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumiere y peut tracer souvent
Un Homme, un Bœuf, un Eléphant.
N'a gueres l'Angleterre y vit chose pareille.
La Lunette (3) placée, un animal nouveau
Parut dans cet Astre (4) si beau,
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là haut un changement,
Qui présageoit sans doute un grand évenement.
Savoit-on si la guerre entre tant de Puissances
N'en étoit point l'effet? Le Monarque accourut:
Il favorise en Roi ces hautes connoissances.
Le Monstre dans la Lune à son tour lui parut.
C'étoit une Souris cachée entre les verres:
Dans la Lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit: Peuple heureux! Quand pourront les François
Se donner, comme vous, entier à ces emplois?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire.
C'est à nos ennemis de craindre les combats,

(2) Parcequ'il paroît courbé dans l'eau.
(3) Lunette d'approche, propre à regarder les Astres.
(4) Dans ce bel Astre, la Lune.

A nous de les chercher, certains que la Victoire
Amante de Louis (5) suivra par tout ses pas.
Ses Lauriers nous rendront célebres dans l'Histoire.
Même les Filles de Mémoire
Ne nous ont point quittés : nous goûtons des plaisirs:
La paix fait nos souhaits, & non point nos soupirs.
Charles (6) en sait jouir : Il fauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, & mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiser la querelle (7),
Que d'encens! Est-il rien de plus digne de lui?
La carriere d'Auguste (8) a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars (9)?
O peuple trop heureux! Quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entier aux beaux arts?

(5) Louis XIV, alors Roi de France.

(6) Charles II du nom, Roi d'Angleterre.

(7) La France étoit en guerre dans ce tems-là.

(8) Qui a presque toujours regné en paix.

(9) *Jules-César*, qui fit toujours la guerre.

Fin du septieme Livre.

LIVRE HUITIEME.

FABLE PREMIERE.

La Mort & le Mourant.

LA Mort ne surprend point le Sage:
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du tems où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce tems, hélas! embrasse tous les tems:
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut: tous sont de son domaine:
Et le premier instant, où les enfans des Rois
Ouvrent les yeux à la lumiere,
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupiere.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
La Mort ravit tout sans pudeur.
Un jour le Monde entier accroitra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré;
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un Mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie,

Se plaignoit à la Mort, que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle :
Il me reste à pourvoir un arriere-neveu :
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aîle :
Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle !
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience.
Eh, n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher & du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouie :
Toute chose pour toi semble être évanouie :
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'est ce que tout cela, qu'un avertissement ?
Allons Vieillard, & sans replique.
Il n'importe à la République
Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet (1),
Remerciant son hôte ; & qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage ?

(1) Belle image que la Fontaine a empruntée de ce Vers de Lucrece. *Cur non ut plenus vitæ conviva recedis.* Lib. III. *sur la fin.*

Tu murmures, Vieillard; vois ces jeunes mourir,
Vois les marcher, vois-les courir
A des morts (2), il est vrai, glorieuses & belles,
Mais sûres cependant, & quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier, mon zele est indiscret:
Le plus semblable aux morts, meurt le plus à regret.

2 Que les gens de guerre rencontrent souvent dans la fleur de leur âge.

FABLE II.

Le Savetier & le Financier.

Un Savetier chantoit du matin jusqu'au soir:
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouir: il faisoit des passages (1);
Plus content qu'aucun des sept Sages (2).
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit;
Et le Financier se plaignoit,
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger & le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, & lui dit: Or çà, Sire Grégoire,
Que gagnez vous par an? Par an! Ma foi, Monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma maniere

(1) Des fredons, des roulemens de voix, tels qu'en pouvoit faire un homme de sa sorte.

(2) De Gréce, connus sous ce nom-là.

De compter de la sorte ; & je n'entasse guere
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrappe le bout de l'année :
Chaque jour amene son pain.
Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes,)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer : on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre : & Monsieur le Curé
De quelque nouveau Saint charge toujours son Prône.
Le Financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent & sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les allarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet : & la nuit,
Si quelque Chat faisoit du bruit,
Le Chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons & mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

FABLE III.

Le Lion, le Loup & le Renard.

UN Lion décrépit, gouteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remede à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux Rois, c'est un abus.
Celui-ci, parmi chaque espece,
Manda des Médecins : il en est de tous arts.
Médecins au Lion viennent de toutes parts :
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le Renard se dispense, & se tient clos & coi.
Le Loup en fait sa cour, daube, au coucher du Roi,
Son camarade absent. Le Prince tout-à-l'heure
Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient : est présenté ;
Et sachant que le Loup lui faisoit cette affaire :
Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincere
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage :
Mais j'étois en pélerinage ;
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vû dans mon voyage
Gens experts & savans ; leur ai dit la langueur
Dont Votre Majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur,
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude & toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire Loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le Roi goûte cet avis-là :

On écorche, on taille, on démembre
Meſſire Loup. Le Monarque en ſoupa,
Et de ſa peau s'enveloppa.

Meſſieurs les Courtiſans, ceſſez de vous détruire :
Faites, ſi vous pouvez, votre cour ſans vous nuire.
Le mal ſe rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs (1) ont leur tour, d'une ou d'autre maniere :
Vous êtes dans une carriere
Où l'on ne ſe pardonne rien.

(1) Ceux qui, par de mauvais diſcours, tâchent de nuire aux autres.

FABLE IV.

Le Pouvoir des Fables

A MONSIEUR DE BARILLON (1).

La qualité d'Ambaſſadeur
Peut-elle s'abaiſſer à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes Vers & leurs graces legeres ?
S'ils oſent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires ?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler, que les débats
Du Lapin & de la Belette.
Liſez-les, ne les liſez pas :
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe ſur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,

(1) Qui pour lors étoit Ambaſſadeur en Angleterre.

J'y consens : mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux Rois (2) se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il pas encor tems que Louis se repose ?
Quel autre Hercule (3) enfin ne se trouveroit las
De combattre cette Hydre (4) ? Et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
Si votre esprit, plein de souplesse,
Par éloquence & par adresse
Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent Moutons ; c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse (5).
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardens,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient : je n'en dirai pas plus.
Sur les Eloges, que l'envie
Doit avouer qui vous sont dûs,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athenes autrefois, peuple vain & leger,
Un Orateur, voyant sa Patrie en danger,
Courut à la Tribune (6) ; & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une République,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut
A ces figures (7) violentes
Qui savent exciter les ames les plus lentes.

(2) Louis XIV, Roi de France ; & Charles II, Roi d'Angleterre.

(3) Héros fameux par ses grands travaux.

(4) Serpent à plusieurs têtes, auquel une tête étant coupée, il en renaissoit nombre d'autres.

(5) Un Poète, qui d'ordinaire n'est pas riche.

(6) Lieu élevé, d'où l'on haranguoit le peuple.

(7) De Rhétorique, façon de parler, qui présente à l'esprit des images vives, touchantes, &c.

Il fit parler les Morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout : personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles (8)
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ses paroles.
Que fit le Harangueur ? Il prit un autre tour.
Cérès (9), commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle :
Un fleuve les arrête ; & l'Anguille en nâgeant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traversa bien-tôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ? Un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi, de contes d'enfans son peuple (10) s'embarrasse
Et du péril qui le menace
Lui seul, entre les Grecs, il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe (11) fait ?
A ce reproche l'assemblée,
Par l'Apologue (12) réveillée,
Se donne entiere à l'Orateur :
Un trait de Fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athenes en ce point ; & moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si peau-d'Ane (13) m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on, je le crois : cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

(8) Le peuple.
(9) La Déesse des bleds.
(10) Les Athéniens étoient sous la protection de Cérès.
(11) Roi de Macédoine, qui leur faisoit la guerre.
(12) La Fable.
(13) Vieux conte, dont on amuse les petits enfans.

FABLE V.

L'Homme & la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les Dieux,
Souvent pour des sujets, même indignes des hommes.
Il semble que le Ciel, sur tous tant que nous sommes,
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux;
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe & tous ses Citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs & des Troyens.

Un sot par une Puce eut l'épaule mordue,
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, se dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette Hydre au Printems revenue.
Que fais tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger?
Pour tuer une Puce il vouloit obliger
Ces Dieux à lui prêter leur foudre & leur massue.

FABLE VI.

Les Femmes & le Secret.

Rien ne pese tant qu'un secret:
Le porter loin est difficile aux Dames;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la ſienne un mari s'écria,
La nuit étant près d'elle : O Dieux ! Qu'eſt-ce cela
Je n'en puis plus, on me déchire :
Quoi j'accouche d'un œuf ! D'un œuf? Oui, le voilà
Frais & nouveau pondu : gardez bien de le dire,
On m'appelleroit Poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme, neuve ſur ce cas,
Ainſi que ſur mainte autre affaire,
Crut la choſe, & promit ſes grands Dieux de ſe taire.
Mais ce ſerment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouſe, indiſcrete & peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à-peine levé ;
Et de courir chez ſa voiſine.
Ma commere, dit-elle, un cas eſt arrivé :
N'en dites rien ſur-tout, car vous me feriez battre.
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce myſtere.
Vous moquez-vous? dit l'autre: Ah, vous ne ſavez guere
Quelle je ſuis. Allez, ne craignez rien.
La femme du Pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déja de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'eſt pas encor tout, car une autre commere
En dit quatre ; & raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu néceſſaire,
Car ce n'étoit plus un ſecret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la Renommée,
De bouche en bouche alloit croiſſant,
Avant la fin de la journée
Ils ſe montoient à plus d'un cent.

FABLE

FABLE VII.

Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des Belles,
Ni nos mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidelles.

Certain Chien, qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un colier du dîner de son Maître.
Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyoit un mets exquis :
Mais enfin il l'étoit ; & tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange ! On apprend la tempérance aux Chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce Chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un Mâtin passe, & veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espéroit d'abord ; le Chien mit bas la proie,
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat : D'autres Chiens arrivent.
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, & craignent peu les coups.
Notre Chien, se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part ; Et lui sage, il leur dit :
Point de courroux, Messieurs, mon lopin me suffit :
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier il vous hape un morceau,
Et chacun de tirer, le Mâtin, la canaille,

A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille (1) ;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une Ville,
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, Prévôt des Marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple ; & c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bien-tôt le premier à prendre.

(1) Firent grand'chere. Voy le Dict. Etym. de Ménage.

FABLE VIII.

Le Rieur & les Poissons.

On cherche les Rieurs ; & moi je les évite.
Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchans diseurs de bons mots (1).
J'en vais, peut-être, en une Fable,
Introduire un : peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur étoit à la table

(1) Gens d'un esprit fade, pesant & superficiel, qui croyant l'avoir agréable, vif, profond & délicat, nous débitent hardiment des pensées vulgaires & très insipides, comme quelque chose d'exquis, & de véritablement plaisant, dont ils rient tous les premiers.

D'un Financier ; & n'avoit en son coin
Que de petits poissons ; tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;
Et puis il feint à la pareille
D'écouter leur réponse. On demeura surpris:
Cela suspendit les esprits.
Le Rieur alors, d'un ton sage,
Dit, qu'il craignoit qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondoient, qu'ils n'étoient point d'un âge
A savoir au vrai son destin :
Les gros en sauroient davantage.
N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger ?
De dire si la compagnie,
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute : mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de Mondes (2) inconnus,
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans, sous l'abysme (3) avoient vus
Les Anciens du vaste Empire.

(2) Les Voyageurs.

(3) Dans la mer.

FABLE IX.

Le Rat & l'Huître.

UN Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des Lares (1) paternels un jour ſe trouva ſou.
Il laiſſe-là le champ, le grain & la javelle,
Va courir le pays, abandonne ſon trou.
Si-tôt qu'il fut hors de la caſe,
Que le Monde, dit-il, eſt grand & ſpacieux!
Voilà les Appennins (2), & voici le Caucaſe (3).
La moindre taupinée étoit mont à ſes yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton, où Thétis (4) ſur la rive
Avoit laiſſé mainte Huître; & notre Rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaiſſeaux de haut bord.
Certes, dit il, mon pere étoit un pauvre Sire:
Il n'oſoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déja vû le maritime Empire:
J'ai paſſé les déſerts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain Magiſter le Rat tenoit ces choſes,
Et les diſoit à travers champs;
N'étant pas de ces Rats, qui, les livres rongeans,
Se font ſavans juſques aux dents.
Parmi tant d'Huîtres toutes cloſes,
Une s'étoit ouverte, & bâillant au Soleil,
Par un doux Zéphir réjouie,
Humoit l'air, reſpiroit, étoit épanouie,
Blanche, graſſe, & d'un goût, à la voir, nompareil.
D'auſſi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille,

(1) De ſa maiſon.
(2) Hautes Montagnes qui regnent le long de l'Italie.
(3) Grande Montagne en Aſie.
(4) Déeſſe de la mer, pour la mer même.

Qu'apperçois-je ? dit il, c'est quelque victuaille ;
Et si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chere, ou jamais.
Là-dessus maître Rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs (5), car l'Huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premiement,
Que ceux, qui n'ont du monde aucune expérience,
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement ;
Et puis, nous y pouvons apprendre,
Que tel est pris qui croyoit prendre.

(5) On m'a assuré qu'il est assez ordinaire de voir des Rats qui ont actuellement donné dans ce piege. Mais la Fable n'est pas moins ingénieuse, ni moins instructive, pour être fondée sur la vérité.

FABLE X.

L'Ours & l'Amateurs des Jardins.

CERTAIN Ours montagnard, Ours à demi lêché,
Confiné par le sort dans un Bois solitaire,
Nouveau Bellerophon (1), vivoit seul & caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire

(1) Prince valeureux, qui après avoir mis à fin les plus terribles avantures, accablé d'une noire mélancolie, se retira dans un désert, dit Homere, pour rompre tout commerce avec les hommes: Je n'ai garde de mettre ici les paroles du Poëte. Du Grec ! Eh, qui s'attendroit à voir du Grec dans des Notes sur les Fables de la Fontaine ? Cette bigarrure choqueroit infailliblement la fleur des plus beaux esprits de ce siecle.

N'habite pas long tems chez les gens sequestrés (2).
Il est bon de parler, & meilleur de se taire,
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'Ours habitoit;
Si bien, que tout Ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la melancolie,
Non loin de-là certain vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part
Il aimoit les Jardins, étoit Prêtre de Flore (3),
Il l'étoit de Pomone (4) encore:
Ces deux emplois sont beaux: mais je voudrois parmi,
Quelque doux & discret ami
Les Jardins parlent peu, si ce n'est dans mon Livre.
De façon que lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme un beau matin
Va chercher compagnie, & se met en campagne.
L'Ours, porté d'un même dessein,
Venoit de quitter sa montagne:
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur: mais comment esquiver? & que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux: il sut donc dissimuler sa peur.
L'Ours, très mauvais complimenteur,
Lui dit: Vien-t'en me voir. L'autre reprit, Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous vouliez me faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait: ce n'est peut-être pas
De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire,
Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte; & d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voila se trouvant bien ensemble;

(1) Séparés des autres.
(3) Déesse des Fleurs.
(4) Déesse des Fruits.

Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul, qu'avec des sots,
Comme l'Ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours alloit à la chasse, apportoit du gibier:
Faisoit son principal métier
D'être bon émoucheur (5), écartoit du visage
De son ami dormant ce parasite aîlé
Que nous avons Mouche appellé.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer.
Mit l'Ours au desespoir, il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
Aussi-tôt fait que dit; le fidelle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

(5) De chasser les mouches qui vênoient piquer son ami.

FABLE XI.

Les deux Amis.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa (1);
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,

(1) Pays au Sud-Est de l'Afrique.

Et mettoit à profit l'absence du Soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en allarme,
Il court chez son intime, éveille les Valets :
Morphée (2) avoit touché le seuil de ce Palais.
L'ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre : & dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort : vous me paroissiez homme
A mieux user du tems destiné pour le somme ;
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
En voici : s'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul ? Une Esclave assez belle
Etoit à mes côtés, voulez-vous qu'on l'appelle ?
Non ; dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grace de ce zele.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu :
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vîte accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en semble, Lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

(2) Le Dieu du sommeil : c'est-à-dire, tout le monde dormoit dans ce palais.

FABLE

FABLE XII.

Le Cochon, la Chevre, & le Mouton.

UNE Chevre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montés ſur même char, s'en alloient à la Foire.
Leur divertiſſement ne les y portoit pas :
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'Hiſtoire ;
Le Charton n'avoit pas deſſein
De les mener voir Tabarin (1).
Dom Pourceau crioit en chemin,
Comme s'il avoit eu cent Bouchers à ſes trouſſes :
C'étoit une clameur à rendre les gens ſourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au ſecours :
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous ; que ne te tiens-tu coi ?
Ces deux perſonnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce Mouton, a-t-il dit un ſeul mot ?
Il eſt ſage. Il eſt un ſot,
Repartit le Cochon : s'il ſavoit ſon affaire,
Il crieroit comme moi du haut de ſon goſier ;
Et cette autre perſonne honnête
Crieroit tout du haut de ſa tête.
Ils penſent qu'on les veut ſeulement décharger,
La Chevre de ſon lait, le Mouton de ſa laine.
Je ne ſais pas s'ils ont raiſon :
Mais quant à moi, qui ne ſuis bon
Qu'à manger, ma mort eſt certaine.
Adieu mon toît & ma maiſon.

(1) Nom d'un Farceur, pour toute la Troupe.

Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage :
Mais que lui servoit-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

FABLE XIII.

Tircis & Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'AVOIS Esope quitté,
Pour être tout à Bocace (1) :
Mais une Divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des Fables de ma façon :
Or, d'aller lui dire, Non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des Divinités ;
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de Belles
Fait Reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire Loup, Sire Corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout.
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout :
Comment le pourroit-on faire ?

(1) Ecrivain célebre, qui, en Prose Italienne, admirée des Connoisseurs, a composé des *Contes*, dont plusieurs ont été agréablement imités en vers par la Fontaine.

Pour venir à notre affaire,
Mes Contes, à son avis,
Sont obscurs. Les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchifre sans glose :
Amenons des Bergers ; & puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les Loups & les Moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante,
Ah ! Si vous connoissiez comme moi certain mal,
Qui nous plaît & qui nous enchante ;
Il n'est bien sous le Ciel qui vous parût égal.
Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrois je vous tromper ? vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur.
Amarante aussi-tôt replique :
Comment l'appellez-vous, ce mal ? Quel est son nom ?
L'Amour. Ce mot est beau : dites - moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître : Que sent-on ?
Des peines, près de qui le plaisir des Monarques
Est ennuyeux & fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une Forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, & qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un Berger du village,
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir,
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire :
On a peur de le voir, encor qu'on le desire.
Amarante dit à l'instant,
Oh ! oh ! C'est-là ce mal que vous me prêchez tant ?
Il ne m'est pas nouveau ; je pense le connoître.

Tircis à ſon but croyoit être,
Quand la Belle ajouta : Voilà tout juſtement
Ce que je ſens pour Clidamant.
L'autre penſa mourir de dépit & de honte.

Il eſt force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte ;
Et qui font le marché d'autrui.

FABLE XIV.

Les Obſeques de la Lionne.

La femme du Lion mourut :
Auſſi-tôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains complimens de conſolation,
Qui ſont ſurcroît d'affliction.
Il fit avertir ſa Province,
Que les Obſeques ſe feroient
Un tel jour, en tel lieu : ſes Prévôts y ſeroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez ſi chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout ſon antre en réſonna.
Les Lions n'ont point d'autre Temple,
On entendit, à ſon exemple,
Rugir en leur patois Meſſieurs les Courtiſans.

Je définis la Cour, un pays où les gens,
Triſtes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître ;

Peuple Caméleon (1), peuple singe (2) du maître :
On diroit qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien-là que les gens sont de simples ressorts (3).

Pour revenir à notre affaire,
Le Cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pû faire ?
Cette mort le vengeoit : la Reine avoit jadis
Etranglé sa femme & son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
La colere du Roi, comme dit Salomon,
Est terrible, & sur-tout celle du Roi Lion :
Mais ce Cerf n'avoit pas accoûtumé de lire.
Le Monarque lui dit : Chétif hôte des Bois,
Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres prophanes
Nos sacrés ongles : venez, Loups,
Vengez la Reine ; immolez, tous,
Ce traître à ses augustes manes.
Le Cerf reprit alors : Sire, le tems des pleurs
Est passé : la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre les fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs Elysiens (4) j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque-tems le desespoir du Roi :

(1) Animal qui prend la couleur du lieu où il est : celle du verd, du jaune, du rouge, sur un tapis verd, jaune, rouge, &c.

(2) Servile imitateur du maître.

(3) Sans raisonnement, sans sentiment, comme Descartes le dit des Animaux brutes.

(4) Lieu des Enfers où sont les Bienheureux.

J'y prens plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier, Miracle, Apothéose (5).
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les Rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges;
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appas, vous serez leur ami.

(5) Déification, pour dire : *La voilà au rang des Dieux.*

FABLE XV.

Le Rat & l'Eléphant.

Se croire un personnage (1), est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un Bourgeois:
C'est proprement le mal François.
La sotte vanité nous est particuliere.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre maniere :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Eléphant
Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage (2)

(1) Une personne considérable.

(2) C'est-à-dire, fort haut.

Une Sultane (3) de renom,
Son Chien, son Chat, & sa Guenon,
Son Perroquet, sa Vieille, & toute sa maison,
S'en alloit en pélerinage.
Le Rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place,
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importans.
Mais qu'admirez vous tant en lui, vous autres hommes ?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfans ?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les Eléphans.
Il en auroit dit davantage,
Mais le Chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant,
Qu'un Rat n'est pas un Eléphant.

(3) La femme d'un Prince d'Orient.

FABLE XVI.

L'Horoscope.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un pere eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter,
Sur le sort de sa géniture,
Les Diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit, que des Lions sur-tout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
Jusqu'à vingt ans, point davantage.

Le pere, pour venir à bout
D'une précaution, ſur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laiſſât paſſer le ſeuil de ſon Palais.
Il pouvoit, ſans ſortir, contenter ſon envie,
Avec ſes compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, ſe promener.
Quand il fut en l'âge où la chaſſe
Plaît le plus aux jeunes eſprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint. Mais, quoi qu'on faſſe,
Propos, conſeil, enſeignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine ſe ſentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il ſoupira pour ce plaiſir.
Plus l'obſtacle étoit grand, plus fort fut le deſir.
Il ſavoit le ſujet des fatales défenſes;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit par-tout en tableaux,
Et que la laine (1) & les pinceaux (2)
Traçoient de tous côtés chaſſes & payſages,
En cet endroit, des animaux,
En cet autre, des perſonnages,
Le jeune homme s'émeut voyant peint un Lion.
Ah, monſtre! cria-t-il, c'eſt toi qui me fais vivre
Dans l'ombre & dans les fers. A ces mots il ſe livre
Aux tranſports violens de l'indignation,
Porte le poing ſur l'innocente bête.
Sous la tapiſſerie un clou ſe rencontra,
Ce clou le bleſſe, il pénétra
Juſqu'aux reſſorts de l'ame; & cette chere tête,
Pour qui l'art d'Eſculape (3) en vain fit ce qu'il put,
Dut ſa perte à ces ſoins qu'on prit pour ſon ſalut.

(1) Les Tapiſſeries.
(2) Les Tableaux.
(3) Dieu de la Médecine & de la Chirurgie.

MESME PRÉCAUTION nuisit au Poète Æschile (4).
Quelque Devin le menaça, dit-on,
De la chûte d'une maison.
Aussi-tôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toîts, sous les Cieux.
Un Aigle, qui portoit en l'air une Tortue,
Passa par-là, vit l'homme, & sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Etant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie afin de la casser :
Le pauvre Æschile ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte,
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte :
Mais je l'en justifie, & maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, & nous les lie encor,
Jusqu'au point de marquer dans les Cieux notre sort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de tems ;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce Berger & ce Roi sont sous même Planette ;
L'un d'eux porte le sceptre & l'autre la houlette.
Jupiter (5) le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter ? Un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
Comment percer des airs la campagne profonde ?
Percer Mars (6), le Soleil, & des vuides sans fin ?
Un atôme la peut détourner en chemin :

(4) Ancien Poëte Grec, dont il nous reste quelques Tragédies.

(5) C'est une des grandes planettes.

(6) Autre planette au-dessous de Jupiter.

Où l'iront retrouver les faiseurs d'Horoscope (7) ?
L'Etat où nous voyons l'Europe,
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu ;
Que ne l'a-t il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point & sa vîtesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions ?
Notre sort en dépend : sa course entresuivie,
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
Et ces gens veulent au compas,
Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Æschile
N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille :
Ce sont des effets du hazard.

(7) Charlatans qui veulent nous faire accroire qu'ils voient clairement tout le bien & tout le mal qui doit arriver à une personne, par la situation où se trouvent les planettes dans le moment de sa naissance. De tous les métiers, celui de Charlatan est le plus aisé à apprendre. Deux choses suffisent pour le savoir parfaitement : La premiere, la crédulité des hommes, qui ne dépend pas du Charlatan, mais dont il s'assure bien-tôt par le moyen de la seconde, qui consiste à leur dire hardiment qu'il sait fort bien ce qui lui est absolument inconnu.

FABLE XVII.

L'Ane & le Chien.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
L'Ane un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.
Il alloit par pays accompagné du Chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit : l'Ane se mit à paître :
Il étoit alors dans un pré,
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure:
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre Baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le Chien, mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie,
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse, mot : le Roussin d'Arcadie (1)
Craignit qu'en perdant un moment,
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-tems la sourde oreille :
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoûtumée :
Il ne sauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un Loup
Sort du bois, & s'en vient : autre bête affamée.

(1) Sobriquet de l'Ane. Voi. Liv. VI. Fable XIX ; Note (5).

L'Ane appelle aussi-tôt le Chien à son secours.
Le Chien ne bouge, & dit : Ami : je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille :
Il ne sauroit tarder : détale vîte, & cours.
Que si ce Loup t'atteint, casse-lui la machoire.
On t'a ferré de neuf ; & , si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours
Seigneur Loup étrangla le Baudet sans remede.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

FABLE XVIII.

Le Bassa & le Marchand.

UN Marchand Grec, en certaine contrée,
Faisoit trafic. Un Bassa (1) l'appuyoit,
Dequoi le Grec en Bassa le payoit,
Non en marchand : tant c'est chere denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit par tout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute : avec eux il s'engage :
Et le Bassa du tout est averti ;
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message (2)
Pour Mahomet, droit en son Paradis,
Et sans tarder : sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde,

(1) Un Gouverneur de Province.

(2) Les envoyant trouver Mahomet dans l'autre monde.

Il a des gens tout prêts pour le venger.
Quelque poiſon l'enverra protéger
Les Trafiquans qui ſont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc ſe comporta
Comme Alexandre (3) : & plein de confiance
Chez le Marchand tout droit il s'en alla ;
Se mit à table. On vit tant d'aſſurance
En ſes diſcours & dans tout ſon maintien,
Qu'on ne crut point qu'il ſe doutât de rien.
Ami, dit il, je ſais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les ſuites :
Mais je te crois un trop homme de bien :
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage (4).
Je n'en dis pas là-deſſus davantage.
Quant à ces gens qui penſent t'appuyer,
Ecoute-moi : Sans tant de dialogue,
Et de raiſons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un Apologue.

Il étoit un Berger, ſon Chien, & ſon Troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un Dogue de qui l'ordinaire
Etoit un pain entier. Il falloit bien & beau
Donner cet animal au Seigneur du village.
Lui Berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois Mâtinaux,
Qui, lui dépenſant moins, veilleroient aux troupeaux,
Bien mieux que cette bête ſeule.
Il mangeoit plus que trois. Mais on ne diſoit pas
Qu'il avoit auſſi triple gueule
Quand les Loups livroient des combats.
Le Berger s'en défait : il prend trois Chiens, de taille
A lui dépenſer moins, mais à fuir la bataille.

(3) Qui prit une médecine de la main de ſon Médecin, quoiqu'on lui eût écrit que ce Médecin devoit l'empoiſonner.

(4) De poiſon.

Lee Troupeau s'en ſentit : & tu te ſentiras
Du choix de ſemblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
Que tout compté, mieux vaut en bonne-foi
S'abandonner à quelque puiſſant Roi,
Que s'appuyer de pluſieurs petits Princes.

FABLE XIX.

L'avantage de la Science.

ENTRE deux Bourgeois d'une Ville,
S'émût jadis un différend.
L'un étoit pauvre, mais habile :
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci ſur ſon concurrent
Vouloit emporter l'avantage ;
Prétendoit que tout homme ſage
Etoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme ſot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite ?
La raiſon m'en ſemble petite.
Mon ami, diſoit-il ſouvent
Au ſavant,
Vous vous croyez conſidérable ;
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que ſert à vos pareils de lire inceſſamment ?
Ils ſont toujours logés à la troiſieme chambre,
Vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre,
Ayant pour tout Laquais leur ombre ſeulement.
La République a bien affaire
De gens qui ne dépenſent rien :
Je ne ſais d'homme néceſſaire,
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.

Nous en usons, Dieu sait : notre plaisir occupe
L'Artisan, le Vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, & vous, qui dédiez
A Messieurs les gens de Finance,
De méchans Livres bien payés.
Ces mots, remplis d'impertinence,
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tût, il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satyre.
Mars (1) détruisit le lieu que nos gens habitoient.
L'un & l'autre quitta sa Ville.
L'ignorant resta sans asyle :
Il reçut par tout des mépris.
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots ; le savoir a son prix.

(1) La guerre ruina cette Ville.

FABLE XX.

Jupiter & les Tonnerres.

JUPITER, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
Remplissons de nouveaux hôtes (1)
Les Cantons de l'Univers,
Habités par cette race
Qui m'importune & me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux Enfers ;
Amene-moi la Furie
La plus cruelle des trois.

(1) D'autres hommes, après avoir exterminé ceux qui habitoient alors sur la terre.

Race, que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois.
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

O vous, Rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colere
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le Dieu dont l'aîle est legere (2),
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires Sœurs.
A Tisiphone & Megere
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fiere,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bien tôt du domaine
Des Déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide (3).
Il la renvoie: & pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le pere même de ceux
Qu'il menaçoit de ces feux,

(2) Mercure, Messager des Dieux.

(3) Nom général des Furies, que les Grecs nommerent *Eumenides*, du mot *Eumenès*, qui signifie en Grec *doux* & *benin*: ce peuple superstitieux s'imagin[illegible] paremment que par ce titre flatteur, il pourroit adouci[illegible] Tisiphone & ses deux Sœurs, qui ne respiroient en effet que rage, fureur & malignité.

Se contenta de leur crainte ;
Il n'embrassa que l'enceinte
D'un Désert inhabité.
Tout pere frappe à côté (4).
Qu'arriva-il ? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit ;
Et l'assembleur de nuage (5)
Jura le Styx (6), & promit
De former d'autres orages :
Ils seroient sûrs. On sourît :
On lui dit qu'il étoit pere ;
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres Dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcan (7) entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux.
L'un, jamais ne se fourvoie,
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie.
L'autre s'écarte en son cours :
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;
Bien souvent même il se perd,
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

(4) Ayant peur de faire du mal à son Enfant.

(5) Epithete qu'Homere donne très souvent à Jupiter.

(6) Fleuve de l'Enfer, par qui les Dieux juroient.

(7) Ou Vulcain, Dieu du feu.

FABLE XXI.

Le Faucon & le Chapon.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'étoit pas un sot, non, non, & croyez m'en,
Que le Chien (1) de Jean de Nivelle.

Un Citoyen du Mans, Chapon de son métier,
Etoit sommé de comparoître
Pardevant les lares (2) du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose,
Petit, petit, petit : mais loin de s'y fier,
Le Normand & demi (3) laissoit les gens crier.
Serviteur, disoit-il, votre appât est grossier :
On ne m'y tient pas ; & pour cause.
Cependant un Faucon (4) sur sa perche voyoit
Notre Manceau qui s'enfuyoit.
Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise, en un plat : honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'Oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné : Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, & revenir au Maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre ?

(1) Qui s'enfuyoit quand on l'appelloit.
(2) La Cuisine.
(3) Nom que l'on donne aux Manceaux.
(4) Oiseau dressé pour la chasse.

Il t'attend, es-tu sourd? Je n'entens que trop bien,
Repartit le Chapon : Mais que me veut-il dire?
Et ce beau Cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrois-tu pour cet appeau?
Laisse-moi fuir, cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeller.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons,
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

FABLE XXII.

Le Chat & le Rat.

QUATRE animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Triste oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
Dame Belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux & sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce Pin
L'homme tendit ses rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir;
Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir :
L'un plein de désespoir, & l'autre plein de joie;
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre Chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit :
Viens m'aider à sortir du piege où l'ignorance
M'a fait tomber : c'est à bon droit

Que ſeul entre les tiens, par amour ſinguliere,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, & j'en rends graces aux Dieux.
J'allois leur faire ma priere;
Comme tout dévot Chat en uſe les matins.
Ce rezeau me retient: ma vie eſt en tes mains:
Viens diſſoudre ces nœuds. Et quelle récompenſe
En aurai-je? reprit le Rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le Chat.
Diſpoſe de ma griffe, & ſois en aſſurance:
Envers & contre tous je te protégerai;
Et la Belette mangerai
Avec l'époux de la Chouette:
Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit, Idiot!
Moi ton Libérateur? Je ne ſuis pas ſi ſot.
Puis il s'en va vers ſa retraite.
La Belette étoit près du trou.
Le Rat grimpe plus haut; il y voit le Hibou:
Dangers de toutes parts: le plus preſſant l'emporte.
Ronge-maille retourne au Chat, & fait en ſorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, & puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet inſtant.
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque tems de-là, notre Chat vit de loin
Son Rat qui ſe tenoit alerte & ſur ſes gardes.
Ah! mon frere, dit il, viens m'embraſſer: ton ſoin
Me fait injure; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penſes-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie!
Et moi, reprit le Rat, penſe-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un Chat à la reconnoiſſance?
S'aſſûre-t-on ſur l'alliance
Qu'a faite la néceſſité?

FABLE XXIII.

Le Torrent & la Riviere.

Avec grand bruit & grand fracas
Un Torrent tomboit des montagnes :
Tout fuyoit devant lui, l'horreur suivoit ses pas ;
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barriere si puissante :
Un seul vit des Voleurs ; & se sentant presser,
Il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace & bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes Voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une Riviere dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible & tranquille
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords escarpés, un sable pur & net.
Il entre ; & son cheval le met
A couvert des Voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allerent boire (1) ;
Tous deux à nager malheureux
Allerent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

(1) Se noyerent.

FABLE XXIV.

L'Education.

Laridon & César, freres dont l'origine
Venoit de Chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,
A deux maîtres divers échus au tems jadis,
Hantoient, l'un les Forêts, & l'autre la Cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom :
Mais la diverse nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain Marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frere, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint Cerf aux abois, maint Sanglier abattu,
Fut le premier César que la gente chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfans dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
Tourne-broches (1) par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyans les hasards,
Peuple (2) antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses ayeux ni son pere :
Le peu de soin, le tems, tout fait qu'on dégénere.
Faute de cultiver la nature & ses dons,
O combien de Césars deviendront Laridons !

(1) Chiens dressés à faire tourner une roue, dont le mouvement fait tourner la broche.

(2) D'un naturel directement contraire à celui des Chiens hardis & courageux.

FABLE XXV.

Les deux Chiens & l'Ane mort.

Les Vertus devroient être ſœurs,
Ainſi que les Vices ſont freres :
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères;
J'entens de ceux qui n'étant pas contraires,
Peuvent loger ſous même toît.
A l'égard des Vertus, rarement on les voit
Toutes en un ſujet éminemment placées,
Se tenir par la main ſans être diſperſées.
L'un eſt vaillant, mais prompt : l'autre eſt prudent, mais froid.

Parmi les animaux, le Chien ſe pique d'être
Soigneux, & fidelle à ſon maître :
Mais il eſt ſot, il eſt gourmand.
Témoins ces deux Mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un Ane mort qui flottoit ſur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux ſont meilleurs que les miens,
Porte un peu tes regards ſur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque choſe; Eſt-ce un Bœuf, un Cheval?
Hé ! qu'importe quel animal;
Dit l'un de ces Mâtins : voilà toujours curée (1).
Le point eſt de l'avoir : car le trajet eſt grand;
Et de plus il nous faut nâger contre le vent.
Bûvons toute cette eau ; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bien-tôt à ſec, & ce ſera
Proviſion pour la ſemaine.

(1) De quoi manger.

Voilà mes Chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie : ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti. Quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son ame.
Combien fait-il de vœux ? Combien perd-il de pas ?
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire.
Si j'arrondissois mes Etats !
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenois l'Hébreu, les Sciences, l'Histoire !
Tout cela c'est la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne suffit :
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps ; encor loin d'y suffire,
A mi chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathusalems (2) bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul desire.

(2) Nul homme n'a vécu si long-tems que Mathusalem.

FABLE XXVI.

Démocrite (1) *& les Abdéritains.*

Que j'ai toujours haï les pensées du Vulgaire ?
Qu'il me semble profane, injuste & téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose & lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !
Le Maître d'Epicure (2) en fit l'apprentissage.

(1) Un des plus grands Philosophes de l'Antiquité, né à Abdere.

(2) Autre célebre Philosophe, à qui la Fontaine donne *Démocrite* pour Maître à très juste titre : car quoiqu'Epicure n'eût jamais vû Démocrite, c'est des Ouvrages de Démocrite qu'il tire les grands principes sur lesquels il bâtit son systême.

Son

Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi ?
Aucun n'est prophete chez soi.
Ces gens étoient les fous, Démocrite le sage.
L'erreur alla si loin, qu'Abdere (3) députa
Vers Hippocrate (4), & l'invita,
Par lettres & par ambassade,
A venir rétablir la raison du Malade.
Notre Concitoyen, disoient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus, s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les Mondes ne limite (5) :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atômes,
Enfans d'un cerveau creux, invisibles fantômes :
Et mesurant les Cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'Univers, & ne se connoît pas.
Un tems fut qu'il savoit accorder les débats :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin Mortel, sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens (6) :
Cependant il partit : Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le Sort cause : Hippocrate arriva dans le tems
Que celui, qu'on disoit n'avoir raison ni sens,
Cherchoit, dans l'homme & dans la bête,
Quel siege a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes (7) d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,

(3) Ville de Thrace, dont les Habitans étoient généralement fort stupides, au jugement des Grecs.

(4) Le Prince de la Médecine.

(5) Opinion particuliere de Démocrite, qui a été renouvélée de nos jours.

(6) par la raison marquée ci-devant dans la Note (3), où j'ai dit un mot des Habitans d'Abdere.

(7) Les ventricules, les sinuosités, les différentes parties du cerveau.

Et ne vit presque pas son ami s'avancer :
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser.
Le Sage est ménager du tems & des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme & sur l'esprit,
Ils tomberent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un & l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le Peuple est Juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lû dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu ?

FABLE XXVII.

Le Loup & le Chasseur.

FUREUR d'accumuler, Monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux;
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?
Quel tems demandes-tu pour suivre mes leçons ?
L'homme, sourd à ma voix, comme à celle du Sage,
Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons ?
Hâte-toi, mon ami : tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai Mais quand donc ? Dès demain.
Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui : redoute un sort semblable
A celui du Chasseur & du Loup de ma Fable.

Le premier, de son arc avoit mis bas un Daim.

Un Fan de Biche passe, & le voilà soudain
Compagnon du défunt ; tous deux gisent sur l'herbe.
La proie étoit honnête, un Daim avec un Fan :
Tout modeste Chasseur en eût été content :
Cependant un Sanglier, monstre énorme & superbe,
Tente encor notre Archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque & ses ciseaux
Avec peine y mordoient : (1) la Déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abbatit.
C'étoit assez de biens. Mais quoi ? Rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le tems que le Porc revient à soi, l'Archer
Voit le long d'un sillon une Perdrix marcher ;
Surcroît chétif aux autres têtes,
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le Sanglier, rappellant les restes de sa vie,
Vient à lui, le décoût (2), meurt vengé sur son corps ;
Et la Perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux Convoiteux.
L'Avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux.
O Fortune ! dit il, je te promets un Temple.
Quatre corps étendus ! Que de biens ! Mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; & mangeons cependant

(1) Le Sanglier conserva quelque tems un reste de vie, quoique la blessure fût mortelle.

(2) Le déchire avec ses défenses.

La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau, l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots il se jette
Sur l'arc qui se détend, & fait de la sagette (3)
Un nouveau Mort : mon Loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte : il faut que l'on jouisse :
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun ;
La convoitise perdit l'un,
L'autre périt par l'avarice.

(3) La fléche dressée sur l'Arc. *Sagette*, vieux mot, formé de *Sagitta*, qui veut dire fléche. *Sagette* étoit encore en usage du tems de *Regnier* : témoin ces vers qui méritent d'être retenus.

Ainsi les actions aux langues sont sujettes :
Mais ces divers rapports sont de foibles sagettes,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armés.
Sat. V. v. 25, &c.

Fin du huitieme Livre.

LIVRE NEUVIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Dépoſitaire infidele.

GRACE aux Filles de Mémoire,
J'ai chanté des Animaux ;
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le Loup, en langue des Dieux,
Parle au Chien dans mes ouvrages.
Les Bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers perſonnages,
Les uns fous, les autres ſages :
De telle ſorte pourtant
Que les fous vont l'emportant ;
La meſure en eſt plus pleine.
Je mets auſſi ſur la Scene
Des Trompeurs, des Scélérats,
Des Tyrans & des Ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force Sots, force Flatteurs.
Je pourrois y joindre encore
Des légions de Menteurs.

Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettoit ſeulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes :
Mais que tous, tant que nous ſommes,
Nous mentions, grand & petit,
Si quelqu'autre l'avoit dit,
Je ſoutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Eſope, & comme Homere,
Un vrai menteur ne ſeroit.
Le doux charme de maint ſonge,
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du menſonge
Nous offre la vérité.
L'un & l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus, s'il ſe peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme ſut faire
Un certain Dépoſitaire
Payé par ſon propre mot,
Eſt d'un méchant, & d'un ſot.
Voici le fait. Un Trafiquant de Perſe,
Chez ſon voiſin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer, dit il, quand il fut de retour.
Votre fer ! Il n'eſt plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un Rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire ? Un grenier
A toujours quelque trou. Le Trafiquant admire
Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voiſin ; puis à ſouper convie
Le pere, qui s'excuſe, & lui dit en pleurant :
Diſpenſez-moi, je vous ſupplie ;

Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie.
Je n'ai que lui : que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus.
On ne l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le Marchand répartit : Hier au soir sur la brune,
Un Chat-huant s'en vint votre fils enlever :
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le pere dit : Comment voulez vous que je croie
Qu'un Hibou pût jamais emporter cette proie ?
Mon fils, en un besoin, eût pris le Chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les Chats-huants d'un pays,
Où le quintal (1) de fer par un seul Rat se mange,
Enlevent un garçon pesant un demi cent ?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure :
Il rendit le fer au Marchand,
Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope (2).
Tout est Géant chez eux : Ecoutez-les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise.
J'ai vu, dit il, un Chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un Pot aussi grand qu'une Eglise.
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux,
On le fit pour cuire vos choux.
L'homme au pot fut plaisant : l'homme au fer fut habile.

(1) Le poids de cent livres.
(2) Verre qui grossit beaucoup les objets qu'on regarde à travers.

Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raison, combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

FABLE II.

Les deux Pigeons.

Deux Pigeons s'aimoient d'amour tendre:
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez vous quitter votre frere ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançoit davantage !
Attendez les Zéphirs : Qui vous presse ? Un Corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que Faucons, que rézeaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, & le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le desir de voir & l'humeur inquiete
L'emporterent enfin. Il dit, Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frere.

Je le desennuirai : quiconque ne voit guere
N'a guere à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étois là, telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : & voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Séche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie :
Dans un champ à l'écart voit du bled répandu,
Voit un Pigeon auprès, cela lui donne envie :
Il y vole, il est pris : ce bled couvroit d'un las
Les menteurs & traîtres appas.
Le las étoit usé, si bien que de son aîle,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; & le pis du destin
Fut qu'un certain Vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle,
Et les morceaux du las qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échappé (1).
Le Vautour s'en alloit le lier (2), quand des nues
Fond à son tour un Aigle aux aîles étendues.
Le Pigeon profita du conflit des voleurs (3),
S'envola, s'abbatit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure :
Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
Prit sa fronde, & du coup tua plus d'à-moitié
La volatille malheureuse,
Qui maudissant sa curiosité,

(1) Un Galérien qui s'est sauvé traînant sa chaîne.

(2) *Lier* se dit, lorsque l'Oiseau enleve sa proie dans ses serres.

(3) Du combat de ces Oiseaux de proie, qui se disputoient le pauvre Pigeon.

Traînant l'aîle, & tirant le pied,
Demi morte & demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; & je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payerent leurs peines.

Amans, heureux Amans, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau :
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre & ses trésors,
Contre le Firmament & sa voûte céleste,
Changé les Bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable & jeune Bergere,
Pour qui, sous le fils de Cythere,
Je servis, engagé par mes premiers sermens.
Hélas ! Quand reviendront de semblables momens ?
Faut-il que tant d'objets, si doux & si charmans,
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiete ?
Ah ! Si mon cœur osoit encore se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le tems d'aimer ?

FABLE III.

Le Singe & le Léopard.

Le Singe avec le Léopard
Gagnoient de l'argent à la Foire :
Ils affichoient chacun à part.

L'un d'eux disoit : Messieurs, mon mérite & ma gloire
Sont connus en bon lieu ; le Roi m'a voulu voir ;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, & mouchetée.
La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.
Le Singe de sa part disoit : Venez de grace,
Venez, Messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité, dont on vous parle tant,
Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement :
Moi je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette Ville
Arrive en trois bateaux (1), exprès pour vous parler :
Car il parle, on l'entend, il sait danser, baler,
Faire des tours de toute sorte,

(1) C'est une façon de parler fort usitée encore parmi le peuple de Paris. Lorsqu'on lui surfait, par exemple, du poisson, comme le Merlan, le Maquereau, &c ; l'acheteur, pour en ravaler le prix, répond, ironiquement, au vendeur : *Oh ! je le vois bien, ce Poisson est venu en trois bateaux.* Celui qui, le premier, imagina ce trait, trouva plaisant de comparer la méchante petite barque d'un pêcheur à un vaisseau Marchand, richement chargé, qui auroit été escorté par deux Vaisseaux de guerre, d'où le propriétaire prend droit d'augmenter le prix de ses marchandises à proportion de ce que lui a coûté le convoi. La plaisanterie plût au Peuple : & ici la Fontaîne a trouvé le moyen de la mettre agréablement en œuvre, quelque fade qu'elle soit en elle-même. Car pour relever plaisamment le merite du Singe, il lui fait dire à lui-même, qu'il vient d'arriver à Paris *en trois bateaux* : & par-là, tout le ridicule de cette expression, que le peuple n'emploie jamais que dans un sens ironique, tombe directement sur *Gille* :

Cousin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en son vivant.

Paſſer en des cerceaux : & le tout pour ſix blancs :
Non, Meſſieurs, pour un ſou : ſi vous n'êtes contens
Nous rendrons à chacun ſon argent à la porte.

Le Singe avoit raiſon : ce n'eſt pas ſur l'habit
Que la diverſité me plaît, c'eſt dans l'eſprit :
L'une fournit toujours des choſes agréables,
L'autre, en moins d'un moment, laſſe les regardans.
Oh, que de grands Seigneurs, au Léopard ſemblables,
N'ont que l'habit pour tous talens !

FABLE IV.

Le Glan & la Citrouille.

DIEU fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet Univers, & l'aller parcourant,
Dans les Citrouilles je la treuve.

Un Villageois, conſidérant
Combien ce fruit eſt gros, & ſa tige menue,
A quoi ſongeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette Citrouille là :
Hé, parbleu, je l'aurois pendue
A l'un des Chênes que voilà.
C'eût été juſtement l'affaire,
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'eſt dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conſeil de celui que prêche ton Curé :
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le Glan, qui n'eſt pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend il pas en cet endroit ?
Dieu s'eſt mépris. Plus je contemple
Ces fruits ainſi placés, plus il ſemble à Garo

Que l'on a fait un quiproquo (1).
Cette réflexion embarraſſant notre homme ;
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'eſprit.
Sous un Chêne auſſi-tôt il va prendre ſon ſomme.
Un Glan tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; & portant la main ſur ſon viſage,
Il trouve encor le Glan pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
Oh, oh, dit-il, je ſaigne ! Et que ſeroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une maſſe plus lourde,
Et que ce Glan eût été Gourde (2) ?
Dieu ne l'a pas voulu : ſans doute il eut raiſon :
J'en vois bien à préſent la cauſe.
En louant Dieu de toute choſe
Garo retourne à la maiſon.

(1) Une mépriſe.
(2) Eſpece de Calebaſſe moins groſſe qu'une Citrouille.

FABLE V.

L'Ecolier, le Pédant, & le Maître d'un Jardin.

CERTAIN Enfant, qui ſentoit ſon College,
Doublement ſot & doublement fripon,
Par le jeune âge & par le privilege
Qu'ont les Pédans de gâter la raiſon,
Chez un voiſin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voiſin en Automne
Des plus beaux dons (1) que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque ſaiſon apportoit ſon tribut :
Car au Printems il jouiſſoit encore

(1) Les plus beaux fruits.

Des plus beaux dons (2) que nous présente Flore (3).
Un jour dans son jardin il vit notre Ecolier,
Qui grimpant, sans égard, sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce & frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Même il ébranchoit l'arbre; & fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au Maître de la Classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortege d'enfans.
Voilà le Verger plein de gens
Pires que le premier. Le Pédant, de sa grace,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple; & dont toute sa suite
Se souvint à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile & Ciceron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant, que la maudite engeance
Eut le tems de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les Pieces d'éloquence
Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'Ecolier, si ce n'est le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

(2) Les plus belles fleurs. (3) Déesse des fleurs.

FABLE VI.

Le Statuaire & la Statue de Jupiter.

Un bloc de marbre (1) étoit si beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplette :
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il Dieu, table ou cuvete ?

Il sera Dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains : faites des vœux :
Voilà le Maître de la Terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractere de l'Idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter, que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'Image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du Sculpteur,
Le Poète autrefois n'en dut guere,
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.

Il étoit enfant en ceci :
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue

(1) Piece de marbre, telle qu'on l'a tirée de la carriere.

L'erreur Payenne qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimere.
Pigmalion (2) devint amant
De la Vénus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes.
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

(2) Sculpteur, qui devint amoureux d'une Statue d'ivoire qu'il avoit faite lui-même. Voyez les Métamorphoses d'*Ovide*, Liv. X. Fab. IX.

FABLE VII.

La Souris métamorphosée en Fille.

Une Souris tomba du bec d'un Chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un Bramin (1) le fit : je le crois aisément,
Chaque Pays a sa pensée.
La Souris étoit fort froissée :
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu : mais le peuple Bramin
Le traite en frere : ils ont en tête
Que notre ame, au sortir d'un Roi,
Entre dans un Ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore (2) chez eux a puisé ce mystere.
Sur un tel fondement le Bramin crut bien faire

(1) Nom qu'on donne aux Prêtres chez les Persans idolâtres.

(2) Qui a enseigné la Métempsycose, ou le passage d'une ame dans plusieurs corps successivement.

De

De prier un Sorcier, qu'il logeât la Souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au tems jadis.
Le Sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, & telle & si gentille,
Que le fils de Priam (3) pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la Grecque Beauté.
Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
Vous n'avez qu'à choisir; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
Non, dit-il, ce Nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits.
Je vous conseille de le prendre.
Eh bien, dit le Bramin au Nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? Hélas, non; car le Vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée (4).
Le Bramin fâché, s'écria :
O Vent donc, puisque *Vent y a*,
Viens dans les bras de notre Belle.
Il accouroit : un Mont en chemin l'arrêta.
L'étœuf (5) passant à celui-là,
Il le renvoie, & dit: J'aurois querelle
Avec le Rat; & l'offenser

(3) Pâris, qui enleva la belle Helene, femme de Menelas.

(4) Vent du Nord, l'un des plus violens.

(5) Le mot d'*étœuf*, qui signifie proprement *la balle dont on joue à la longue paulme*, est employé ici dans un sens figuré, pour désigner une fille, qui ayant été offerte en mariage à plusieurs différens partis, est renvoyée de l'un à l'autre, nul d'eux ne se croyant en droit de l'accepter. Enfin, échue au Mont, pour dire qu'elle est encore balottée par le Mont; la Fontaine ajoute :
L'étœuf passant à celui-là,
Il le renvoie.
Ce qui fait une image assez juste & fort plaisante.

Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de Rat, la Demoiselle
Ouvrit l'oreille ; il fut l'époux.
Un Rat ! Un Rat ; c'est de ces coups
Qu'Amour fait, témoin telle & telle :
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient : Cette Fable
Prouve assez bien ce point : mais à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au Soleil préferable.
En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un Géant
Est moins fort qu'une Puce ? Elle le mord pourtant.
Le Rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
La Belle au Chat, le Chat au Chien,
Le Chien au Loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay (5) jusqu'au Soleil eût enfin remonté ;
Le Soleil eût joui de la jeune Beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
Le Sorcier du Bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prens droit là-dessus contre le Bramin même :
Car il faut, selon son systême,
Que l'Homme, la Souris, le Ver, enfin chacun
Aille puiser son ame en un trésor commun,
Toutes sont donc de même trempe,
Mais agissant diversement
Selon l'organe seulement,
L'une s'éleve, & l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps, si bien organisé,
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil ? un Rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
Les ames des Souris, & les ames des Belles

(5) Auteur Indien, inventeur de quelques Fables.

Sont très différentes entre elles.
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire, à la loi par le Ciel établie.
Parlez au Diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sagesse.

JAMAIS auprès des Fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les Cours.
Le Prince y prend plaisir; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours,
Qu'il vendoit la sagesse : & les mortels crédules
De courir à l'achat, chacun fut diligent.
On essuyoit force grimaces :
Puis on avoit, pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plûpart s'en fâchoient; mais que leur servoit-il?
C'étoient les plus mocqués : le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet & son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fut fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou? Le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil & du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un Sage,

Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : Ce sont ici Hiéroglyphes tout purs (1) :
Les gens bien conseillés, & qui voudront bien faire,
Entre eux & les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil : sinon, je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la sagesse.

(1) Le Sage, que la Fontaine introduit ici, donnant un sens raisonnable à l'action d'un fou, laquelle, dans l'intention de ce fou, ne signifioit peut-être rien du tout, non plus qu'à l'égard de ceux à qui le fou s'étoit adressé, compare cette action à des Hiéroglyphes, figures mystérieuses, destinées à désigner des vices & des vertus, des qualités divines & humaines, sur des rapports plus arbitraires que réels entre la figure & la chose signifiée, ce qui, pour l'ordinaire, en rend l'explication fort obscure & fort incertaine pour tout autre que pour celui qui les a imaginées. Comme ces sortes de figures faisoient une partie considérable de la Religion des Egyptiens, ils les nommoient *Hiéroglyphes*, c'est-à-dire, *figures sacrées.*

FABLE IX.

L'Huître & les Plaideurs.

Un jour deux Pélerins sur le sable rencontrent
Une Huître, que le flot y venoit d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissoit déja pour amasser la proie,
L'autre le pousse, & dit : Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pû l'appercevoir
En sera le gobeur, l'autre le verra faire.
Si par-là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.

Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre ; & je l'ai vûe avant vous, sur ma vie.
Eh bien, vous l'avez vûe, & moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident
Perrin Dandin arrive (1) : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître, & la gruge,
Nos deux Messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit, d'un ton de Président,
Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, & qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui ;
Et ne laisse aux Plaideurs que le sac & les quilles.

(1) Fameux Appointeur de debats, dont Rabelais a rendu le nom très célebre. *Pantagruel*, Livre III. Chap. 37. 41.

FABLE X

Le Loup & le Chien maigre.

AUTREFOIS Carpillon fretin,
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poële à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le Pêcheur eut raison : Carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain Loup, aussi sot que le Pêcheur fut sage ;

Trouvant un Chien hors du village,
S'en alloit l'emporter : le Chien représenta
Sa maigreur. Jà ne plaise à votre Seigneurie
De me prendre en cet état-là :
Attendez, mon Maître marie
Sa fille unique ; & vous jugez
Qu'étant de nôce il faut malgré moi que j'engraisse.
Le Loup le croit, le Loup le laisse.
Le Loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre.
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis :
Ami, je vais sortir ; & si tu veux attendre,
Le Portier du logis & moi
Nous serons tout-à-l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un Chien énorme,
Expédiant les Loups en forme (1).
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il, & de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile :
Ce Loup ne savoit pas encore bien son métier.

(1) Qui les étrangloit.

FABLE XI.

Rien de trop.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempéramment
Que le Maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement.

Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guere.
Le bled, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guerets:
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins, tant le luxe sait plaire.
Pour corriger le bled, Dieu permit aux Moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons:
Tout au travers ils se jetterent,
Gâterent tout, & tout brouterent;
Tant que le Ciel permit aux Loups
D'en croquer quelques-uns; ils les croquerent tous;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent:
Puis le Ciel permit aux humains
De punir ces derniers: les humains abuserent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
Qui ne peche en ceci. *Rien de trop* est un point
Dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe point.

FABLE XII.

Le Cierge.

C'EST du séjour des Dieux que les Abeilles viennent:
Les premieres, dit-on, s'en allerent loger

Au mont Hymette (1), & se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les Zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel,
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en françois la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie :
Maint Cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre, en brique au feu durcie,
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;
Et nouvel Empedocle (2), aux flammes condamné
Par sa propre & pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné ;
Ce Cierge ne savoit grain de Philosophie.
Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empedocle de cire au brasier se fondit :
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

(1) Hymette étoit une montagne célébrée par les Poëtes, située dans l'Attique, & où les Grecs recueilloient d'excellent miel. J'ai lû quelque part qu'à présent on le réserve tout pour le Grand Seigneur. C'est à la Fontaine qu'appartient cette Note jusqu'à ces mots *d'excellent miel.*

(2) Empedocle étoit un Philosophe ancien, qui ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jetta dedans par une vanité ridicule ; & trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, & que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont. Autre Note qui a été faite par la Fontaine.

FABLE XIII.

Jupiter & le Passager.

O COMBIEN le péril enrichiroit les Dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !

Mais

Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guere
De ce qu'on a promis aux Cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier :
Il ne se sert jamais d'Huissier.
Eh, qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appellez-vous ces avertissemens ?

Un Passager pendant l'orage
Avoit voué cent bœufs au Vainqueur des Titans,
Il n'en avoit pas un : vouer cent Eléphans
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os, quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il ; prens mon vœu, le voilà ;
C'est un parfum de Bœuf que ta grandeur respire.
La fumée, est ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire :
Mais après quelques jours le Dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des Voleurs ; & n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptés, & d'un tel trésor :
On l'avoit enterré dedans telle Bourgade.
L'endroit parut suspect aux Voleurs, de façon
Qu'à notre Prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs, & va chez Pluton (1)
Porter tes cent talens en don.

(1) Dieu des Enfers.

FABLE XIV.

Le Chat & le Renard.

Le Chat & le Renard, comme beaux petits Saints,
S'en alloient en pélerinage.
C'étoient deux vrais Tartufs, deux *Archipatelins* (1),
Deux francs Pate-pelus, qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputerent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos Pélerins s'égosillerent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin :
Tu prétens être fort habile,
En sais tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que-si, que-non, tous deux étant ainsi,
Une meute appaisa la noise.
Le Chat dit au Renard : Fouille en ton sac, ami ;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagême sûr : Pour moi, voici le mien.
A ces mots sur un arbre il grimpa bel & bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent Terriers, mit cent fois en défaut (2)
Tous les confreres de Brifaut.
Par-tout il tenta des asyles ;

(1) De francs hypocrites.

(2) Leur donna le change, les dérouta en cent manieres différentes.

Et ce fut par-tout ſans ſuccès :
La fumée (3) y pourvut, ainſi que les Baſſets (4).
Au ſortir d'un Terrier deux Chiens, aux pieds agiles,
L'étranglerent du premier bond.

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire :
On perd du tems au choix : on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il ſoit bon.

(3) Quand un Renard eſt dans un Terrier, on l'enfume pour l'obliger d'en ſortir.

(4) Certains petits Chiens qui entrent ſous terre.

FABLE XV.

Le Mari, la Femme & le Voleur.

Un Mari fort amoureux,
Fort amoureux de ſa femme,
Bien qu'il fût jouiſſant, ſe croyoit malheureux.
Jamais œillade de la Dame,
Propos flatteur & gracieux,
Mot d'amitié, ni doux ſoûrire,
Déifiant (1) le pauvre Sire,
N'avoient fait ſoupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois, c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hymenée,
Que, content de ſa deſtinée,
Il n'en remerciât les Dieux.
Mais quoi ! Si l'amour n'aſſaiſonne
Les plaiſirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en ſoit mieux.
Notre épouſe étant donc de la ſorte bâtie,
Et n'ayant careſſé ſon mari, de ſa vie ;

(1) Capable de le rendre heureux comme un Dieu.

Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand peur,
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu. Prens donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance:
Prens le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats:
Celui-ci fit sa main. J'infere de ce conte
Que la plus forte passion,
C'est la peur: elle fait vaincre l'aversion,
Et l'amour quelquefois: quelquefois il la domte (2):
J'en ai pour preuve cet Amant,
Qui brûla sa maison pour embrasser sa Dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement:
Le conte m'en a plû toujours infiniment.
Il est bien d'une ame Espagnole,
Et plus grande encore que folle.

(2) Et quelquefois c'est l'Amour qui dompte la peur: témoin cet amant qui brûla sa maison, pour emporter sa maîtresse au travers des flammes.

FABLE XVI.

Le Trésor & les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse,
C'est-à-dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, & finir lui-même sa misere;
Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendroit faire;

Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scene (1) où devoit se passer l'aventure ;
Il y porte une corde ; & veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille & peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse & l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter ; ronde au non, la somme plut au Sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, & trouve son argent
Absent.
Quoi ! dit il, sans mourir, je perdrai cette somme !
Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le laqs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.
Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'Avare rarement finit ses jours sans pleurs :
Il a le moins de part au trésor qu'il enferre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parens, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la fortune fit ?
Ce sont-là de ses traits : elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.
Cette Déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre ;
Et celui qui se pendit,
S'y devoit le moins attendre.

(1) L'endroit, le lieu choisi.

FABLE XVII.

Le Singe & le Chat.

BERTRAND avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun Maître.
D'animaux malfaisans c'étoit un très bon plat :
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.
Bertrand déroboit tout : Raton, de son côté,
Etoit moins attentif aux Souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marons.
Les escroquer étoit une très bonne affaire :
Nos galans y voyoient double profit à faire,
Leur bien premierement, & puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frere, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître.
Tire-moi ces marons. Si Dieu m'avoit fait naitre
Propre à tirer marons du feu,
Certes, marons verroient beau jeu.
Aussi-tôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
D'une maniere délicate,
Ecarte un peu la cendre, & retire les doigts ;
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un maron, puis deux, & puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.
Un servante vient : adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.

Auſſi ne le ſont pas la plûpart de ces Princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des Provinces,
Pour le profit de quelque Roi.

FABLE XVIII.

Le Milan & le Roſſignol.

APRÈS que le Milan (1), manifeſte voleur,
Eut répandu l'allarme en tout le voiſinage,
Et fait crier ſur lui les enfans du village,
Un Roſſignol tomba dans ſes mains, par malheur.
Le héraut du Printems (2) lui demande la vie.
Auſſi-bien, que manger en qui n'a que le ſon?
Ecoutez plutôt ma chanſon;
Je vous raconterai Terée & ſon envie.
Qui, Terée (3)? Eſt-ce un mets propre pour les Milans?
Non pas, c'étoit un Roi, dont les feux violens
Me firent reſſentir leur ardeur criminelle:
Je m'en vais vous en dire une chanſon ſi belle
Qu'elle vous ravira: mon chant plaît à chacun.
Le Milan alors lui replique:
Vraiment, nous voici bien; lorſque je ſuis à jeun,
Tu me viens parler de Muſique.
J'en parle bien aux Rois. Quand un Roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles:
Pour un Milan, il s'en rira:
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

(1) Gros oiſeau de proie.
(2) Parcequ'il l'annonce par ſon chant.
(3) Mari de Prognée, ſœur de Philoméle. Celle-ci fut changée en Roſſignol, Prognée, en Hirondelle, & Terée en Hupe, pour avoir violé ſa belle-ſœur.

FABLE XIX.

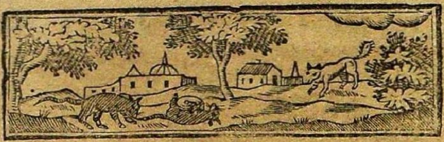
Le Berger & son Troupeau.

QUOI ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille !
Toujours le Loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter : Ils étoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin ;
Robin mouton qui, par la ville,
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du Monde.
Hélas ! De ma musette, il entendoit le son :
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraison funebre ;
Et rendu de Robin la mémoire célebre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, & jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme ;
Cela seul suffiroit pour écarter les Loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous
De ne bouger non-plus qu'un terme (1).
Nous voulons, dirent ils, étouffer le glouton,
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, & leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fut nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un Loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un Loup, ce n'en étoit que l'ombre.

(1) Pierre que l'on met dans les campagnes, pour distinguer le bien des différens propriétaires.

Haranguez de méchans soldats,
Ils promettront de faire rage :
Mais au moindre danger, adieu tout leur courage :
Votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

Fin du neuvieme Livre.



LIVRE DIXIEME.

FABLE PREMIERE.

Les deux Rats, le Renard & l'Œuf.

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIERE.

IRIS, je vous louerois, il n'est que trop aisé:
Mais vous avez cent fois notre encens refusé,
En cela peu semblable au reste des mortelles
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point, je souffre cette humeur;
Elle est commune aux Dieux, aux Monarques, aux Belles.
Ce breuvage vanté par le Peuple rimeur,
Le Nectar que l'on sert au Maître du Tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les Dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point.
D'autres propos chez vous récompensent ce point:
Propos, agréables commerces,
Où le hazard fournit cent matieres diverses:

Jusques-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde, & sa croyance :
La bagatelle, la science,
Les chimeres, le rien, tout est bon : Je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre, où Flore épand ses biens :
Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais,
Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
De certaine Philosophie,
Subtile, engageante, & hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous, ou non,
Ouï parler? Ils disent donc
Que la Bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix & par ressorts :
Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
Telle est la Montre, qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle & sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
La premiere y meut la seconde,
Une troisieme suit, elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la Bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit :
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle :
Le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit.
L'impression se fait : mais comment se fait-elle?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvemens, que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelqu'autre de ces états.
Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas..

Qu'est-ce donc? Une Montre. Et nous? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose :
Descartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu
Chez les Payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'esprit; comme entre l'huître & l'homme,
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.
Voici, dis-je, comment raisonne cet Auteur.
Sur tous les Animaux, enfans du Créateur,
J'ai le don de penser, & je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que quand la bête penseroit,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet, ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, & soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi. Cependant, quand au Bois,
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre & brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, & de dix cors,
En suppose un plus jeune, & l'oblige, par force,
A présenter aux Chiens une nouvelle amorce :
Que de raisonnemens pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, & cent stratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
On le déchire après sa mort;
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la Perdrix
Voit ses petits
En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,

Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, & va traînant de l'aîle,
Attirant le Chasseur & le Chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis quand le Chasseur croit que son Chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, & rit
De l'homme, qui confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord il est un Monde,
Où l'on sait que les Habitans
Vivent, ainsi qu'aux premiers tems,
Dans une ignorance profonde.
Je parle des humains: car quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux,
Qui des torrens grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
L'édifice résiste, & dure en son entier:
Après un lit de bois, est un lit de mortier.
Chaque Castor agit: commune en est la tâche:
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.
La République de Platon,
Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hyver élever leurs maisons,
Passent les Etats sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage.
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces Castors ne soient qu'un corps vuide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voici beaucoup plus: écoutez ce récit,
Que je tiens d'un Roi plein de gloire.
Le Défenseur du Nord vous sera mon garant;
Je vais citer un Prince aimé de la Victoire;

Son nom ſeul eſt un mur à l'Empire Ottoman:
C'eſt le Roi Polonois, jamais un Roi ne ment.
Il dit donc que ſur ſa frontiere
Des animaux, entr'eux, ont guerre de tout tems:
Le ſang, qui ſe tranſmet des peres aux enfans,
En renouvelle la matiere.
Ces animaux, dit-il, ſont germains du Renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'eſt faite parmi les hommes,
Non pas même au ſiecle où nous ſommes.
Corps-de-garde avancé, vedettes, eſpions,
Embuſcades, partis, & mille inventions
D'une pernicieuſe & maudite ſcience,
Fille du Styx, & Mere des Héros,
Exercent ſur ces Animaux
Le bon ſens & l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devroit
Rendre Homere. Ah! s'il le rendoit,
Et qu'il rendit auſſi le Rival d'Epicure (1)!
Que diroit ce dernier ſur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déja dit, qu'aux Bêtes la nature
Peut par les ſeuls reſſorts opérer tout ceci;
Que la mémoire eſt corporelle;
Et que pour en venir aux exemples divers,
Que j'ai mis au jour dans ces vers,
L'animal n'a beſoin que d'elle.
L'objet, lorſqu'il revient, va dans ſon magaſin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui ſur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le ſecours de la penſée,
Cauſer un même évenement.
Nous agiſſons tout autrement:
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'inſtinct. Je parle, je chemine;

(1) Deſcartes.

Je sens en moi certain agent:
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même:
De tous nos mouvemens, c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est-là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main: mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les Cieux, & leur course rapide?
Quelque Ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un Esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts:
L'impression se fait: le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
Et s'il faut en parler avec sincérité,
Descarte l'ignoroit encore.
Nous & lui, là-dessus, nous sommes tous égaux.
Ce que j sais, Iris, c'est qu'en ces animaux,
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point,
Que la plante après-tout n'a point.
Cependant la plante respire:
Mais que répondra-t on à ce que je vais dire?

Deux Rats cherchoient leur vie, ils trouverent un œuf.
Le dîné suffisoit à gens de cette espece:
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un Bœuf.
Pleins d'appétit & d'allegresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part;
Quand un Quidam parut. C'étoit maître Renard:
Rencontre incommode & fâcheuse.
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,

C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue;
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras;
Puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Pour moi, si j'en étois le maître,
Je leur en donnerois aussi-bien qu'aux enfans.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison selon notre maniere,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort (2).
Je subtiliserois un morceau de matiere (3),
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atôme (4), extrait de la lumiere (5),
Je ne sais quoi, plus vif & plus mobile encor
Que le feu: car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée; & sort-il pas de l'or

(2) Tel que Descartes *l'attribue* à tous les Animaux différens de l'Homme.

(3) Je le supposerois, je l'imaginerois composé de parties extrêmement subtiles. *Pour savoir ce que l'esprit humain peut inférer de cette supposition, Voyez* la Note (6).

(4) Dont les parties seroient de beaucoup plus petites que le plus petit atôme.

(5) Et plus subtiles que les parties qui composent la lumiere.

Des

Des entrailles du plomb ? Je rendrois mon ouvrage (6)
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un Singe jamais fit le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort :
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfans, idiots,
Hôtes de l'Univers, sous le nom d'Animaux :
L'autre, encore une autre ame entre nous & les Anges,
Commune en un certain degré :
Et ce trésor à part créé
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges (7),
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoiqu'ayant commencé :
Choses réelles quoiqu'étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du Ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre & foible lumiere :
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténebres de la matiere,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite & grossiere.

(6) Mais cet Ouvrage n'étant toujours que pure matiere, on aura beau donner à cette matiere des parties mille & mille fois plus subtiles & plus mobiles que celles du Feu & de la Lumiere, nul Philosophe, assez sincere pour n'affirmer que ce qu'il comprend véritablement, ne pourra jamais nous faire comprendre, ni comprendre lui-même, qu'à force de subtiliser la matiere, & d'augmenter l'activité de ses parties, on puisse *la rendre capable de sentir & de juger* : & c'est aussi ce qu'il ne se croira jamais en droit d'affirmer, quoi qu'en puissent dire des Philosophes d'un autre caractere, qui ne font pas de difficulté de décider pour les autres, ce qu'ils ne sauroient se prouver à eux-mêmes.

(7) Les Esprits bienheureux.

FABLE II.

L'Homme & la Couleuvre.

Un homme vit une Couleuvre :
Ah! Méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'Univers.
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le Serpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourroit aisément s'y tromper)
A ces mots, le Serpent se laissant attrapper,
Est pris, mis en un sac; & ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue.
Symbole des ingrats, être bon aux méchans,
C'est être sot : meurs donc. Ta colere & tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces loix condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise,
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le Serpent, c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles :
Je pourrois décider; car ce droit m'appartient :

Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une Vache étoit-là : l'on l'appelle, elle vient ;
Le cas est proposé. C'étoit chose facile,
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller ?
La Couleuvre a raison, pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années :
Il n'a, sans mes bienfaits, passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait & mes enfans
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avoient altérée ; & mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin, me voilà vieille ; il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il vouloit encore me laisser paître !
Mais je suis attachée ; & si j'eusse eu pour maître
Un Serpent, eût-il sû jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu : J'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au Serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.
Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vient à pas lents :
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesans,
Parcourant, sans cesser, ce long cercle de peines,
Qui revenant sur soi ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux :
Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré : puis quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer, chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des Dieux (1).
Ainsi parla le Bœuf. L'homme dit : Faisons taire

(1) L'égorgeoient, pour appaiser les Dieux par son sang.

Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, & vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'Arbre étant pris pour Juge,
Ce fut bien pis encor. Il servoit de refuge,
Contre le chaud, la pluie, & la fureur des vents.
Pour nous seuls il ornoit les jardins & les champs.
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courboit sous les fruits: cependant pour salaire
Un rustre l'abattoit, c'étoit-là son loyer,
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au Printems, ou du fruit en Automne;
L'ombre, l'Eté; l'Hiver, les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on (2) sans prendre la coignée (3)?
De son tempérament il eût encore vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du sac & du Serpent aussi-tôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les Grands.
La raison les offense: ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupedes & gens,
Et Serpens.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire?
Parler de loin; ou bien se taire.

(2) Que n'en coupoit-on les branches inutiles?

(3) Pour l'abattre tout-à-fait.

FABLE III.

La Tortue & les deux Canards.

Une Tortue étoit, à la tête legere (1),
Qui lasse de son trou voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards, à qui la Commere
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire :
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique (2).
Vous verrez mainte République,
Maint Royaume, maint peuple ; & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant (3). On ne s'attendoit guere
De voir Ulysse en cette affaire.
La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les Oiseaux forgent une machine
Pour transporter la Pélérine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise :
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne par-tout,
De voir aller, en cette guise,
L'animal lent & sa maison,
Justement au milieu de l'un & l'autre Oison.
Miracle, crioit-on : Venez voir dans les nues
Passer la Reine des Tortues.
La Reine : Vraiment oui ; je la suis en effet :

(1) Folle, imprudente.
(2) Une des quatre parties du Monde.
(3) Héros Grec, qui fut engagé dans de longs voyages, après la Prise de Troye.

Ne vous en moquez point. Elle eut beaucoup mieux
fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle créve aux pieds des regardans.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, & sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage,
Ce sont enfans tous d'un lignage.

FABLE IV.

Les Poissons & le Cormoran.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un Cormoran (1) n'eût mis à contribution.
Viviers & réservoirs lui payoient pension :
Sa cuisine alloit bien : mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal (2),
La même cuisine alla mal.
Tout Cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des
eaux,
N'ayant ni filets, ni rezeaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagême,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un Etang
Cormoran vit une Ecrevisse.
Ma Commere, dit il, allez tout à l'instant
Porter un avis important

(1) Gros Oiseau qui se nourrit de poisson.

(2) Lui eut ôté les forces nécessaires, pour aller à la pêche lui-même.

A ce peuple. Il faut qu'il périsse :
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'Ecrevisse en hâte s'en va
Conter le cas : grande est l'émûte.
On court, on s'assemble, on députe
A l'Oiseau. Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?
Etes-vous sûr de cette affaire ?
N'y savez-vous remede ? & qu'est-il bon de faire ?
Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous ?
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite
Nul, que Dieu seul & moi, n'en connoît les chemins :
Il n'est demeure plus secrette.
Un vivier, que Nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique,
L'un après l'autre fut porté,
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là ; Cormoran, le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit, à leurs dépens,
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu ; puisque l'humaine engeance
En auroit aussi bien croqué sa bonne part ;
Qu'importe qui vous mange ? Homme, ou Loup : toute pance
Me paroît une à cet égard :
Un jour plutôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

**

FABLE V.

L'Enfouisseur & son Compere.

Un Pincemaille (1) avoit tant amassé,
Qu'il ne savoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne & sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire :
Car il en vouloit un : Et voici sa raison.
L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altere,
Si je le laisse à la maison :
Moi-même de mon bien je serai le larron.
Le larron ? Quoi jouir, c'est se voler soi-même !
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprens de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on peut s'en défaire:
Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge & des tems qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pû trouver des gens sûrs au besoin;
Il aima mieux la terre, & prenant son compere,
Celui-ci l'aide : ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque-tems l'homme va voir son or.
Il ne trouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le Compere, il va vîte
Lui dire : Apprêtez-vous; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le Compere aussi-tôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien

(1) Un Avare outré.

Tout

Tout reprendre à la fois, ſans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut ſage :
Il retint tout chez lui, réſolu de jouir,
Plus n'entaſſer, plus n'enfouir.
Et le pauvre voleur ne trouvant plus ſon gage,
Penſa tomber de ſa hauteur.

Il n'eſt pas mal-aiſé de tromper un trompeur.

FABLE VI.

Le Loup & les Bergers.

Un Loup, rempli d'humanité (1),
(S'il en eſt de tels dans le monde)
Fit un jour ſur ſa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par néceſſité,
Une réflexion profonde.
Je ſuis haï, dit-il : & de qui ? de chacun.
Le Loup eſt l'ennemi commun :

(1) De douceur, d'affection pour les Animaux de toute eſpece. Les Hommes, bien éloignés d'avoir cette humanité-là, ne paroiſſent pas même reſpecter, ou plutôt connoître une autre ſorte d'humanité, qui ne concerne que les animaux de leur eſpece. Comme elle eſt la baſe de toute véritable ſociété, & de toute bonne Religion, & qu'elle n'oblige les hommes qu'à ne point maltraiter les autres hommes, qu'à leur rendre à tous les mêmes ſervices, à avoir pour eux les mêmes égards, qu'en pareil cas chaque homme ſe croit en droit d'exiger des autres hommes ; il ſemble que la pratique de cette vertu leur devroit être auſſi naturelle que la reſpiration. Mais la maniere dont ils ſe traitent les uns les autres, montre évidemment, qu'en général l'homme n'a guere plus d'humanité pour les autres hommes, qu'en eut pour les Brebis de ſon voiſinage le Loup, dont parle ici la Fontaine.

Chiens, Chaſſeurs, Villageois, s'aſſemblent pour ſa
perte :
Jupiter eſt là-haut étourdi de leurs cris :
C'eſt par-là que de Loups, l'Angleterre eſt déſerte ;
On y mit notre tête à prix.
Il n'eſt Hobereau (2) qui ne faſſe
Contre nous tels bans publier (3) :
Il n'eſt Marmot oſant crier,
Que du Loup auſſi tôt ſa mere ne menace.
Le tout pour un Ane rogneux,
Pour un Mouton pourri, pour quelque Chien hargneux
Dont j'aurai paſſé mon envie.
Eh bien, ne mangeons plus de choſe ayant eu vie ;
Paiſſons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Eſt-ce une choſe ſi cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine univerſelle ?
Diſant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôt,
Mangeant un Agneau cuit en broche.
Oh ! oh ! dit-il, je me reproche
Le ſang de cette gent : Voilà ſes gardiens
S'en repaiſſant eux & leurs Chiens ;
Et moi, Loup, j'en ferai ſcrupule ?
Non, par tous les Dieux ! non : je ſerois ridicule.
Thibaut l'Agnelet paſſera,
Sans qu'à la broche je le mette :
Et non-ſeulement lui, mais la mere qu'il tette,
Et le pere qui l'engendra.
Le Loup avoit raiſon. Eſt-il dit qu'on nous voie
Faire feſtin de toute proie,
Manger les animaux ; & nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or (4) autant que nous pourrons,

(2) Vieux mot qu'on n'emploie qu'ironiquement, pour déſigner un petit Gentilhomme de campagne.

(3) Déclaration faite à cri public, par laquelle on promet récompenſe à qui tuera un Loup, &c.

(4) Des premiers tems, où les hommes vivoient de glands & de légumes.

Ils n'auront ni croc, ni marmitte ?
Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en hermite ?

FABLE VII.

L'Araignée & l'Hirondelle.

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas (1), jadis mon ennemie,
Entens ma plainte une fois en ta vie.
Progné (2) me vient enlever les morceaux :
Caracolant, frisant l'air & les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire ; & mon rézeau
En seroit plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu de matiere assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'Araignée autrefois tapissiere,
Et qui lors étant filandiere,
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomele (3), attentive à sa proie,
Malgré le bestion happoit mouches dans l'air (4),
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi formé, bégayante couvée,

(1) Déesse, fille de Jupiter, qui changea Aragné en Araignée.

(2) Princesse qui fut changée en Hirondelle.

(3) Autre Princesse, changée en Rossignol.

(4) .... *Ipsasque volantes Ore ferunt dulcem nidis immitibus escam.* Virg. Georg. L. IV. v. 20. 21. On ne peut guere douter que la Fontaine n'ait eu dessein d'imiter ce dernier vers de Virgile.

Demandoient par des cris encore mal entendus.
La pauvre Aragne n'ayant plus
Que la tête & les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée.
L'Hirondelle, en passant, emporta toile, & tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, & le fort, sont assis
A la premiere (5) ; & les petits
Mangent leur reste à la seconde.

(5) La mieux servie.

FABLE VIII.

La Perdrix & les Coqs.

Parmi de certains Coqs, incivils, peu galans,
Toujours en noise & turbulens,
Une Perdrix étoit nourrie.
Son sexe & l'hospitalité,
De la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la Dame étrangere ayant peu de respect,
Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée :
Mais si-tôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entrebattre elle-même, & se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle :
Ne les accusons point : plaignons plutôt ces gens.
Jupiter sur un seul modele
N'a pas formé tous les esprits.

Il eſt des naturels de Coqs & de Perdrix.
S'il dépendoit de moi, je paſſerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le Maître de ces lieux en ordonne autrement.
Il nous prend avec des tonnelles (1),
Nous loge avec des Coqs, & nous coupe les aîles :
C'eſt de l'homme qu'il faut ſe plaindre ſeulement.

(1) Filets dont on ſe ſert pour prendre les Perdrix, dans le tems qu'elles ſont arrêtées par un Chien.

FABLE IX.

Le Chien à qui on coupé les oreilles.

QU'AI-JE fait, pour me voir ainſi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici !
Devant les autres Chiens oſerai-je paroître ?
O Rois des animaux, ou plutôt leurs Tyrans,
Qui vous feroit choſes pareilles ?
Ainſi crioit Mouflar, jeune dogue ; & les gens,
Peu touchés de ſes cris douloureux & perçans,
Venoient de lui couper, ſans pitié, les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre Il vit avec le tems
Qu'il y gagnoit beaucoup : car étant de nature
A piller ſes pareils, mainte méſaventure
L'auroit fait retourner chez lui,
Avec cette partie en cent lieux altérée.
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laiſſer de priſe aux dents d'autrui,
C'eſt le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à defendre,
On le munit, de peur d'eſclandre.

Témoin maître Mouflar, armé d'un gorgerin (1),
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main :
Un Loup n'eût sû par où le prendre.

(1) Quelque sens qu'on donne au mot de *Gorgerin*, dans les Dictionnaires, il ne peut signifier ici qu'un gros collier hérissé de pointes de fer, qui sert à défendre le Chien contre les attaques du Loup.

FABLE X.

Le Berger & le Roi.

Deux Démons, à leur gré, partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, Amour ; & l'autre, Ambition.
Cette derniere étend le plus loin son empire :
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir : mais mon but est de dire
Comme un Roi fit venir un Berger à sa Cour.
Le conte est du bon tems (1), non du siecle où nous sommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux soins du Berger, de très notables sommes.
Le Berger plut au Roi par ses soins diligens.
Tu mérites, dit-il, d'être Pasteur de gens :
Laisse-là tes moutons, viens conduire des hommes.
Je te fais Juge souverain.
Voilà notre Berger la balance (2) à la main.
Quoiqu'il n'eût gueres vû d'autres gens qu'un Hermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, & puis c'est tout,

(1) Du vieux tems, qu'on croit meilleur que le présent.

(2) C'est le symbole de la Justice.

Il avoit du bon ſens : le reſte vient enſuite.
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'Hermite, ſon voiſin, accourut pour lui dire :
Veillai-je, n'eſt-ce point un ſonge que je vois ?
Vous favori ! Vous Grand ! Défiez-vous des Rois ;
Leur faveur eſt gliſſante, on s'y trompe ; & le pire,
C'eſt qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produiſent jamais que d'illuſtres malheurs.
Vous ne connoiſſez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre rit ;
Et notre Hermite pourſuivit :
Voyez combien déja la Cour vous rend peu ſage.
Je crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage
Un Serpent, engourdi de froid,
Vint s'offrir ſous la main : il le prit pour un fouet :
Le ſien s'étoit perdu tombant de ſa ceinture.
Il rendoit grace au Ciel de l'heureuſe aventure,
Quand un paſſant cria : Que tenez-vous ! ô Dieux !
Jettez cet animal traître & pernicieux,
Ce Serpent. C'eſt un fouet. C'eſt un Serpent, vous dis-je ;
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce tréſor ? Pourquoi non ?
Mon fouet étoit uſé, j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas,
Il en perdit bien-tôt la vie :
L'animal dégourdi piqua ſon homme au bras.
Quant à vous, j'oſe vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque choſe de pire.
Eh, que me ſauroit-il arriver que la mort ?
Mille dégoûts viendront, dit le Prophête Hermite.
Il en vint en effet : l'Hermite n'eut pas tort.
Mainte peſte de Cour (3) fit tant par maint reſſort,
Que la candeur du Juge, ainſi que ſon mérite,

(3) Les envieux & médiſans.

Furent suspects au Prince. On cabale, on suscite
Accusateurs & gens grevés (4) par ses arrêts.
De nos biens, dirent ils, il s'est fait un Palais.
Le Prince voulut voir ses richesses immenses,
Il ne trouva par-tout que médiocrité,
Louanges du désert & de la pauvreté :
C'étoient-là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien surpris
Tous les Machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, Panetiere, houlette,
Et je pense aussi sa musette.
Doux trésor ! ce dit-il, chers gages qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie & le mensonge,
Je vous reprens : sortons de ces riches Palais
Comme l'on sortiroit d'un songe.
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avois prévu ma chûte en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu : mais, qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

(4) Opprimés, condamnés injustement par ses décisions.

FABLE XI.

Les Poissons & le Berger qui joue de la flûte.

TIRCIS, qui pour la seule Annette,
Faisoit résonner les accords
D'une voix & d'une musette
Capable de toucher les Morts,

Chantoit un jour, le long des bords
D'une onde arrosant des prairies,
Dont Zéphire habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit :
Mais nul poisson ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ses peines.
Le Berger, qui, par ses chansons,
Eût attiré des inhumaines,
Crut, & crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,
Laissez votre Nayade (1) en sa grote profonde ;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle :
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement ;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal.
Et quand à quelques-uns l'appas seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire étoit sourd aussi-bien que muet.
Tircis eut beau prêcher : ces paroles mielées
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris :
Voilà les poissons mis aux pieds de la Bergere.

O vous, Pasteurs d'humains & non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout :
Il y faut une autre maniere ;
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

(1) Espece de Nymphe qui sejourne dans les eaux, selon les Poètes.

FABLE XII.

Les deux Perroquets, le Roi & son fils.

DEUX Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
Du rôt d'un Roi faisoient leur ordinaire.
Deux Demi-dieux, l'un fils & l'autre pere,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincere
Entre ces gens. Les deux peres s'aimoient :
Les deux enfans, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre s'accoûtumoient,
Nourris ensemble & compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet,
Car l'enfant étoit Prince, & son pere Monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque (1),
Il aimoit les Oiseaux. Un Moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la Province,
Faisoit aussi sa part des délices du Prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouans,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le Passereau, peu circonspect,
S'attira de tels coups de bec,
Que demi mort & traînant l'aîle,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le Prince indigné fit mourir
Son Perroquet. Le bruit en vint au pere (2).
L'infortuné Vieillard crie & se desespere.
Le tout en vain : ses cris sont superflus :
L'oiseau parleur est déja dans la barque :

(1) Qui, au dire des Poëtes, préside à la naissance des hommes, & détermine leurs inclinations durant tout le cours de leur vie.

(2) Du jeune Perroquet, qui venoit d'être mis à mort.

Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus,
Fait qu'en fureur sur le fils du Monarque,
Son pere s'en va fondre, & lui creve les yeux.
Il se sauve aussi-tôt; & choisit pour asyle
Le haut d'un Pin. Là, dans le sein des Dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr & tranquille.
Le Roi lui-même y court, & dit pour l'attirer:
Ami, reviens chez moi: que nous sert de pleurer?
Haine, vengeance & deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous: mon fils fut l'agresseur.
Mon fils! Non: C'est le sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout tems en son livre,
Que l'un de nos enfans devoit cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.
Le Perroquet dit: Sire Roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi?
Tu m'allegues le Sort: prétens tu, par ta foi,
Me leurer de l'appas d'un profane langage?
Mais que la Providence, ou bien que le destin
Regle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut (3) qu'au faîte de ce Pin,
Ou dans quelque Forêt profonde,
J'acheverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine & de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de Roi (4), car vous vivez en Dieux.
Tu veux oublier cette offense,
Je le crois: cependant, il me faut, pour le mieux,
Eviter ta main & tes yeux.
Sire Roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine,
Ne me parle point de retour:

(3) Dans le Ciel.

(4) Comme pour les Dieux, qui se sont réservé la vengeance.

L'absence est aussi-bien un remede à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour.

FABLE XIII.

La Lionne & l'Ours.

Mere Lionne avoit perdu son Fan (1) :
Un Chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Poussoit un tel rugissement,
Que toute la Forêt étoit importunée.
La nuit, ni son obscurité,
Son silence & ses autres charmes,
De la Reine des Bois n'arrêtoient les vacarmes.
Nul animal n'étoit du sommeil visité.
L'Ours enfin lui dit : ma commere,
Un mot sans plus : Tous les enfans
Qui sont passés entre vos dents,
N'avoient-ils ni pere ni mere ?
Ils en avoient. S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de meres se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ?
Moi, me taire ? Moi, malheureuse !
Ah, j'ai perdu mon fils ! Il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse.
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?
Hélas ! C'est le destin qui me hait. Ces paroles
Ont été de tout tems en la bouche de tous.

Misérables Humains, ceci s'adresse à vous.
Je n'entens résonner que des plaintes frivoles.

(1) Son petit.

Quiconque, en pareil cas, se croit haï des Cieux ;
Qu'il considere Hécube (2), il rendra graces aux Dieux.

(2) Femme du Roi Priam, réduite en esclavage après avoir vû mettre à mort son mari, & la plûpart de ses enfans, &c.

FABLE XIV.

Les deux Aventuriers & le Talisman.

AUCUN chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule & ses travaux.
Ce Dieu n'a guere de rivaux :
J'en vois peu dans la Fable, encore moins dans l'Histoire.
En voici pourtant un, que de vieux Talismans (1)
Firent chercher fortune au pays des Romans (2).
Il voyageoit de compagnie :
Son camarade & lui trouverent un poteau,
Ayant au haut cet écriteau :
Seigneur Aventurier, s'il te prend quel que envie
De voir ce que n'a vû nul Chevalier errant (3),
Tu n'as qu'à passer ce torrent,

(1) Certaines figures gravées ou taillées sur quelque pierre ou métal avec plusieurs vaines observations sur les caracteres & les dispositions des Corps célestes : auxquelles figures les Charlatans attribuent des vertus merveilleuses.

(2) Histoire de pure invention, dont la plûpart sont composées de faits arrivés dans des lieux tout aussi chimériques que ces faits. Telle est l'aventure qui fait le sujet de cette Fable.

(3) Qui court de contrée en contrée pour chercher les Aventures.

Puis, prenant dans tes bras un Eléphant de pierre ;
Que tu verras couché par terre,
Le porter, d'une haleine, , au sommet de ce mont
Qui menace les Cieux de son superbe front.
L'un des deux Chevaliers saigna du nez (4). Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il, & supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'Eléphant s'aller embarrasser ?
Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art & de guise,
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas ;
Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine, il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
Ne soit d'un Eléphant nain, pigmée, avorton,
Propre à mette au bout d'un bâton :
Au quel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?
On nous veut attraper dedans cette écriture :
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant.
C'est pourquoi je vous laisse avec votre Eléphant.
Le raisonneur parti, l'Aventurier se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter ; & selon l'écriteau,
Il vit son Eléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, & puis une cité.
Un cri par l'Eléphant aussi-tôt est jetté.
Le peuple aussi tôt sort en armes.
Tout autre Aventurier, au bruit de ces allarmes,
Auroit fui. Celui ci, loin de tourner le dos.
Veut vendre au moins sa vie, & mourir en Héros.
Il fut tout étonné d'ouir cette cohorte,
Le proclamer Monarque au lieu de son Roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte.
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.

(4) Fut rebuté d'une telle entreprise.

Sixte (5) en disoit autant quand on le fit Saint Pere,
(Seroit-ce bien une misere
Que d'être Pape, ou d'être Roi ?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le Sage quelquefois fait bien d'exécuter,
Avant que de donner le tems à la sagesse
D'envisager le fait, & sans la consulter.

(5) Cinquieme du nom, quand il fut élu Pape.

FABLE XV.

Les Lapins.

DISCOURS

A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, & qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses Sujets ; & la Nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits (1).
J'entens les esprits corps, & pêtris de matiere.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affut, soit lorsque la lumiere
Précipite ses traits dans l'humide séjour (2) :

(1) Qui sont dans le sang. (2) Un peu avant la nuit.

Soit lorſque le Soleil rentre dans ſa carriere,
Et que n'étant plus nuit, il n'eſt pas encor jour,
Au bord de quelque Bois ſur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à diſcrétion
Un Lapin qui n'y penſe guere.
Je vois fuir auſſi-tôt toute la nation
Des Lapins, qui ſur la bruyere,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, & de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher ſa sûreté
Dans la ſouterraine cité:
Mais le danger s'oublie, & cette peur ſi grande
S'évanouit bientôt. Je revois les lapins
Plus gais qu'auparavant revenir ſous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Diſperſés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont haſarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais Lapins, on les revoit
Sous les mains de la fortune.
Joignons à cet exemple une choſe commune.

Quand des chiens étrangers paſſent par quelque endroit
Qui n'eſt pas de leur détroit,
Je laiſſe à penſer quelle fête,
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces paſſans
Juſqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur & de gloire,
Aux Gouverneurs d'Etats, à certains Courtiſans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,

Piller

Piller le ſurvenant, nous jetter ſur ſa peau.
La coquette & l'auteur ſont de ce caractere :
Malheur à l'Ecrivain nouveau.
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau (3),
C'eſt le droit du jeu, c'eſt l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon diſcours :
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les Maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laiſſer
Dans les plus beaux ſujets quelque choſe à penſer :
Ainſi ce diſcours doit ceſſer.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de ſolide,
Et dont la modeſtie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter ſans pudeur
La louange la plus permiſe,
La plus juſte, & la mieux acquiſe,
Vous enfin, dont à-peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du tems & des Cenſeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui des ans & des peuples connu,
Fait honneur à la France en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'Univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde,
Que vous m'avez donné le ſujet de ces Vers.

(3) Un bien qui eſt à partager entre pluſieurs.

FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, & le fils de Roi.

Quatre chercheurs de nouveaux Mondes (1),
Presque nuds, échappés à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre (2), un fils de Roi,
Réduits au sort de Bellizaire (3),
Demandoient aux passans de quoi
Pouvoir soulager leur misere.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine.
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit sur le malheur des Grands.
Le Pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, & s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un Pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ? Croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit & de la raison ?
Et que de tout Berger, comme de tout Mouton,

(1) Engagés dans de longs voyages par mer.

(2) Un Paysan qui mene paître les Bestiaux.

(3) Bellizaire étoit un grand Capitaine, qui ayant commandé les Armées de l'Empereur, & perdu les bonnes graces de son Maître, tomba dans un tel point de misere, qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins.

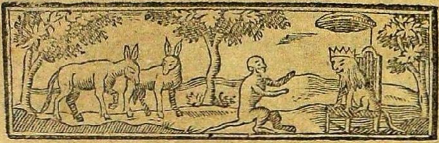
Cette Note a été mise ici par la Fontaine.

Les connoiſſances ſoient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'étoit le Marchand, ſavoit l'Arithmétique,
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enſeignerai la Politique,
Reprit le fils de Roi. Le Noble pourſuivit :
Moi je ſais le Blaſon (4), j'en veux tenir école :
Comme ſi, devers l'Inde, on eût eu dans l'eſprit
La ſotte vanité de ce jargon frivole.
Le Pâtre dit : Amis, vous parlez bien : mais quoi :
Le mois a trente jours ; juſqu'à cette échéance
Jeûnerons nous par votre foi ?
Vous me donnez une eſpérance
Belle, mais éloignée ; & cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
Ou plutôt ſur quelle aſſurance
Fondez-vous, dites moi, le ſouper d'aujourd'hui ?
Avant tout autre c'eſt celui
Dont il s'agit : votre ſcience
Eſt courte là-deſſus : ma main y ſuppléera.
A ces mots le Pâtre s'en va
Dans un Bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée & pendant la ſuivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant,
Qu'ils allaſſent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conſerver ſes jours,
Et grace aux dons de la nature,
La main eſt le plus sûr & le plus prompt ſecours.

(4) La Science des Armoiries.

Fin du dixieme Livre.



LIVRE ONZIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion.

SULTAN (1) Léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine (2),
Force Bœufs dans ses prés, force Cerfs dans ses Bois,
Force Moutons parmi la plaine.
Il naquit un Lion dans la Forêt prochaine.
Après les complimens & d'une & d'autre part,
Comme entre Grands il se pratique,
Le Sultan fit venir son Visir (3) le Renard,
Vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau (4) mon voisin :
Son pere est mort, que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire ;

(1) Riche & puissant Seigneur,
(2) Confiscation, certain droit de Seigneur.
(3) Ministre d'un grand Prince d'Orient, tel que le Turc, le Persan, le Grand Mogol.
(4) Jeune Lion.

Et devra beaucoup au destin,
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le Renard dit, branlant la tête :
Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe & la dent
Lui soit crûe, & qu'il soit en état de nous nuire :
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre.
Ce sera le meilleur Lion
Pour ses amis, qui soit sur terre,
Tâchez donc d'en être, sinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le Sultan dormoit lors ; & dedans son domaine
Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le Lionceau devint vrai Lion. Le tocsin (5)
Sonne aussi-tôt sur lui : l'allarme se promene
De toutes parts, & le Visir
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remede.
En vain nous appellons mille gens à notre aide.
Plus ils sont, plus il coûte, & je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des Moutons.
Appaisez le Lion : seul il passe en puissance
Ce Monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jettez-lui promptement sous la griffe un Mouton :
S'il n'en est pas content, jettez-en davantage.
Joignez-y quelque Bœuf ; choisissez pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage :
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas,
Il en prit mal ; & force Etats

(5) Cloche qu'on frappe à coups pressés, pour avertir le peuple de prendre les armes à l'approche de l'ennemi.

Voisins du Sultan en pâtirent,
Nul n'y gagna, tous y perdirent:
Quoi que fit ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.
Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

FABLE II.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE (1).

JUPITER eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien (2): celle du jeune Dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer & de plaire.
En lui, l'amour & la raison
Devancerent le tems, dont les aîles legeres
N'amenent que trop tôt, hélas! chaque saison.
Flore (3) aux regards rians, aux charmantes manieres,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien (4).
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentimens délicats & remplis de tendresse,

(1) Fils légitimé de Louis XIV, Roi de France.

(2) Les enfans ne s'attachent à rien, pour l'ordinaire.

(3) Déesse des fleurs, jeune & brillante.

(4) Parceque Jupiter est maître des Cieux ou de l'Olympe.

Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, & d'autres dons des Cieux,
Que les enfans des autres Dieux.
Il sembloit qu'il n'agît que par reminiscence (5),
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les Dieux, & dit : J'ai sû conduire
Seul & sans compagnon jusqu'ici l'Univers :
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux Dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jetté la vûe.
C'est mon sang : tout est plein déja de ses Autels.
Afin de mériter le rang des Immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le Maître du tonnerre
Eut à-peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
Je veux, dit le Dieu de la guerre (6),
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints Héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe & grossi cet Empire.
Je serai son Maître de Lyre :
Dit le blond & docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de Lion,
Son Maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme Hydres renaissans sans cesse dans les cœurs !
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui menent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au Dieu de Cythere (7),

(5) Le souvenir du passé, selon les principes de Platon, qui supposoit que les ames avoient existé longtems avant que de venir animer nos corps sur la terre.

(6) Mars.

(7) L'Amour.

Il dit qu'il lui montreroit tout.
L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au desir de plaire ?

FABLE III.

Le Fermier, le Chien & le Renard.

Le Loup & le Renard sont d'étranges voisins :
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les Poules d'un Fermier : & quoique des plus fins,
Il n'avoit pû donner atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compere un embarras leger.
Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi ?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie,
Ses Chapons, sa poulaille : il en a même au croc :
Et moi, maître passé, quand j'attrappe un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !
Pourquoi Sire Jupin m'a t il donc appellé
Au métier de Renard ? Je jure les Puissances
De l'Olympe & du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ses vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots (1).
Chacun étoit plongé dans un profond repos :
Le Maître du logis, les Valets, le chien même,
Poulets, Poules, Chapons, tout dormoit. Le Fermier
Laissant ouvert son poulaillier,
Commit une sottise extrême.

(1) Les pavots assoupissent & font dormir.

Le

Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté;
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité!
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'Aube (2) : on vit un étalage
De corps sanglans, & de carnage.
Peut s'en fallut que le Soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, & d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride (3)
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost (4) des Grecs, & ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente,
Ajax (5), à l'ame impatiente,
De Moutons & de Boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse (6)
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le Maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son Chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah! Maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage?
Que ne l'évitiez-vous? C'eut été plutôt fait,
Si vous, Maître & Fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, Chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos?
Ce Chien parloit très à propos:
Son raisonnement pouvoit être

(2) Au point du jour.
(3) Agamemnon, fils d'Atrée.
(4) Le Camp des Grecs, vieux mot.
(5) Prince Grec, qui se distingua par une valeur extraordinaire au Siege de Troye.
(6) Autre Prince Grec, qui entra en débat contre Ajax, pour les armes d'Achille.

Fort bon dans la bouche d'un Maître,
Mais n'étant que d'un simple Chien,
On trouva qu'il ne valoit rien :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô pere de famille,
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, & vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par Procureur (7).

(7) Par le moyen d'une autre personne.

FABLE IV.

Le Songe d'un Habitant du Mogol.

JADIS certain Mogol (1) vit en songe un Visir (2)
Aux champs Elysiens (3), possesseur d'un plaisir
Aussi pur, qu'infini tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en une autre contrée
Un Hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange & contre l'ordinaire,
Minos (4) en ces deux morts sembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris,
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystere,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'Interpréte lui dit : Ne vous étonnez point,
Votre songe a du sens ; & si j'ai sur ce point

(1) Habitant d'un Royaume des Indes, ainsi nommé.
(2) Un grand Ministre.
(3) Séjour des bienheureux aux Enfers.
(4) Le grand Juge des morts.

Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce Visir quelquefois cherchoit la solitude (5);
Cet Hermite aux Visirs alloit faire sa cour (6).

Si j'osois ajouter au mot de l'Interpréte,
J'inspirerois ici l'amour de la retraite;
Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
Biens purs, présens du Ciel, qui naissent sous les pas.

Solitude, où je trouve une douceur secrette,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais (7),
Loin du monde & du bruit, goûter l'ombre & le frais?
O, qui m'arrêtera sous vos sombres asyles!
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des Cours & des Villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des Cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,

(5) Se retiroit en particulier pour penser à son salut.

(6) Quittoit la solitude par ambition.

(7) *Flumina amem sylvasque inglorius ....*
..*O, qui me gelidis in vallibus Hæmi*
Sistat, & ingenti ramorum protegat umbrâ!
Virg. Georg. L. II. v. 486, &c.
Me verò primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore,
Accipiant, Cœlique vias & sidera monstrent.
Id. *ibid.* v. 475, &c.
Oserai-je dire que dans la paraphrase que la Fontaine nous donne ici de ces beaux vers de Virgile, il s'oublie un peu lui-même, lorsqu'après avoir souhaité d'apprendre les noms & les vertus des Planettes qu'il nomme *Clartés errantes*, il s'avise, comme pour enchérir sur Virgile, d'ajouter :
Par qui sont nos destins, & nos mœurs différentes.
Car par-là il adopte tout ouvertement les principes chimériques de l'Astrologie judiciaire, qu'il a réfutés fort solidement ailleurs, où il dit :
Je ne crois point que la Nature
Se soit liée les mains, & nous les lie encor,
Jusqu'au point de marquer dans les Cieux notre sort.
Et ce qui suit, *Fable* XVI, *Liv.* VIII. Voyez aussi *Fable* XIII, *Liv.* II.

Les noms & les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins & nos mœurs différentes?
Que si je ne suis né pour de si grands projets (8),
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira (9) point ma vie;
Je ne dormirai point sous les riches lambris;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond, & moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts;
J'aurai vécu sans soin, & mourrai sans remors.

(8) *Sin, has ne possim naturæ accedere partes, Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis; Rura mihi, & rigui placeant in vallibus amnes.* Virg. *Georg.* L. II. v.485, &c.

(9) *Ourdir*, terme de Tisserand: *ne me donnera point de grandes richesses*

FABLE V.

Le Lion, le Singe, & les deux Anes.

Le Lion, pour bien gouverner
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le Singe, Maître-ès-arts (1) chez la gent animale,
La premiere leçon que donna le Régent
Fut celle-ci: Grand Roi, pour regner sagement,
Il faut que tout Prince préfere
Le zele de l'Etat à certain mouvement,
Qu'on appelle communément
Amour propre; car c'est le pere,
C'est l'auteur de tous les défauts

(1) Docteur qui est, ou doit être, capable d'enseigner les autres.

Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce ſentiment vous quitte,
Ce n'eſt pas choſe ſi petite,
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'eſt beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par-là votre perſonne auguſte
N'admettra jamais rien en ſoi
De ridicule ni d'injuſte.
Donne-moi, répartit le Roi,
Des exemples de l'un & l'autre.
Toute eſpece, dit le Docteur,
(Et je commence par la nôtre)
Toute profeſſion s'eſtime dans ſon cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et ſemblables diſcours qui ne nous coûtent rien.
L'amour propre, au rebours, fait qu'au degré ſuprême
On porte ſes pareils ; car c'eſt un bon moyen
De s'élever auſſi ſoi-même.
De tout ce que deſſus j'argumente très bien,
Qu'ici-bas maint talent n'eſt que pure grimace,
Cabale, & certain art de ſe faire valoir,
Mieux ſû des ignorans, que des gens de ſavoir.

L'autre jour, ſuivant à la trace
Deux Anes, qui, prenant tour à tour l'encenſoir,
Se louoient tour à tour, comme c'eſt la maniere.
J'ouis que l'un des deux diſoit à ſon confrere :
Seigneur, trouvez vous pas bien injuſte & bien ſot
L'homme, cet animal ſi parfait ? Il profane
Notre auguſte nom, traitant d'Ane
Quiconque eſt ignorant, d'eſprit lourd, idiot :
Il abuſe encore d'un mot,
Et traite notre rire & nos diſcours de braire.
Les humains ſont plaiſans de vouloir exceller
Par-deſſus nous ; non, non : c'eſt à vous de parler,
A leurs Orateurs de ſe taire.

Voilà les vrais braillards ; mais laissons-là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entens :
Il suffit ; & quant aux merveilles,
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomele (2) est, au prix, novice dans cet art :
Vous surpassez Lambert (3). L'autre Baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces Anes, non contens de s'être ainsi gratés,
S'en allerent dans les Cités
L'un l'autre se prôner. Chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.
J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les Baudets, mais parmi les Puissances,
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entr'eux les simples Excellences (4),
S'ils osoient, en des Majestés (4).
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut ; & suppose
Que votre Majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fit voir, entre autre chose,
L'amour propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de tems.
Ainsi parla ce Singe. On ne m'a pas sû dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
Et notre Maître-ès-Arts, qui n'étoit pas un fat,
Regardoit ce Lion comme un terrible Sire (5).

(2) Qui fut changée en Rossignol.

(3) Excellent Musicien François, sous le regne de Louis XIV.

(4) Se donneroient des titres d'honneur supérieurs à ceux qui appartiennent à leur rang, comme les Princes qui affecteroient d'être traités en Rois.

(5) Qu'il avoit peur d'irriter, en parlant trop ouvertement contre l'injustice.

FABLE VI.

Le Loup & le Renard.

Mais d'où vient qu'au Renard, Esope accorde un point ?
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie (1).
J'en cherche la raison, & ne la trouve point.
Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en fait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en fait plus, & j'oserois peut-être,
Avec quelque raison, contredire mon Maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers (2). Un soir il apperçut
La Lune au fond d'un puits (3) : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide élément.
Notre Renard, pressé par une faim canine (4),
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenoit suspendu :
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur ; mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine.
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misere,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire ?
Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au puits :

(1) Ruse, finesse.
(2) Trous où les Renards se cachent.
(3) La forme ronde de la Lune dans l'eau.
(4) Très grande faim, à laquelle sont sujets les Chiens, & bien d'autres animaux.

Le tems, qui toujours marche, avoit, pendant deux
nuits,
Echancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire (5).
Sire Renard étoit desespéré.
Compere Loup, le gosier altéré,
Passe par-là : l'autre dit : Camarade,
Je veux vous régaler ; voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le Dieu Faune (6) l'a fait;
La Vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure,
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le Loup fut un sot de le croire :
Il descend, & son poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint, & ce qu'il desire.

(5) Vers très figuré, qui signifie que la Lune commençoit à décroître, ne paroissoit plus ronde.

(6) Dieu des Troupeaux.

FABLE VII.

Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.

Jadis, l'erreur du Souriceau (1)
Me servit à prouver le discours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à-présent,
Le bon Socrate (2), Esope, & certain Paysan
Des rives du Danube (3), homme dont Marc-Aurele (4)
Nous fait un portrait fort fidele.
On connoît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en racourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue,
Toute sa personne velue
Représentoit un Ours, mais un Ours mal léché.
Sous un sourcil épais, il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse levre,
Portoit sayon (5) de poil de chevre,
Et ceinture de Joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti, fut député des Villes
Que lave le Danube : il n'étoit point d'asyle
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, & ne portât les mains.

(1) Qui, charmé de l'air doucereux du Chat, fut sur le point de s'aller livrer entre ses pattes. *Liv.* VI. *Fab.* 5.

(2) Le plus sage des Philosophes, & le plus moral, mais d'un extérieur à-peu-près aussi disgracié que celui qu'on donne communément à Esope.

(3) Grand fleuve d'Allemagne.

(4) Sage Empereur Romain du second siecle.

(5) Sorte d'habit grossier.

Le Député vint donc, & fit cette harangue :
Romains, & vous Sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister :
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
Que tout mal & toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs loix.
Témoins nous que punit la Romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits (6), plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez, que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs & la misere ;
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance févere,
Il ne vous fasse, en sa colere,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'Univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs ; & nos mains
Etoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains (7) ?
Ils ont l'adresse & le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, & la violence,
Peut-être, en votre place, ils auroient la puissance,
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos Préteurs (8) ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.

(6) Le mal que nous avons fait aux autres, est puni par celui qu'ils nous font.

(7) Les Allemans.

(8) Gouverneurs Romains, en Allemagne.

La majesté de vos Autels,
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les Immortels
Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux & de leurs Temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre, & le travail de l'homme
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les: on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les Cités, nous fuyons aux montagnes:
Nous laissons nos cheres compagnes:
Nous ne conversons plus qu'avec des Ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler, pour Rome, un Pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déja nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
Vos Préteurs, au malheur, nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la mollesse, & que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine & d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire?
Point de pourpre à donner? C'est en vain qu'on espere
Quelque refuge aux loix: encore leur ministere
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincere.
A ces mots, il se couche; & chacun étonné,
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du Sauvage ainsi prosterné.
On le créa Patrice (9); & ce fut la vengeance

(9) Senateur.

Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres Préteurs; & par écrit
Le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modele aux parleurs à venir.
On ne fut pas long-tems à Rome
Cette éloquence entretenir.

FABLE VIII.

Le Vieillard & les trois jeunes Hommes.

Un Octogénaire (1) plantoit.
Passe encore de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois Jouvenceaux (2), enfans du voisinage;
Assurément il radotoit.
Car, au nom de Dieu, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir.
Autant qu'un Patriarche (3) il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées.
Quittez le long espoir & les vastes pensées:
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établissement
Vient tard & dure peu. La main des Parques blêmes

(1) Un homme de quatre-vingts ans.

(2) Par le titre de cette Fable, la Fontaine fait entendre à tous ses Lecteurs ce que c'est que *Jouvenceau*; terme, qui, bien qu'exclus du style sublime, est d'ailleurs assez connu & fort bon François.

(3) Tels que ceux dont il est parlé dans l'Histoire Sainte.

De vos jours & des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée (4)
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arriere-neveux me devront cet ombrage ;
Hé bien, défendez-vous au Sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, & quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'Aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raison : l'un des trois Jouvenceaux
Se noya dès le Port, allant à l'Amérique (5).
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars, servant la République,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés :
Le troisieme tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter :
Et, pleurés du Vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

(4) C'est-à-dire, doit être le dernier jour de sa vie.

(5) Une des quatre partie du monde.

FABLE IX.

Les Souris & le Chathuant.

Il ne faut jamais dire aux gens,
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez vous si les écoutans
En feront une estime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable

Il a l'air & les traits, encor que véritable.

On abattit un Pin pour ſon antiquité,
Vieux Palais d'un Hibou, triſte & ſombre retraite
De l'Oiſeau qu'Atropos (1) prend pour ſon interprete.
Dans ſon tronc caverneux, & miné par le tems,
Logeoient, entre autres habitans,
Force Souris ſans pieds, toutes rondes de graiſſe.
L'oiſeau les nourriſſoit parmi des tas de blé,
Et de ſon bec avoit leur troupeau mutilé (2).
Cet Oiſeau raiſonnoit, il faut qu'on le confeſſe.
En ſon tems, aux Souris le compagnon chaſſa,
Les premieres qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle eſtropia
Tout ce qu'il prit enſuite. Et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à ſa commodité,
Aujourd'hui l'une & demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impoſſibilité
S'y trouvoit, joint auſſi le ſoin de ſa ſanté.
Sa prévoyance alloit auſſi loin que la nôtre :
Elle alloit juſqu'à leur porter
Vivres & grains pour ſubſiſter.
Puis, qu'un Cartéſien s'obſtine
A traiter ce Hibou de montre & de machine:
Quel reſſort lui pouvoit donner
Le conſeil de tronquer un peuple mis en mue (3)?
Si ce n'eſt pas-là raiſonner,
La raiſon m'eſt choſe inconnue.

(1) Celle des trois Parques qui donne la mort.

(2) Eſtropié, en lui coupant les jambes.

(3) Enfermé pour être engraiſſé. On appelle *Mue* une eſpece de cage longue, étroite & obſcure, où l'on enferme la volaille pour l'engraiſſer. Et lorſqu'on nourrit des Chapons, des Oiſons, &c. dans cette cage, on dit qu'on les a mis en mue. Ainſi, le Hibou, qui vouloit nourrir ſes Souris pour les manger quand il en auroit envie, ſe ſervit du tronc caverneux d'un Pin, pour les y *mettre en mue*, dit la Fontaine. L'image eſt plaiſante, & d'une juſteſſe admirable.

Voyez que d'argumens il fit.
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :
Donc il faut le croquer aussi tôt qu'on le hape.
Tout; il est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin
De le nourrir, sans qu'il échappe.
Mais comment ? Otons lui les pieds. Or trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite.
Quel autre art de penser Aristote (5) & sa suite
Enseignent-ils, par votre foi ? (*)

(5) Chef d'une Secte de Philosophes, qu'on nomme Aristotéliciens, & Pépipatéticiens.

(*) Ceci n'est point une Fable; & la chose, quoique merveilleuse & presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce Hibou; car je ne prétens pas établir dans les Bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations sont permises à la Poésie, sur-tout dans la maniere d'écrire dont je me sers.

Il est aisé de voir que c'est ici la Fontaine qui entretient ses Lecteurs

EPILOGUE (1).

C'EST ainsi que ma Muse aux bords d'une onde pure,
Traduisoit, en langue des Dieux,
Tout ce que disent sous les Cieux
Tant d'Etres, empruntant la voix de la Nature.
Truchement de peuples divers
Je les faisois servir d'Acteurs à mon Ouvrage,
Car tout parle dans l'Univers :
Il n'est rien qui n'ait son langage,
Plus éloquens chez eux qu'ils ne sont dans mes Vers.
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidele,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modele,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une derniere main.

(1) Conclusion.

Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise :
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
Pendant le doux emploi de ma Muse innocente,
Louïs dompte l'Europe ; & d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un Monarque (2).
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du tems & de la Parque.

(2) Espece d'imitation de ces beaux Vers de Virgile, qui font la conclusion de ses Georgiques.

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus : Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo ;
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.

Fin du onzieme Livre.

FABLES

FABLES
CHOISIES.
LIVRE DOUZIEME.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BOURGOGNE (1).

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes Fables, de Protection qui me ſoit plus glorieuſe que

(1) Fils du Dauphin, & qui Dauphin enſuite lui-même, mourut âgé de trente ans, le 18 Février 1712. Il laiſſa un Fils, qui ſucceſſeur de Louis XIV, eſt à-préſent ſur le Trône, en 1757, & porte le nom de LOUIS XV.

la vôtre. Ce goût exquis, & ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à-peine les autres Princes sont ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela joint au devoir de vous obéir, & à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un Ouvrage dont l'Original a été l'admiration de tous les siecles, aussi-bien que celle de tous les Sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; & si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, & où vous avez jetté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucunes des Divinités du Parnasse. Elles se rencontrent dans les présens que vous a faits la Nature, & dans cette science de bien juger des Ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déja celle de connoître toutes les regles qui y conviennent. Les Fables d'Esope sont une ample matiere pour ces talens. Elles embrassent toutes sortes d'évenemens & de caracteres. Ces mensonges sont proprement une maniere d'histoire, où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les Animaux sont les Précepteurs des Hommes, dans mon Ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage

là-dessus : Vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en Orateurs & en Poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons Politiques & en bons Généraux d'Armée ; & vous vous tromperez aussi peu au choix des Personnes, qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous souhaiterez quelque Fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y puissiez trouver des louanges dignes du Monarque (2) qui fait maintenant le destin de tant de Peuples & de Nations, & qui rend toutes les Parties du Monde attentives à ses Conquêtes, à ses Victoires, & à la Paix qui semble se rapprocher, & dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un Conquérant qui veut mettre des bornes à sa Gloire & à sa Puissance, & de qui on pourroit dire à meilleur titre, qu'on ne l'a dit d'Alexandre : Qu'il va tenir les Etats de l'Univers, en obligeant les Ministres de tant de Princes de s'assembler, pour terminer une

(2) Louis XIV, son ayeul.

guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs Maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures Plumes que la mienne ; & je suis avec un profond respect ,

MONSEIGNEUR,

Votrès humble, très obéissant & très fidele Serviteur,

DE LA FONTAINE.

LIVRE DOUZIEME.

FABLE PREMIERE.

Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

PRINCE, l'unique objet du soin des Immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos Autels.
Je vous offre un peu tard ces présens de ma Muse :
Les ans & les travaux me serviront d'excuse :
Mon esprit diminue : au lieu qu'à chaque instant,
On apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il semble avoir des aîles :
Le Héros (1) dont il tient des qualités si belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui, que forçant la Victoire,
Il ne marche à pas do Géant
Dans la carriere de la gloire.

(1) Louis Daupin, fils de Louis XIV.

Quelque Dieu le retient, (c'eſt notre Souverain) (2)
Lui qu'un mois a rendu maître & vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors néceſſaire,
Peut-être elle ſeroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais; auſſi-bien les Ris & les Amours
Ne ſont pas ſoupçonnés d'aimer de longs diſcours.
De ces ſortes de Dieux votre Cour ſe compoſe,
Ils ne vous quittent point. Ce n'eſt pas qu'après tout
D'autres Divinités n'y tiennent le haut bout:
Le ſens & la raiſon y réglent toute choſe.
Conſultez ces derniers ſur un fait où les Grecs,
Imprudens & peu circonſpects,
S'abandonnerent à des charmes
Qui métamorphoſoient en Bêtes les humains.

Les Compagnons d'Ulyſſe (3), après dix ans d'allarmes
Erroient au gré du vent, de leur ſort incertains.
Ils aborderent au rivage
Où la fille du Dieu du jour,
Circé, tenoit alors ſa Cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeſte poiſon.
D'abord ils perdent la raiſon:
Quelques momens après, leurs corps & leur viſage
Prennent l'air & les traits d'animaux différens.
Les voilà devenus Ours, Lions, Eléphans;
Les uns ſous une maſſe énorme,
Les autres ſous une autre forme:
Il s'en vit de petits, *exemplum ut Talpa*:
Le ſeul Ulyſſe en échappa,
Il ſut ſe défier de la liqueur traîtreſſe.
Comme il joignoit à la ſageſſe
La mine d'un Héros & le doux entretien,

(2) Le Roi, ſon pere.
(3) Le reſte des Soldats qu'il avoit amenés au Siege de Troyes, & qu'il tâchoit de ramener à Itaque.

Il fit tant, que l'Enchantereſſe
Prit un autre poiſon peu différent du ſien.
Une Déeſſe dit tout ce qu'elle a dans l'ame:
Celle-ci déclara ſa flamme.
Ulyſſe étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendroit à ſes Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphe, accepter?
Allez le propoſer de ce pas à la troupe.
Ulyſſe y court, & dit : L'empoiſonneuſe coupe
A ſon remede encore, & je viens vous l'offrir,
Chers amis : voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déja la parole.
Le Lion dit, penſant rugir,
Je n'ai pas la tête ſi folle :
Moi, renoncer aux dons que je viens d'acquérir !
J'ai griffe & dent, & mets en piece qui m'attaque :
Je ſuis Roi, deviendrai-je un Citadin d'Ithaque (4)?
Tu me rendras, peut-être, encore ſimple Soldat ?
Je ne veux point changer d'état.
Ulyſſe, du Lion court à l'Ours : Eh ! mon frere,
Comme te voilà fait ! Je t'ai vu ſi joli.
Ah ! Vraiment, nous y voici,
Reprit l'Ours à ſa maniere ;
Comme me voilà fait ! Comme doit être un Ours.
Qui t'a dit qu'une forme eſt plus belle qu'une autre ?
Eſt-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je m'en rapporte aux yeux d'une Ourſe mes amours.
Te déplais-je ? Va-t'en, ſuis ta route & me laiſſe.
Je vis libre, content, ſans nul ſoin qui me preſſe ;
Et te dis, tout net & tout plat,
Je ne veux point changer d'état.
Le Prince Grec, au Loup va propoſer l'affaire.
Il lui dit, au hazard d'un ſemblable refus,
Camarade, je ſuis confus,

(4) Petite Iſle où regnoit Ulyſſe.

Qu'une jeune & belle Bergere
Conte aux Echos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eut vû sauver sa bergerie :
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces Bois, & redeviens,
Au lieu de Loup, homme de bien.
En est-il, dit le Loup : Pour moi, je n'en vois guere ;
Tu t'en viens me traiter de bête carnaciere :
Toi, qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le Village ?
Si j'étois homme, par ta foi
Aimerois je moins le carnage ?
Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des Loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme,
Que scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un Loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce :
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les Bois, suivre leur appétit,
C'étoit leurs délices suprêmes :
Tous renonçoient au los (5) des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir, suivant leurs passions ;
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les Compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :
Ils ont force pareils en ce bas Univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure & votre haine.

(5) A la louange.

FABLE II.

Le Chat & les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau
La cage & le panier avoient mêmes Pénates (1).
Le Chat étoit souvent agacé par l'Oiseau ;
L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier, toutefois, épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le Passereau, moins circonspect,
Lui donnoit force coups de bec.
En sage & discrette personne,
Maître Chat excusoit ces jeux.
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas-age,
Une longue habitude en paix les maintenoit ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit :
Quand un Moineau du voisinage
S'en vint les visiter, & se fit compagnon
Du pétulant Pierrot, & du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle :
Et Raton de prendre parti.

(1) Etoient dans la même maison.

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'insulter ainsi notre ami ;
Le Moineau du voisin viendra manger le nôtre ?
Non, de par tous les Chats. Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit notre Chat,
Les Moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela, toute Fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, & non point pour ma Muse :
Elle & ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

FABLE III.

Du Thésauriseur & du Singe.

Un homme accumuloit. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeoit que Ducats & Pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûreté de son Trésor ;
Notre Avare habitoit un lieu, dont Amphitrite (1)
Défendoit aux Voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassoit toujours.
Il passoit les nuits & les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche ;

(1) La mer entouroit sa maison.

Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours du mécompte à son fait:
Un gros Singe, plus sage, à mon sens, que son Maître,
Jettoit quelques Doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait.
La chambre bien cadenacée
Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour Dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir (2).
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne sais bonnement auquel donner le prix.
Dom Bertrand gagneroit près de certains esprits:
Les raisons en seroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau, tantôt quelque Doublon,
Un Jacobus, un Ducaton,
Et puis quelque Noble à la Rose (3),
Eprouvoit son adresse & sa force à jetter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
Par les humains, sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son Compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les Ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure.
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint & maint Financier
Qui n'en fait pas meilleur usage.

(2) A la mer.

(3) Espece de vieille monnoie.

FABLE IV.

Les deux Chevres.

Dès que les Chevres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route & sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces Dames vont promener leurs caprices ;
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux Chevres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quitterent les bas prés, chacune de sa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, & pour pont une planche :
Deux Belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide & le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces Amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, & l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louïs le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'Isle de la Conference (1).
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez, nos Aventurieres,
Qui toutes deux étant fort fieres,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race (à ce que dit l'Histoire)

(1) Près Saint Jean de Lus, où la Paix entre Louis XIV & Philippe IV fut signée en 1659.

L'une, certaine Chevre, au mérite sans pair,
Dont Polyphême (1) fit présent à Galathée;
Et l'autre, la Chevre Amalthée (3)
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chûte fut commune:
Toutes deux tomberent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

(1) Fameux Cyclope, amant de la Nymphe Galathée.
(3) Qui fut pour cela placée parmi les Astres.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable, qui fut nommée

LE CHAT ET LA SOURIS.

Pour plaire au jeune Prince à qui la Renommée
Destine un Temple en mes Ecrits,
Comment composerai-je une Fable nommee
Le Chat & la Souris?

Dois-je représenter dans ces Vers une Belle,
Qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le Chat, de la Souris,

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux: & c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un Roi, qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, Roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui, des plus puissans, quand il lui plaît, se joue
Comme le Chat, de la Souris ?

Mais, insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre ; & , si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune Prince alors se joueroit de ma Muse
Comme le Chat, de la Souris.

FABLE V.

Le vieux Chat & la jeune Souris.

UNE jeune Souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Rominagrobis.
Laissez-moi vivre : une Souris
De ma taille & de ma dépense,
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, & tout leur monde ?
D'un grain de bled je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre : attendez quelque tems
Réservez ce repas à Messieurs vos enfans.
Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée.
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat, & vieux, pardonner ! Cela n'arrive gueres.
Selon ces loix, descens là-bas,
Meurs, & va-t'en tout de ce pas

Haranguer les sœurs Filandieres.
Mes enfans trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma Fable
Voici le sens moral qui peut y convenir.

La jeunesse se flatte, & croit tout obtenir :
La vieillesse est impitoyable.

FABLE VI.

Le Cerf malade.

En pays pleins de Cerfs, un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh ! Messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie, & finissez vos pleurs.
Point du tout : les Consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquitterent ;
Quand il plut à Dieu s'en allerent :
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire, sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les Bois du voisinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire ?
D'un mal il tomba dans un pire ;
Et se vit réduit à la fin
A jeûner & mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O tems, ô mœurs ! J'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buisson & le Canard.

Le Buisson, le Canard & la Chauve-Souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, & font bourse commune.
Ils avoient des Comptoirs, des Facteurs, des Agens,
Non moins soigneux qu'intelligens,
Des Registres exacts de mise & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils, & fort étroits,
Et de trajet très difficile,
Alla toute emballée au fond des magasins,
Qui du Tartare (1) sont voisins.
Notre Trio poussa maint regret inutile,
Ou plutôt il n'en poussa point.
Le plus petit Marchand est savant sur ce point :
Pour sauver son crédit il faut cacher la perte.
Celle que par malheur nos gens avoient soufferte,
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert (2).
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, & les gros intérêts,
Et les Sergens, & les Procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,

(1) C'est-à-dire au fond des eaux. Tartare, l'un des noms dont les Poëtes se servent pour désigner les Enfers.

(2) Qu'autrefois les Banqueroutiers étoient obligés de porter.

N'occupoient le Trio qu'à chercher maint détour,
Pour contenter cette cohorte.
Le Buiſſon accrochoit les Paſſans à tous coups :
Meſſieurs, leur diſoit-il, de grace apprenez-nous
En quel lieu ſont les marchandiſes
Que certains gouffres nous ont priſes.
Le Plongeon, ſous les eaux s'en alloit les chercher.
L'Oiſeau, Chauve Souris, n'oſoit plus approcher,
Pendant le jour, nulle demeure :
Suivi des Sergens à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'eſt ni Souris-Chauve,
Ni Buiſſon, ni Canard, ni dans tel cas tombé,
Mais ſimple grand Seigneur, qui tous les jours ſe ſauve
Par un eſcalier dérobé.

FABLE VIII.

La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris.

LA diſcorde a toujours régné dans l'Univers,
Notre Monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette Déeſſe a plus d'un tributaire.
Commençons par les Elémens :
Vous ſerez étonnés de voir qu'à tous momens
Ils ſeront appointés contraire.
Outre ces quatre Potentats,
Combien d'Etres de tous états
Se font une guerre éternelle?

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
Par cent Arrêts rendus en forme ſolemnelle,

Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant reglé leurs emplois, leur repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme cousins.
Cette union si douce, & presque fraternelle
Edifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des Chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avoit une Chienne en gésine.
Quoi qu'il en soit, cet altercas
Mit en combustion la salle & la cuisine:
Chacun se déclara pour son Chat, pour son Chien.
On fit un Réglement dont les Chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur Avocat disoit, qu'il falloit bel & bien
Recourir aux Arrêts. En vain ils les chercherent
Dans un coin où d'abord leurs Agens les cacherent,
Les Souris enfin les mangerent.
Autre Procès nouveau: le peuple Souriquois
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, subtil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le Maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les Cieux
Nul animal, nul être, aucune créature
Qui n'ait son opposé: c'est la loi de Nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du tems.

Humain, il vous faudroit encore à soixante ans
Renvoyer chez les Barbacoles (1).

(1) Comme de petits enfans, qui toujours prêts à s'emporter & à se quereller fort sérieusement pour de pures bagatelles, doivent être corrigés de cette humeur *rioteuse* par leurs Maîtres, que la Fontaine nomme *Barbacoles*, terme plaisant & burlesque, emprunté des Italiens, qui l'ont inventé, pour désigner un Maître d'Ecole, qui, pour se rendre plus vénérable à ses Ecoliers, porte une longue barbe, *Barbam colit*.

FABLE IX.

Le Loup & le Renard.

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état ?
Tel voudroit bien être Soldat,
A qui le Soldat porte envie (1).

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Hé, qui peut dire
Que pour le métier de Mouton,
Jamais aucun Loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans,
Un Prince (2) en Fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de tems
Des Vers moins sensés que sa Prose.

(1) Legere imitation du commencement de la premiere Satyre d'Horace.

Qui fit, Mæcenas, ut nemo quam sibi sortem,
Seu ratio dederit, seu sors objecerit, illâ
Contentus vivat, laudet diversa sequentes ?

(2) Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Les traits dans sa Fable semés,
Ne sont en l'Ouvrage du Poète
Ni tous, ni si bien exprimés.
Sa louange en est plus complette.

De la chanter sur la Musette,
C'est mon talent; mais je m'attens,
Que mon Héros, dans peu de tems,
Me fera prendre la Trompette.

Je ne suis pas un grand Prophète,
Cependant je lis dans les Cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homeres;
Et ce tems-ci n'en produit gueres.

Laissant à part tous ces mysteres;
Essayons de conter la Fable avec succès.

Le Renard dit au Loup : Notre cher, pour tous mets,
J'ai souvent un vieux Coq, ou de maigres Poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chere avec moins de hasard.
J'approche des maisons, tu te tiens à l'écart.
Apprens-moi ton métier, camarade, de grace!
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque Mouton gras,
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup : Il m'est mort un mien frere,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit : Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les Mâtins du Troupeau.
Le Renard ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien;
Puis enfin il n'y manqua rien.

A-peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un Troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y
court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle(3) mit l'allarme au Camp & dans la Ville :
Meres, Brus & Vieillards, au Temple couroient tous.
L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante Loups :
Chien, Berger & Troupeau, tout fuit vers le Village,
Et laisse seulement une Brebis pour gage.
Le Larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un Coq du voisinage.
Le Disciple aussi-tôt droit au Coq s'en alla,
Jettant bas sa robe de classe,
Oubliant les Brebis, les leçons, le Régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer, est une illusion :
L'on reprend sa premiere trace
A la premiere occasion.

De votre esprit que nul autre n'égale,
Prince, ma Muse tient tout entier ce projet.
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue & la morale.

(3) Prince Grec, ami d'Achille. Il fut tué & dépouillé des armes d'Achille par Hector.

FABLE X.

L'Ecreviſſe & ſa Fille.

Les Sages quelquefois, ainſi que l'Ecreviſſe,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'eſt l'art des Matelots : c'eſt auſſi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puiſſant effort,
Enviſagent un point directement contraire,
Et font, vers ce lieu-là, courir leur adverſaire.
Mon ſujet eſt petit, cet acceſſoire eſt grand :
Je pourrois l'appliquer à certain Conquérant
Qui tout ſeul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend
N'eſt d'abord qu'un ſecret, puis devient des conquêtes.
En vain on a les yeux ſur ce qu'il veut cacher,
Ce ſont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent, à la fin, devient inſurmontable.
Cent Dieux ſont impuiſſans contre un ſeul Jupiter.
LOUIS & le Deſtin me ſemblent, de concert,
Entraîner l'Univers. Venons à notre Fable.

Mere Ecreviſſe un jour à ſa Fille diſoit ;
Comme tu vas, bon Dieu ! Ne peux-tu marcher droit.
Et comme vous allez vous-même ! dit la Fille.
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ?
Elle avoit raiſon ; la vertu
De tout exemple domeſtique
Eſt univerſelle, & s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des ſages, des ſots ;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A ſon but, j'y reviens, la méthode en eſt bonne,

Surtout

Surtout au métier de Bellone (1) :
Mais il faut le faire à propos.

(1) A la Guerre. Bellone étoit Déesse de la Guerre.

FABLE XI.

L'Aigle & la Pie.

L'AIGLE, Reine des airs, avec Margot la Pie,
Différentes d'humeur, de langage & d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'Agasse eut peur : mais l'Aigle ayant fort bien dîné
La rassure, & lui dit : Allons de compagnie.
Si le Maître des Dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'Univers ;
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, & sans cérémonie.
Caquet bon bec alors de jaser au plus drû :
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace (1),
Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût sû
Ce qu'en fait de babil y savoit notre Agasse.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplû,
L'Aigle lui dit tout en colere :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet bon bec, ma mie : adieu, je n'ai que faire
D'une babillarde à ma Cour :
C'est un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.

(1) Le bon Vulteius, comme dit Horace :
Dicenda, tacenda locutus, Epist. VII, Lib. I.

Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les
Dieux :
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, Espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :
Quoiqu'ainsi que la Pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux Paroisses (2).

(2) Etre toujours prêt à jouer divers personnages, directement opposés.

FABLE XII.

Le Roi, le Milan & le Chasseur.

A SON ALTESSE SERENISSIME.

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTY.

Comme les Dieux sont bons, ils veulent que les
Rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur, si tôt qu'on y voit naîtree
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par-là moins Héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes,
Qui, comme en l'âge d'Or, font cent biens ici-bas.
Peu de Grands sont nés tels en cet âge où nous
sommes
L'Univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.

Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des Temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa Lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le Palais des Dieux.
Un siecle de séjour ici doit vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siecle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce tems à-peine bornées!
Et la Princesse (1) & vous n'en méritez pas moins;
J'en prens ses charmes pour témoins:
Pour témoins j'en prens les merveilles
Par qui le Ciel, pour vous prodigue en ses présens,
De qualités qui n'ont qu'en vous seuls leurs pareilles,
Voulut orner vos jeunes ans.
BOURBON, de son esprit ses graces assaisonne.
Le Ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie:
Je me tais donc, & vais rimer
Ce que fit un Oiseau de Proie.

Un Milan, de son nid antique possesseur,
Etant pris vif par un Chasseur,
D'en faire au Prince un don, cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'Oiseau, par le Chasseur, humblement présenté,
Si ce Conte n'est apocrife,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de Sa Majesté.
Quoi! sur le nez du Roi? Du Roi même en personne.
Il n'avoit donc alors ni Sceptre ni Couronne?
Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.

(1) Fille légitimée de Louis XIV, mariée en 1680.

Le nez Royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des Courtisans les clameurs & la peine,
Seroit se consumer en efforts impuissans.
Le Roi n'éclata point : les cris sont indécens
 A la Majesté souveraine.
L'Oiseau garda son poste. On ne put seulement
 Hâter son départ d'un moment.
Son Maître le rappelle, & crie, & se tourmente,
Lui présente le leurre, & le poing, mais en vain.
 On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente,
 Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
I quitte enfin le Roi, qui dit : Laissez aller
Ce Milan, & celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en Milan, & l'autre en citoyen des Bois.
Pour moi, qui sais comment doivent agir les Rois,
 Je les affranchis du supplice.
Et la Cour d'admirer. Les Courtisans ravis
Elevent de tels faits, par eux si mal suivis.
Bien peu, même des Rois, prendroient un tel modele;
 Et le Veneur l'échappa belle,
Coupable seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du Maître.
 Ils n'avoient appris à connoître
Que les Hôtes des Bois : Etoit-ce un si grand mal ?

Pilpay (2) fait, près du Gange (3), arriver l'aventure.
 Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher :
Le Roi même feroit scrupule d'y toucher.

(2) Auteur Indien. *Voyez* ci-dessus ce que la Fontaine en dit dans un Avertissement, II. Part, page 3.

(3) Grand fleuve des Indes.

Savons-nous, disent-ils, si cet Oiseau de Proie
N'étoit point au siege de Troie?
Peut-être y tint il lieu d'un Prince ou d'un Héros,
Des plus hupés & des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.
Nous croyons après Pithagore (4),
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt Milans, tantôt Pigeons,
Tantôt Humains, puis Volatilles.
Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chasseur, voici l'autre maniere.
Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un Milan (ce qui n'arrive guere)
En voulut au Roi faire un don,
Comme de chose singuliere.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans,
C'est le *non plus ultrà* (5) de la Fauconnerie.
Ce Chasseur perce donc un gros de Courtisans.
Plein de zele, échauffé s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon de présens
Il croyoit sa fortune faite.
Quand l'animal porte-sonette,
Sauvage encor & tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du Chasseur, hape le pauvre Sire.
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & Courtisans Qui n'eût ri? Quant à moi
Je n'en eusse quitté ma part pour un Empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foi
Je n'ose l'assurer : mais je tiendrois un Roi
Bien malheureux s'il n'osoit rire :
C'est le plaisir des Dieux. Malgré son noir souci,

(4) Philosophe, qui a cru que les ames passoient dans le corps de différens animaux.

(5) Le cas le plus rare, le plus extraordinaire.

Jupiter, & le peuple immortel rit aussi.
Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire (6),
Quand Vulcain, clopinant, vint lui donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du Chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau: L'on a vû de tout tems
Plus de sots Fauconniers, que de Rois indulgens.

(6) *Homere* dans l'Iliade, Liv. I, où ce Poëte dit que les Dieux éclaterent d'*un ris inextinguible*, ce qui paroît peu digne de leur caractere, comme la Fontaine l'insinue assez ouvertement.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches & le Hérisson.

Aux traces de son sang, un vieux hôte des Bois,
Renard fin, subtil & matois,
Blessé par des Chasseurs, & tombé dans la fange,
Autrefois attira ce Parasite (1) aîlé,
Que nous avons Mouche appellé.
Il accusoit les Dieux, & trouvoit fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fit aux Mouches manger.
Quoi! se jetter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des Forêts
Depuis quand les Renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? Est-ce un poids inutile?
Va, le Ciel te confonde, animal importun:
Que ne vis-tu sur le commun!

(1) Celui qui fait métier d'aller impudemment manger où il n'est pas appellé.

Un Hériſſon du voiſinage,
Dans mes Vers nouveau perſonnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité.
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voiſin Renard, dit-il, & terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre: ami, ne le fais pas:
Laiſſe-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux ſont ſaouls: une troupe nouvelle
Viendroit fondre ſur moi, plus âpre & plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici bas:
Ceux-ci ſont Courtiſans, ceux-là ſont Magiſtrats.
Ariſtote appliquoit cet Apologue aux Hommes.
Les exemples en ſont communs,
Sur-tout au pays où nous ſommes.
Plus telles gens ſont pleins, moins ils ſont importuns (2).

(2) On fait un conte, qui vrai ou faux, peut ſervir également à illuſtrer cette ancienne Fable. Un riche Financier, qui s'étoit engraiſſé des malheurs de la France, ſous le regne de Louis XIV, ſe trouvant un jour à la campagne, comme il ſe promenoit dans ſes jardins délicieux, ordre lui vint de ſe démettre de ſon Emploi. Surpris de cette nouvelle, il dit à celui qui la lui annonçoit! *J'en ſuis fâché; car après avoir fait mes affaires, j'allois faire celles du Roi.*

FABLE XIV.

L'Amour & la Folie.

Tout eſt myſtere dans l'Amour,
Ses fléches, ſon carquois, ſon flambeau, ſon enfance:

Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiser cette Science.
Je ne prétens donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire à ma maniere
Comment l'Aveugle que voici,
(C'est un Dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiere:
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien.
J'en fais Juge un Amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour ensemble.
Celui-ci n'étoit pas encore privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le Conseil des Dieux.
L'autre n'eut pas la patience.
Elle lui donne un coup si furieux
Qu'il en perd la clarté des Cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme & mere, il suffit pour juger de ses cris :
Les Dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, & Némésis (1),
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas.
Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande.
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême Cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

(1) La Déesse de la Justice vengeresse.

FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, & le Rat.

A MADAME DE LA SABLIERE (1).

JE vous gardois un Temple dans mes Vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'Univers.
Déja ma main en fondoit la durée
Sur ce bel Art (2) qu'ont les Dieux inventé,
Et sur le nom de la Divinité
Que dans ce Temple on auroit adorée.
Sur le Portail j'aurois ces mots écrits :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS.
Non celle-là qu'a Junon à ses gages;
Car Junon même & le Maître des Dieux
Serviroient l'autre, & seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'Apothéose (3) à la voute eût paru.
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un Dais de lumiere.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie ; agréable matiere,
Mais peu féconde en ces évenemens,
Qui des Etats font les renversemens.
Au fond du Temple eût été son Image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire & de n'y penser pas,
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des Mortels,
Et des Héros, des Demi-dieux encore,

(1) Dame illustre par son beau génie.
(2) La Poésie.
(3) L'Histoire de son entrée dans le Ciel.

Même des Dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses Autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les trésors, quoiqu'imparfaitement :
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour ses amis, & non point autrement ;
Car cet esprit, qui né du Firmament,
A beauté d'homme, avec graces de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un dégré suprême,
Vous, que l'on aime à l'égal de soi-même,
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre Cour,
Laissons le donc) agréez que ma Muse
Acheve un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée & le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque-tems amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre Monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un Roi qui ne sait point aimer,
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue,
Vivoient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité.
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez aux milieu des déserts,
Aux fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embuches secrettes.

La Gazelle s'alloit ébattre innocemment ;
Quand un Chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit : & le Rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restans : D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés ?
La Gazelle déja nous a-t-elle oubliés ?
A ces paroles, la Tortue
S'écrie, & dit : Ah ! si j'étois
Comme un Corbeau d'aîles pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied leger :
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire d'aîle :
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle
Prise au piege & se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle ;
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un Maître d'Ecole,
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la Gazelle est prise.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent quand arriveroit-elle ?
Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits ils s'en vont secourir
Leur chere & fidelle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.

La Tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts, avec juste raison,
Et la nécéssité de porter sa maison.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du laqs : on peut penser la joie.
Le Chasseur vient, & dit : Qui m'a ravi ma proie !
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le Corbeau sur un arbre, en un bois la Gazelle :
Et le Chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Apperçoit la Tortue, & retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse & vient se présenter.
L'homme de suivre, & de jetter
Tout ce qui lui pesoit : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opere & travaille
Qu'il délivre encor l'autre sœur
Sur qui s'étoit fondé le soupé du Chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille feroit le principal Héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'Infante y tient de tels propos (4),
Que Monsieur du Corbeau va faire
Office d'Espion, & puis de Messager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager

(4) Des discours si pressans, si pathétiques, qu'à sa persuasion le Corbeau va faire office d'Espion, &c.

Le Chasseur à donner du tems à Rongemaille.
Ainsi, chacun en son endroit
S'entremet, agit & travaille.
A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit.
Que n'ose & que ne peut l'amitié violente!
Cet autre sentiment, que l'on appelle Amour,
Mérite moins d'honneur : cependant chaque jour
Je le célebre, & je le chante.
Hélas! Il n'en rend pas mon ame plus contente.
Vous protégez sa sœur, il suffit; & mes Vers
Vont s'engager pour elle à des tons tous divers.
Mon maître étoit l'Amour, j'en vais servir un autre (5);
Et porter, par tout l'Univers,
Sa gloire aussi-bien que la vôtre.

(5) Amour fondé sur l'estime, & dont le nom propre est *Amitié.*

FABLE XVI.

La Forêt & le Bucheron.

Un Bucheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa coignée.
Cette perte ne pût si-tôt se réparer
Que la Forêt n'en fût quelque-tems épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche.
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain :
Il laisseroit debout maint Chêne & maint Sapin,
Dont chacun respectoit la vieillesse & les charmes.
L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.

Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornemens.
Elle gémit à tous momens :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde, & de ses Sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages ;
Qui ne se plaindroit là-dessus ?
Hélas ! J'ai beau crier, & me rendre incommode (1) ;
L'ingratitude & les abus
N'en seront pas moins à la mode.

(1) Par mes remontrances.

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup & le Cheval.

Un Renard, jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier Cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous ? dit le Loup en riant :
Fais moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque Peintre, ou quelque Etudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez : Que sait-on ? Peut-être est-ce une
proie

Que la fortune nous envoie.
Ils vont ; & le Cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs,
Mon Cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le Renard s'excusa sur son peu de savoir.
Mes parens, reprit il, ne m'ont point fait instruire.
Ils sont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros Messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents. Le Cheval lui desserre
Un coup ; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
Mal en point, sanglant & gâté.
Frere, dit le Renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la machoire écrit
Que de tout inconnu le Sage se méfie.

FABLE XVIII.

Le Renard & les Poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria ; Quoi, ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !

Non - par tous les Dieux, non. Il accomplit son dire,
La Lune, alors luisant, sembloit, contre le Sire,
Vouloir favoriser la Dindonniere gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différens personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le Compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

FABLE XIX.

Le Singe.

Il est un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme.
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battoit. La pauvre Dame
En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus.
Le pere en rit; sa femme est morte:
Il a déja d'autres amours,

Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, & souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit Singe, ou qu'il fasse un Livre.
La pire espece c'est l'Auteur.

FABLE XX.

Le Philosophe Scythe (1).

Un Philosophe austere, & né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs ; & vit en certains lieux
Un Sage, assez semblable au Vieillard de Virgile (2),
Homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait & tranquile.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un Jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant par-tout la Nature
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda,
Pourquoi cette ruine ? Etoit-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres Habitans ?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage :
Laissez agir la faulx du Temps :
Ils iront assez-tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre ; & l'abbattant,

(1) Cette Fable nous a été conservée par *Aulugelle*, Liv. XIX, ch. 12.

(2) *Regum æquabat opes animis*, dit Virgile, Liv. IV des Georg. v. 132.

Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe & taille à toute heure:
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abbatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son Verger contre toute raison,
Sans observer tems ni saison,
Lunes ni vieilles, ni nouvelles (3).
Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiscret Stoïcien (4):
Celui-ci retranche de l'ame,
Desirs & passions, le bon & le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je reclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort.
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

(3) Le tems propre à tailler les arbres.

(4) *Sic isti apathiæ sectatores, qui videri se esse tranquillos, & intrepidos, & immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent; omnibus vehementioribus animi officiis amputatis, in corpore ignavæ & quasi enervatæ vitæ consenescunt.* Paroles pleines de force & de sens, qui font la conclusion de cette Fable, dans Aulugelle, & dont la Fontaine n'a pas laissé échapper un seul trait digne d'être conservé.

FABLE XXI.

L'Eléphant, & le Singe de Jupiter.

Autrefois l'Eléphant & le Rhinocéros,
En dispute du pas & des droits de l'Empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire

Que le Singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'Histoire.
Aussi-tôt l'Eléphant de croire
Qu'en qualité d'Ambassadeur
Il venoit trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend Maître Gille, & le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation:
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyoit que les Dieux eussent à sa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du Firmament,
Qu'on soit Mouche ou bien Eléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son Trône suprême:
Toute sa Cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le Singe, avec un front severe.
L'Eléphant repartit: Quoi! vous ne savez pas
Que le Rhinocéros me dispute le pas?
Qu'Eléphantide (1) a guerre avecque Rhinocere (2)?
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment, je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit Maître Gille, on ne s'entretient guere
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'Eléphant, honteux & surpris,
Lui dit: Et parmi nous, que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis.
Nous avons soin de tout: Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le Conseil des Dieux.
Les petits & les grands sont égaux à leurs yeux.

(1) Terme inventé, pour dire la capitale des Eléphans.

(2) De même, Ville feinte des Rhinocéros.

FABLE XXII.

Un Fou & un Sage.

CERTAIN Fou poursuivoit àcoups de pierre un Sage.
Le Sage se retourne, & lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci :
Tu fatigues assez pour gagner davantage;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer.
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer :
Adresse lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
Même insulte à l'autre Bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint Estafier accourt : on vous happe notre homme.
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des Rois il est de pareils fous.
A vos dépens ils font rire le Maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

FABLE XXIII.

Le Renard Anglois.

A MADAME HARVAY.

LE bon cœur eſt chez vous compagnon du bon ſens:
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une nobleſſe d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens,
Une humeur franche & libre, & le don d'être amie,
Malgré Jupiter même, & les tems orageux;
Tout cela méritoit un éloge pompeux:
Il en eut été moins, ſelon votre génie,
La Pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie:
J'ai donc fait celui ci court & ſimple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie:
Vous l'aimez. Les Anglois penſent profondément,
Leur eſprit, en cela, ſuit leur tempérament,
Creuſant dans les ſujets, & forts d'expériences,
Ils étendent par-tout l'empire des Sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens, à pénétrer, l'emportent ſur les autres;
Même les Chiens de leur ſéjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards ſont plus fins, je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour ſe ſauver,
Mit en uſage un ſtratagême
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le ſcélérat, réduit en un péril extrême,
Et preſque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
Paſſa près d'un patibulaire.
Là, des animaux raviſſans,

Bléreaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passans.
Leur confrere, aux abois, entre ces Morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leur Chef en défaut, ou leur donne le change,
Et fait, en vieux Renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute (1) parvenues
A l'endroit où, pour mort, le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris: leur Maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.
Mes Chiens n'appellent point au-delà des colonnes
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle. Il y vint, à son dam.
Voilà maint Basset clabaudant;
Voilà notre Renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux (2);
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagême.
Le Chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'esprit: Est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne provision?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet

(1) *Clef de meute*, terme de Vénerie, pour désigner les meilleurs Chiens qui servent à conduire & à redresser les autres Chiens de la meute. Quelquefois c'est un seul Chien qui est la Clef de la meute.

(2) Pour dire, *perdit la vie*. Voyez, sur cette expression, le Dictionnaire de l'Académie Françoise, au mot *Houseau*.

Peu favorable pour ma Lyre :
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'Univers ;
Et se font écouter des Nations étranges.
Votre Prince vous dit un jour,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muse :
C'est peu de chose : elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirés de l'Isle de Cithere ?
Vous voyez par-là que j'entens
Mazarin (3), des Amours Déesse tutelaire.

(3) La belle *Hortense*, Duchesse de Mazarin, niece du Cardinal Mazarin, laquelle pour vivre éloignée de son mari, se retira en Angleterre, où elle finit ses jours en 1699.

FABLE XXIV.

Daphnis & Alcimadure.

IMITATION DE THEOCRITE.

A MADAME DE LA MESANGERE.

AIMABLE fille d'une mere
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette Préface

Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc.... Mais tout dire,
Ce seroit trop, il faut choisir,
Ménageant ma voix & ma Lyre,
Qui bientôt vont manquer de force & de loisir
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentimens, ces graces, cet esprit:
Vous n'auriez en cela ni Maître ni Maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choses:
Il les dit mieux que je ne fais;
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils: Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit, de ce Dieu, le souverain pouvoir,
On l'appelloit Alcimadure:
Fier & farouche objet, toujours courant aux Bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres loix
Que son caprice: au reste égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs.
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs!
Le jeune & beau Daphnis, Berger de noble race,
L'aima pour son malheur: jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir;
Le desespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! Ce fut aux vents qu'il raconta sa peine;

On

On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où parmi ses Compagnes
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins & des vertes campagnes :
J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon pere, après ma mort, & je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux avec mon Chien,
Et que du reste de mon bien
Mes Compagnons fondent un Temple,
Où votre image se contemple,
Renouvellant de fleurs l'Autel à tout moment :
J'aurai, près de ce Temple, un simple monument :
On gravera sur la bordure :
Daphnis mourut d'amour ; passant, arrête-toi :
Pleure, & dit : Celui-ci succomba sous la loi
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
Il auroit poursuivi, la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante & parée.
On voulut, mais envain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au sort de son Amant.
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses loix,
Ses Compagnes danser au tour de sa Statue.
Le Dieu tomba sur elle, & l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Echo redit ces mots dans les airs épandus :
Que tout aime à-présent, l'Insensible n'est plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit, & s'étonna la voyant accourir.

Tout l'Erebe entendit cette belle homicide
S'excuser au Berger qui ne daigna l'ouir,
Non plus qu'Ajax Ulysse, & Didon son perfide.

FABLE XXV.

Le Juge Arbitre, l'Hospitalier, & le Solitaire.

Trois Saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient au même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
Tous chemins vont à Rome : ainsi nos concurrens
Crurent pouvoir choisir des sentiers différens.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en appanage on voit aux Procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des Loix, l'Homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
La moitié ? Les trois quarts, & bien souvent le tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle & déteſtable envie.
Le second de nos Saints choisit les Hôpitaux.
Je le loue ; & le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfere aux autres.
Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hospitalier ;
Chagrins, impatiens, & se plaignant sans cesse :
Il a pour tels & tels un soin particulier,
Ce sont ses amis : il nous laisse.
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'étoit content ; la Sentence arbitrale

A nul des deux ne convenoit,
Jamais le Juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De ſemblables diſcours rebutoient l'Appointeur (1).
Il court aux Hôpitaux, va voir leur Directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
Affligés, & contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au ſilence des Bois.
Là, ſous d'âpres rochers, près d'une ſource pure,
Lieu reſpecté des vents, ignoré du Soleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conſeil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de ſoi-même.
Qui mieux que vous ſait vos beſoins?
Apprendre à ſe connoître eſt le premier des ſoins
Qu'impoſe à tous mortels la Majeſté ſuprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
Chercher ailleurs ce bien, eſt une erreur extrême.
Troublez l'eau: vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci: Comment nous verrions-nous?
La vaſe eſt un épais nuage
Qu'aux effets du cryſtal nous venons d'oppoſer.
Mes Freres, dit le Saint, laiſſez-la repoſer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au déſert.
Ainſi parla le Solitaire.
Il fut cru, l'on ſuivit ce conſeil ſalutaire.
Ce n'eſt pas qu'un emploi ne doive être ſouffert.
Puiſqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient malade,
Il faut des Médecins, il faut des Avocats.
Ces ſecours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas,
Les honneurs & le gain, tout me le perſuade.
Cependant on s'oublie en ces communs beſoins.
O vous, dont le Public emporte tous les ſoins,

(1) Celui qui vouloit accommoder les Procès.

Magiſtrats, Princes, & Miniſtres,
Vous, que do vent troubler mille accidens ſiniſtres,
Que le malheur abbat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez perſonne:
Si quelque bon moment à ces penſers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon ſera la fin de ces ouvrages:
Puiſſe-t-elle être utile aux ſiecles à venir!
Je la préſente aux Rois, je la propoſe aux Sages;
Par où ſaurois-je mieux finir?

FIN DES FABLES.

AVIS.

Ce douzieme & dernier Livre, qui ne contient que vingt cinq Fables, en contient vingt-neuf dans l'Edition de Claude Barbin, imprimée en 1694, in-douze, *y compris* PHILEMON ET BAUCIS, LES FILLES DE MINÉE, LA MATRONE D'EPHESE, ET BELPHEGOR : *quatre Pieces qu'on a jugé à propos d'imprimer ici séparées des Fables du douzieme Livre, parceque ces quatre Pieces sont d'un genre fort différent, quoiqu'elles portent le nom de Fable dans l'Edition de Barbin.*

PHILEMON ET BAUCIS (1).

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux:
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquile;
Des soucis dévorans c'est l'éternel asyle,
Véritable Vautour, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toît est exempt d'un tribut si funeste;
Le Sage y vit en paix, & méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les Bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois;
Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour?
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
Philemon & Baucis nous en offrent l'exemple,
Tous deux virent changer leur cabane en un Temple.
Hymenée & l'Amour, par des desirs constans,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printems:
Ni le tems, ni l'hymen, n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Etés.
Eux seuls ils composoient toute leur République:
Heureux de ne devoir à pas un domestique

(1) Sujet tiré des Métamorphoses d'Ovide, Liv. VIII.

Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient.
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient ;
L'amitié modera leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encore se produire.
Ils habitoient un Bourg, plein de gens, dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils le Dieu de l'Eloquence (2) ;
Tous deux en Pélerins vont visiter ces lieux :
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux Dieux.
Près enfin de quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitaliere, humble & chaste maison.
Mercure frappe, on ouvre ; aussi-tôt Philemon
Vient au-devant des Dieux, & leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous : usez du peu que nous avons :
L'aide des Dieux a fait que nous le conservons,
Usez-en : saluez ces Penates d'argile.
Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde ;
Encor que le pouvoir au desir ne réponde,
Nos Hôtes agréeront les soins qui leur sont dûs.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumerent :
Des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiede, on lava les pieds des Voyageurs.
Philemon les pria d'excuser ces longueurs ;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les Dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe & la grandeur des Rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.

(2) Mercure,

Cependant

Cependant, par Baucis le festin se prépare.
La table, où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'Histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le tems l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cerès.
Les divins Voyageurs, altérés de leur course,
Mêloient au vin grossier le crystal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vuidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillerent :
A ce signe d'abord leurs yeux se décillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils,
Qui font trembler les Cieux sur leurs pôles assis.
Grand Dieu, dit Philemon, excusez notre faute.
Quels humains auroient cru recevoir un tel Hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux,
Mais quand nous serions Rois, que donner à des
Dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les Maîtres du monde,
Ils lui préféreront les seuls présens du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur;
Dans le verger couroit une Perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée :
Elle en veut faire un mets, & la poursuit en vain ;
La volaille échappe à sa tremblante main :
Entre les pieds des Dieux elle cherche un asyle.
Ce recours, à l'oiseau, ne fut pas inutile :
Jupiter intercede, Et déja les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des
monts.

Les Dieux sortent enfin, & font sortir leurs Hôtes.
De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous : Toi, Mercure, appelle les Vapeurs.
O gens durs, vous n'ouvrez vos logis, ni vo
cœurs.
Il dit : & les Autans (3) troublent déja la plaine.
Nos deux Epoux suivoient, ne marchant qu'avec
peine.
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans.
Moitié secours des Dieux, moitié peur, se hâtans,
Sur un mont assez proche enfin ils arriverent.
A leurs pieds aussi-tôt cent nuages creverent.
Des ministres du Dieu les escadrons flottans (4)
Entraînerent, sans choix, animaux, habitans,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure :
Sans vestige du Bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces severes destins.
Les animaux périr ! Car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes ;
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toît devient Temple, & ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instans s'élevent jusqu'aux nues,
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris ;
Tous ces événemens sont peints sur les lambris.
Loin, bien loin les Tableaux de Zeuxis & d'Apelle (5),
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux Epoux surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures ;
Aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures

(3) Les vents du midi, qui excitent de violentes tempêtes.

(4) Les torrens causés par l'orage.

(5) Deux des plus fameux Peintres de l'Antiquité.

Pour préſider ici ſur les honneurs divins,
Et Prêtres, vous offrir les vœux des Pélerins:
Jupiter exauça leur priere innocente.
Hélas! dit Philémon, ſi votre main puiſſante
Vouloit favoriſer juſqu'au bout deux mortels,
Enſemble nous mourrions en ſervant vos Autels;
Clothon feroit d'un coup ce double ſacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain & triſte
office:
Je ne pleurerois point celle-ci; ni ſes yeux
Ne troubleroient non-plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter, à ce vœu, fut encore favorable.
Mais oſerai-je dire un fait preſque incroyable?
Un jour, qu'aſſis tous deux dans le ſacré Parvis,
Ils contoient cette hiſtoire aux Pélerins ravis,
La troupe, à l'entour d'eux debout, prêtoit l'oreille.
Philémon leur diſoit: Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours ſervi de Temple aux Immortels:
Un bourg étoit autour, ennemi des Autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies:
Du céleſte courroux tous furent les hoſties:
Il ne reſta que nous d'un ſi triſte débris:
Vous en verrez tantôt la ſuite en nos lambris.
Jupiter l'y peignit. En contant ces Annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles:
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;
Il veut lui tendre auſſi les ſiens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a ſa langue preſſée:
L'un & l'autre ſe dit adieu de la penſée;
Le corps n'eſt tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainſi qu'eux, perd la voix;
Même inſtant, même ſort, à leur fin les entraîne:
Baucis devient Tilleul, Philémon devient Chêne.
On les va voir encor, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent ſous le poids des offrandes ſans nombre.
Pour peu que des Epoux ſéjournent ſous leur ombre,

Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! Si.... Mais autre part j'ai porté mes présens.
Célébrons seulement cette Métamorphose.
De fideles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces Vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'Univers.
Quelque jour on verra chez les Races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendôme, consentez au lôs que j'en attens;
Faites-moi triompher de l'Envie & du Tems:
Enchaînez ces Démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut,
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie:
L'entreprise demande un plus vaste génie;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages:
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des présens
Que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les possede, c'est vous;
Je l'ose, dans ces Vers, soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher attentive à vous plaire:
On dit qu'elle & ses Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet (6) tout le sacré Vallon:
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Pussent-ils, tout-d'un-coup, élever leur sourcis,
Comme on vit autrefois Philémon & Baucis!

(6) Beau Château de M. le Duc de Vendôme.

LES FILLES DE MINE'E.

JE chante dans mes Vers les Filles de Minée (1),
Troupe, aux arts (2) de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux,
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains se faire reconnoître.
On ne voit point les champs répondre aux soins du Maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.

La Gréce étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zele:
Alcithoé l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres: Quoi donc! toujours des Dieux nouveaux?
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce Dieu (3) qui purgea de monstres l'Univers.
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles?
Affoiblir les plus sains? Enlaidir les plus belles?
Souvent mener au Styx par de tristes chemins?
Et nous irons chommer la peste des humains!
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne ce jour-ci, qui voudra, du relâche:
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le tems moins long par des récits.
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire

(1) Habitant de Thebes, dont les Filles furent changées en Chauve-souris.

(2) Ouvrages de laine ou de soie.

(3) Hercule.

Du Monarque des Dieux les divers changemens ;
Mais, comme chacun sait tous ces événemens,
Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles,
Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,
Accoutumer nos cœurs à goûter son poison ;
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
Alcithoé se tut, & ses sœurs applaudirent.
Après quelques momens, haussant un peu la voix,
Dans Thebes ; reprit-elle, on conte (4) qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse :
Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire : ils s'aimerent sans peine,
D'autant plutôt épris, qu'une invincible haine,
Divisant leurs parens, ces deux Amans unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.
Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons où régnoient ces guerres intestines ;
Ce fut un avantage à leurs desirs naissans.
Le cours en commença par des jeux innocens ;
La premiere étincelle eut embrasé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
Mais c'étoit à l'insû de leurs parens cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, & sur-tout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos Amans à se dire avec signe leurs soins.
Ce leger réconfort ne les put satisfaire ;
Il fallut recourir à quelque autre mystere.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons,
Le tems avoit miné ses antiques cloisons :

(4) Sujet tiré des Métamorphoses d'Ovide, Livre IV.

Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause ;
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :
Chere Thisbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie :
Fuyons de nos parens l'injuste tyrannie :
J'en ai d'autres en Grece, il se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asyle chez eux :
Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir,
Car je n'ose parler, hélas ! de mon desir.
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?
De crainte de vains bruits faut-il que je languisse ?
Ordonnez, j'y consens ; tout me semblera doux ;
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'Amante ;
Votre amour étant pure encore que véhémente,
Je vous suivrai par-tout : notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrette,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles ;
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en moi :
Vous-même peignez-vous cet Amant hors de soi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'Aurore ;
N'attendez point les traits que son char fait éclore :
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès :
Là, nous nous attendrons, le rivage est tout près,
Une barque est au bord, les Rameurs, le vent même,
Tout, pour notre départ, montre une hâte extrême ;
L'augure en est heureux, notre sort va changer ;
Et les Dieux sont pour nous, si je sais bien juger.

Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur arrêtés au passage
Heureux mur ! tu devois servir mieux leur d[illegible]ir ;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plai[illegible].
Le lendemain Thisbé sort, & prévient Pyra[illegible],
L'impatience, hélas ! maîtresse de son ame,
La fait arriver seule & sans guide aux dégrés ;
L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurés.
Une Lionne vint, monstre imprimant la crainte,
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit ; & son voile, emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La Lionne le voit, le souille, le déchire ;
Et l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
Pyrame arrive, & voit ces vestiges tous frais.
O Dieux ! Que devient-il ? Un froid court dans ses
veines,
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines,
Il le leve ; & le sang, joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas.
Thisbé, s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue !
Te voilà, par ma faute, aux Enfers descendue !
Je l'ai voulu : c'est moi qui suis le monstre affreux
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux :
Attens-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres.
Mais m'oserai-je à toi présenter chez les Ombres (5) ?
Jouis au moins du sang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
Il dit, & d'un poignard coupe aussi-tôt sa trame.
Thisbé vient ; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
Que devient-elle aussi ? Tout lui manque à la fois,
Les sens & les esprits aussi-bien que la voix.
Elle revient enfin ; Clothon (6), pour l'amour d'elle,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.

(5) Les morts. (6) Une des Parques.

Il ne regarde point la lumiere des Cieux :
Sur Thisbé ſeulement il tourne encor les yeux.
Il vouloit lui parler, ſa langue eſt retênue :
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard ; & découvrant ſon ſein,
Je n'accuſerai point, dit-elle, ton deſſein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame allarmée :
Ce ſeroit t'accuſer de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité ſon malheur.
Cher Amant, reçois donc ce triſte ſacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office :
Elle tombe, & tombant range ſes vêtemens,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens.
Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes ;
Et du ſang des Amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un Murier proche, & blanc juſqu'à ce jour,
Eternel monument d'un ſi parfait amour.
Cette hiſtoire attendrit les Filles de Minée :
L'une accuſoit l'Amant, l'autre la deſtinée ;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette paſſion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :
L'eſt-elle ? Elle devient auſſi-tôt languiſſante :
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen eſt ce qui la détruit.
Il y joint, dit Climene, une âpre jalouſie,
Poiſon le plus cruel dont l'ame ſoit ſaiſie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris :
Alcithoé, ma ſœur, attachant vos eſprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite ;
Celles que je vais dire ont auſſi leur mérite.
J'accourcirai le tems, ainſi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour ;
A ſes rayons perçans oppoſons quelques voiles :
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.

Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse appercevoir :
Cependant donnez-moi quelque heure de silence,
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;
Souffrez-en les défauts ; & songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet évenement.

Céphale (7) aimoit Procris, il étoit aimé d'elle :
Chacun se proposoit leur hymen pour modele ;
Ce qu'Amour fait sentir de piquant & de doux,
Combloit abondamment les vœux de ces Epoux.
Ils ne s'aimoient que trop : leurs soins & leur tendresse
Approchoient des transports d'Amant & de Maîtresse.
Le Ciel même envia cette félicité :
Céphale eut à combattre une Divinité.
Il étoit jeune & beau ; l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens, chez elle accoûtumée.
Nos Belles cacheroient un pareil sentiment :
Chez les Divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale,
Les jeunes Déités, qui n'ont qu'un vieil Epoux (8),
Ne se soumettent point à ces loix comme nous.
La Déesse enleva ce Héros si fidele.
De modérer ses feux il pria l'Immortelle.
Elle le fit : l'amour devint simple amitié :
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
Recevez seulement ces marques de la mienne.

(7) Ce conte est tiré des Métamorphoses d'Ovide, Liv. VII ; mais où ce Poète n'avoit garde de le mettre dans la bouche d'une des Filles de Minée, ayant déja dit, Liv. IV, qu'elles avoient été changées toutes trois en Chauve-Souris.

(8) Le vieux Thiton, époux de l'Aurore

(C'étoit un Javelot toujours sûr de ses coups).
Un jo[illegible]ette Procris, qui ne vit que pour vous,
Fera le d[illegible]espoir de votre ame charmée,
[illegible] vous a[illegible]rez regret de l'avoir tant aimée.
Tout [illegible]e est douteux, & porte un double sens,
Celui-ci mit d'abord notre Epoux en suspens :
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle !
Et comment? N'est-ce point qu'elle m'est infidelle ?
Ah ! finissent mes jours plutôt [illegible]e de le voir !
Eprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des Mages aussi-tôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, éleve jusqu'aux Cieux
Ses beautés qu'il soutient être dignes des Dieux,
Joint les pleurs aux soupirs, comme un Amant sait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il failut recourir à ce qui porte coup,
Aux présens : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant que Procris lui parut incertaine.
Toute chose a son prix : voilà Céphale en peine ;
Il renonce aux Cités, s'en va dans les Forêts,
Conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets ;
S'imagine en chassant dissiper son martyre.
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des Zéphirs.
Doux Vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs,
Venez, legers Démons, par qui nos champs fleurissent :
Aure (9), fais-les venir : je sais qu'ils t'obéissent ;
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.
On l'entendit ; on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses vœux, autre que son Epouse.
Elle en est avertie, & la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis ;

(9) Vent frais en Eté.

Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits;
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle?
Nous vous plaignons : il l'aime, & sans cesse il l'appelle :
Les Echos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois,
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos Bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne.
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger.
Elle en profite ; hélas ! & ne fait qu'y songer.
Les Amans sont toujours de legere croyance:
S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours)
Ils seroient aux rapports insensibles & sourds.
Notre Epouse ne fut l'une ni l'autre chose :
Elle se leve un jour; & lorsque tout repose,
Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque Chasseur,
Elle cherche Céphale : un Bois l'offre à sa vue.
Il invoquoit déja cette Aure prétendue.
Viens me voir, disoit-il, chere Déesse, accours :
Je n'en puis plus, je mœurs ; fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée.
L'Epouse se prétend par ces mots outragée :
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
O triste jalousie ! O passion amere !
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere !
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure secrete.
Il en sort ; & le bruit trompe aussi-tôt l'Epoux.
Céphale prend le dard, toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, & perce sa jalouse ;
Malheureux assassin d'une si chere Epouse.

Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur ;
Il accourt, voit sa faute ; & tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore & les Destins arrêtent cette envie.
Ce ... qui fut plus cruel qu'indulgent.
L'infortuné Mari sans cesse s'affligeant,
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
Si la Déesse enfin, pour terminer ses peines,
N'eût obtenu du Sort, que l'on tranchât ses jours :
Triste fin d'un Hymen bien divers en son cours.
Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire.
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses loix,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Climene, en un tissu riche, pénible & grand,
Avoit presque achevé le fameux différend (10)
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la savante.
On voyoit en lointain une Ville naissante.
L'honneur de la nommer, entr'eux deux contesté,
Dépendoit du présent de chaque Déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre.
Un coup de son Trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un Coursier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'Olivier, qui de paix est la marque assurée :
Elle emporta le prix, & nomma la Cité.
Athene offrit ses vœux à cette Déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,

(10) Entre Neptune & Pallas, à qui nommeroit la Ville d'Athene.

Cette Description n'a aucun rapport dans les Métamorphoses d'Ovide, Liv. VI, au travail des Filles de Minée ; quoique la Fontaine ait trouvé bon de le transporter de-là ici, comme partie de l'ouvrage de ces Filles.

Toutes ſachant broder, auſſi ſages que belles.
Les premieres portoient force preſens divers.
Tout le reſte entouroit la Déeſſe aux yeux pers (11).
Avec un doux ſoûris elle acceptoit l'hommage.
Climene ayant enfin reployé ſon ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots ſon récit.

Rarement pour les pleurs mon talent réuſſit,
Je ſuivrai toutefois la matiere impoſée.
Télamon (12) pour Cloris avoit l'ame embraſée :
Cloris pour Télamon brûloit de ſon côté.
La naiſſance, l'eſprit, les graces, la beauté,
Tout ſe trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le ſiecle où nous ſommes.
Ce ſont les biens, c'eſt l'or, mérite univerſel.
Ces Amans, quoiqu'épris d'un deſir mutuel,
N'oſoient au blond Hymen ſacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en paſſeroit, l'autre état ne le peut :
Soit raiſon, ſoit abus, le ſort ainſi le veut.
Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune Amant d'une autre erreur ſuivie.
Le Démon des Combats vint troubler l'Univers.
Un Pays conteſté par des Peuples divers,
Engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un tems l'amoureuſe milice.
Cloris y conſentit, mais non-pas ſans douleur.
Il voulut mériter ſon eſtime & ſon cœur.

(11) *Pers*, vieux mot, qui ſignifie *de couleur entre le verd & le bleu : MINERVE aux yeux pers*. On peut voir ſur l'origine de *Pers*, le Dictionnaire Etymologique de Menage.

(12) Pour cette aventure de *Télamon* & de *Cloris*, & celle de *Zoon*, elles ont l'air moderne ; & ſi la Fontaine n'en eſt pas l'invénteur, je ne ſais d'où il les a tirées. Il paroît cependant que la derniere a quelque rapport avec celle de *Cimon*, dans Boccace.

Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt, & laisse à la Belle
D'amples possessions & d'immenses trésors :
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La Belle y transporte, & par-tout révérée,
Par-tout, des deux partis Cloris considérée,
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon,
Venoit de consacrer un trophée à son nom.
Lui, de sa part accourt ; & tout couvert de gloire
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux Amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystere :
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens,
Qu'au sein de sa Patrie, & de l'aveu des siens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance,
Ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphire les suivoit: quand, presque en arrivant,
Un Pirate survient, prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
Télamon jusqu'au bout porte sa résistance :
Après un long combat son parti fut défait,
Lui pris ; & ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pû croire!
Le sort, sans respecter, ni son sang, ni sa gloire,
Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat aussi-tôt qu'il fut pris.
Le destin ne fut pas à Cloris si contraire ;
Un célebre Marchand l'achete du Corsaire ;
Il l'emmene ; & bientôt, la Belle, malgré soi,
Au milieu de ses fers, range tout sous sa loi.
L'Epouse du Marchand la voit avec tendresse :
Ils en font leur compagne, & leur fils sa maîtresse.
Chacun veut cet hymen : Cloris à leurs desirs
Répondoit seulement par de profonds soupirs.

Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage:
Vous soupirez toujours, toujours votre visage
Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret.
Qu'avez-vous? Vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame;
Cloris, c'est moi qui suis l'esclave, & non pas vous.
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
Parlez, nous sommes prêts à changer de demeure,
Mes parens m'ont promis de partir tout-à-l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus.
J'en sais qui l'agréroient; j'ai sû plaire à plus d'une:
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune:
Quelle que soit la nôtre, usez-en: vous voyez
Ce que nous possédons, & nous mêmes à vos pieds.
Ainsi parle Damon: & Cloris toute en larmes,
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes:
Vos moindres qualités, & cet heureux séjour
Même aux filles des Dieux donneroient de l'amour:
Jugez donc si Cloris, esclave & malheureuse,
Voit l'offre de ces biens, d'une ame dédaigneuse.
Je sais quel est leur prix: mais de les accepter,
Je ne puis; & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage:
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentimens malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouer (hélas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a, sur mon cœur, conservé son empire.
Je chéris un Amant, ou mort, ou dans les fers;
Je prétens le chérir encor dans les Enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?
Je ne suis déja plus aimable ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
Et, doublement esclave, est indigne de vous.
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle:

Fuyons

Fuyons, dit-il, en soi, j'oublirai cette Belle :
Tout passe, & même un jour ses larmes passeront :
Voyons ce que l'absence & le tems produiront.
A ces mots il s'embarque, & quittant le rivage,
Il [illegible] mer en mer, aborde en lieu sauvage ;
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et sur le bord d'un Bois à chasser occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne :
Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin :
Puis le plaint, puis l'emmene, & puis lui dit sa
flamme.
D'une esclave, dit il, je n'ai pû toucher l'ame :
Elle chérit un mort ! Un mort, ce qui n'est plus,
L'emporte dans son cœur ! Mes vœux sont superflus.
Là-dessus, de Cloris il lui fait la peinture.
Télamon dans son ame admire l'aventure,
Dissimule, & se laisse emmener au séjour
Où Cloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour & leur débarquement ;
Cloris, se présentant à l'un & l'autre Amant,
Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable :
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable :
Un œil indifférent à le voir eût erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle ;
Cloris le reconnoît, & tombe à ce spectacle :
Elle perd tous ses sens & de honte & d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
On demande à Cloris la cause de sa peine :
Elle la dit ; ce fut sans s'attirer de haine
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zele avoit changé de face,

On le crut. Cependant, quoi qu'on dise & qu'on
fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur & le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de desir.
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
A sceller de l'Hymen une union si belle;
Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,
Il pria ses parens de doter son Rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hymenée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les nôces se faisoient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un Corbeau:
Il fait partir de l'arc une fleche maudite,
Perce les deux Epoux d'une atteinte subite.
Cloris mourut du coup, non sans que son Amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie en voyant finir ses destinées:
Quoi! La Parque a tranché le cours de ses années?
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit il pas
Que la haine du Sort avançât mon trépas.
En achevant ces mots, il acheva de vivre;
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre:
Blessé legerement, il passa chez les Morts,
Le Styx vit nos Epoux accourir sur ses bords.
Même accident finit leurs précieuses trames:
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs
ames.
Quelques uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint Statue & marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose,
Je ne garantis point cette métamorphose:
On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Climene; & cherchant dans les siecles passés
Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le sage Interpréte.
J'admirai, je plaignis ces Amans malheureux;
On les alloit unir, tout concouroit pour eux;

Ils touchoient au moment ; l'attente en étoit sûre :
Hélas ! il n'en est point de telle en la nature.
Sur le po t de jouir, tout s'enfuit de nos mains ;
s Dieux e font un jeu de l'espoir des humains.
L esprit Iris, cette triste pensée.
La Fête est vers sa fin, grace au Ciel, avancée ;
Et nous avons passé tout ce tems en récits,
Capables d'affliger les moins sombres esprits !
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste :
Je prétens de ce jour mieux employer le reste ;
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur :
Le miracle en est grand : Amour en fut l'auteur :
Il en fait tous les jours de diverse maniere.
Je changerai de style en changeant de matiere.

Zoon plaisoit aux yeux, mais ce n'est pas assez,
Son peu d'esprit, son humeur sombre,
Rendoient ces talens mal placés :
Il fuyoit les Cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les Bois, Concitoyen des Ours,
Et passoit sans aimer les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'Amour, m'allez-vous dire ;
J'en blâme en nous l'excès ; mais je n'approuve pas
Qu'insensible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne soupire.
Hé quoi ! ce long repos est-il d'un si grand prix ?
Les Morts sont donc heureux ? ce n'est pas mon avis.
Je veux des passions ; & si l'état le pire
Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, & le voilà frappé :
Voilà son cœur développé.
Amour, par son savoir suprême,
Ne l'eut pas fait Amant, qu'il en fit un Héros.
Zoon rend grace au Dieu qui troubloit son repos :

Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille :
Surprise & dans l'étonnement,
Elle veut fuir, mais son Amant
L'arrête, & lui tient ce langage :
Rare & charmant Objet, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :
C'est l'effet de vos traits, aussi puissans que doux ;
Ils m'ont l'ame & l'esprit, & la raison donnée.
Souffrez que vivant sous vos loix,
J'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
Iole, à ce discours, encor plus étonnée,
Rougit, & sans répondre elle court au hameau ;
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses Compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :
Zoon suit en triomphe, & chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit ;
Ni ses soins pour plaire à la Belle.
Leur hymen se conclut : un Satrape voisin,
Le propre jour de cette fête,
Enleve à Zoon sa conquête.
On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur, & le joint, & l'engage
En un combat de main à main.
Iole en est le prix, aussi-bien que le juge.
Le Satrape vaincu trouve encor du refuge
En la bonté de son rival.
Hélas! cette bonté lui devint inutile :
Il mourut du regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunés la tombe sert d'asyle.
Il prit pour héritiere, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son Mausolée.
Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée ?
Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire ;

Et ses Sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire
C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé :
Es[illegible]lque chemin plus court pour être aimé ?
Q[illegible]rme de s'ouir louer par une bouche
[illegible]ne, sans s'ouvrir, nous enchante & nous touche :
Ainsi disoient ces Sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remors dans leur profane sein.
Bacchus entre, & sa Cour, confus & long cortege :
Où sont, dit-il, ces Sœurs à la main sacrilege ?
Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
Opposer son Ægide (13) à ma juste fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offense :
Voyez ; & qu'on se rie après de ma puissance.
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher (14),
Aîlés, noirs & velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois Sœurs : on n'en voit nulle trace :
Leurs Métiers sont brisés : on éleve à leur place
Une Chapelle au Dieu, pere du vrai Nectar.
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
Au destin de ces Sœurs par elle protégées.
Quand quelque Dieu voyant ses bontés négligées,
Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
Chommons : c'est faire assez qu'aller de Temple en Temple
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui sont dûs :
Les jours donnés aux Dieux ne sont jamais perdus.

(13) Le bouclier de Pallas.
(14) Ces trois Sœurs, filles de Minée, changées en Chauve-Souris.

LA MATRONE D'EPHESE.

S'IL est un Conte usé, commun & rebattu,
C'est celui qu'en ces Vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t'elle point déja produit assez d'écrits?
Quelle grace aura ta Matrone (1),
Au prix de celle de Pétrone (2)?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux Censeurs, car c'est chose infinie;
Voyons si dans mes Vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephese (3) il fut autrefois
Une Dame en sagesse & vertu sans égale;
Et, selon la commune voix,
Ayant sû rafiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!
Chaque Mere à sa Bru l'alléguoit pour patron:
Chaque Epoux la prônoit à sa femme chérie:
D'elle descendent ceux de la Prudoterie (4),
Antique & célebre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment;
Ce seroit un détail frivole.
Il mourut, & son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,

(1) Une Dame.
(2) Auteur Latin, qui a fait le Conte de la Matrone d'Ephese.
(3) Ville célebre d'Asie.
(4) Famille chimérique, d'où l'on suppose que sont descendues toutes les fausses prudes.

Si les biens réparoient la perte d'un Mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte Veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura, fait le compte en pl[...]
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en allarme;
Celle ci faisoit un vacarme,
Un bruit, & des regrets à percer tous les cœurs;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque desespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée,
Que tout a sa mesure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par-là sa douleur rengregée.
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
Que son Epoux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe (5), en ferme volonté
D'accompagner cette Ombre aux Enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié,
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une Esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entens bien, c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, jusques à l'effet, courageuse & hardie.
L'Esclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s'entraimoient; & cette passion
Etoit crûe avec l'âge, au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'Esclave avoit plus de sens que la Dame,
Elle laissa passer les prémiers mouvemens:
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame

(5) Espece de Tombeau, comme une petite cave.

Dans

Dans l'ordinaire train des communs ſentimens.
Aux conſolations la Veuve inacceſſible
S'appliquoit ſeulement à tout moyen poſſible
De ſuivre le Défunt aux noirs & triſtes lieux.
L'effet auroit été le plus court & le mieux,
Mais la Dame vouloit paître encore ſes yeux
Du tréſor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit-là le ſeul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de ſortes,
Notre Veuve choiſit pour ſortir d'ici-bas.
Un jour ſe paſſe, & deux, ſans autre nourriture
Que ſes profonds ſoupirs, que ſes fréquens hélas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le Sort & la Nature.
Enfin ſa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.

Encore un autre Mort faiſoit ſa réſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment;
Car il n'avoit pour monument
Que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un Soldat bien récompenſé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par Ordonnance,
Que ſi d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le Soldat non-chalant, endormi,
Rempliroit auſſi-tôt ſa place.
C'étoit trop de ſévérité:
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fit au Garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la Dame

Rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triſte muſique?
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique,
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles?
Le Mort pour elle y répondit:
Cet objet, ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajouta la ſuivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fût mauvais Orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention;
Et déja l'autre paſſion
Se trouvoit un peu rallentie.
Le tems avoit agi. Si la foi du ſerment,
Pourſuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger ſeulement;
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Concluſion, qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſouper,
Ce qu'il fit: Et l'Eſclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au Mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu:
Qu'importe à votre Epoux, que vous ceſſiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous ſuivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriere.
La nôtre ſera longue encor, ſi nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biere?
Nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.

On ne meurt que trop tôt : qui nous presse ? Attendons :
Quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les Morts ?
Que vous servira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois : Hélas ! c'est dommage,
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la Dame s'eveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit son tems, il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le Soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame.
Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat ;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.
Le Garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit. Une belle alors qu'elle est en larmes
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre Veuve écoutant la louange,
Poison, qui de l'amour est le premier degré :
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange ;
Il fait tant que de plaire ; & se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le Mort le mieux fait :
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un Amant, elle en fait un Mari,
Le tout au nez du Mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hymenée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du Garde.
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas :
Mais en vain, la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,

Ne ſachant où trouver retraite.
L'Eſclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les Loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si Madame y conſent, j'y remedierai bien.
Mettons notre Mort en la place,
Les paſſans n'y connoîtront rien.
La Dame y conſentit. O volages femelles !
La femme eſt toujours femme. Il en eſt qui ſont belles :
Il en eſt qui ne le ſont pas :
S'il en étoit d'aſſez fideles,
Elles auroient aſſez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Eſt de réſiſter aux amorces,
La nôtre eſt bonne auſſi ; mais l'exécution
Nous trompe également : témoin cette Matrone.
Et, n'en déplaiſe au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dut propoſer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au deſſein de mourir mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire,
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une ſi grande affaire,
Cela lui ſauvoit l'autre ; & tout conſidéré,
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.

BELPHEGOR.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

Un jour Satan, Monarque des Enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe menue,
Jettoient maint pleur, poussoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit, en passant, à chaque ame :
Qui t'a jettée en l'éternelle flamme ?
L'une disoit : Hélas ! c'est mon Mari ;
L'autre aussi-tôt répondoit : C'est ma Femme.
Tant & tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein Consistoire :
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque Démon plein d'art & de prudence :
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les Hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le Prince ayant proposé sa Sentence,
Le noir Sénat suivit tout d'une voix.
De Belphegor aussi-tôt on fit choix.
Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles.
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles ;
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,

On lui donna mainte & mainte remiſe (1),
Toutes à vue, & qu'en lieux différens
Il pût toucher par des correſpondans.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines,
Bref, ce qui ſuit notre condition
Fut une annexe à ſa légation (2).
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours, & par ſon induſtrie,
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain tems:
Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le Ciel voulut mettre d'eſpace
Entre ce monde & l'éternelle nuit:
Il n'en mit guere, un moment y conduit.
Notre Démon s'établit à Florence,
Ville, pour lors, de luxe & de dépenſe:
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, ſous le nom du ſeigneur Roderic,
Il ſe logea, meubla comme un riche homme,
Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance,
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptés,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa,
Fut la louange. Apollon l'encenſa;
Car il eſt maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneur en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits

(1) Des Lettres de change, pour toucher de l'argent.

(2) *Fut attaché*, de ſorte que duran le tems de ſon Ambaſſade, il devoit être ſujet à tous les accidens de la vie humaine.

Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de Belle
Qui [illegible]ployât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût elle :
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présens s'applanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.
Notre Envoyé cependant tenoit compte
De chaque Hymen, en journaux différens ;
L'un des Epoux satisfaits & contens,
Si peu rempli, que le Diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle & bien faite, & peu d'autres trésors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le Pere dit que Madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit tems pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes & bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort apetissoient,
Altéroient fort le fond de l'Ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand Seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encore beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prieres,

Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un oui de Madame Honeſta.
Auparavant le Notaire y paſſa (3),
Dont Belphegor ſe moquant en ſon ame,
Hé quoi! dit-il, on acquiert une Femme
Comme un Château! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raiſon: ôtez d'entre les hommes
La ſimple foi, le meilleur eſt ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous ſommes,
Dans les procès, en prenant le revers.
Les ſi, les car, les contrats ſont la porte
Par où la noiſe entra dans l'Univers:
N'eſpérons pas que jamais elle en ſorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats:
C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reſte eſt inutile.
Qu'ainſi ne ſoit, voyons d'autres états.
Chez les Amis tout s'excuſe, tout paſſe:
Chez les Amans tout plaît, tout eſt parfait:
Chez les Epoux tout ennuie & tout laſſe.
Le devoir nuit, chacun eſt ainſi fait.
Mais, dira-t-on, n'eſt-il en nulles guiſes
D'heureux ménages? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait Hymen,
Quand les conjoints ſe ſouffrent leurs ſottiſes.

Sur ce point-là c'eſt aſſez raiſonné.
Dès que chez lui le Diable eut amené
Son Epouſée, il jugea par lui-même
Ce qu'eſt l'Hymen avec un tel Démon:
Toujours débats, toujours quelque ſermon
Plein de ſottiſe en un degré ſuprême.
Le bruit fut tel, que Madame Honeſta
Plus d'une fois les voiſins éveilla;

(3) Fit le Contrat de Mariage.

Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple Bourgeoise,
Ce disoit-elle : un petit Trafiquant
Traiter ainsi les Filles de mon rang !
Méritoit-il femme si vertueuse ?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret, & si je faisois bien . . .
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux Epoux, à ce que dit l'Histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'Eté, d'Hiver, d'entre tems, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre Enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de Madame Honesta,
Ayant sans cesse & le pere & la mere,
Et la grand'sœur avec le petit frere,
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le Précepteur :
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine infaillible accident ;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant? Qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble ;
Et, plus le bien de son Maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur resteroit :
Dont par raison bien & dûment déduite
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à son tour ;

Car regagnant ce qu'il eut étant Maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre Epoux, ainsi tout alla mal.
Ses Agens (5), tels que la plûpart des nôtres,
En abusoient. Il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau :
Trompé des uns, mal servi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain Fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit ;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit ;
Ses créanciers, & sa femme encore pire :
Qu'il n'y savoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
Chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre :
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Si-tôt que lui Matheo l'en prieroit ;
Trois fois sans plus ; & ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,

(5) Ceux qui avoient soin de son commerce.

Devint alors, l'Hiſtoire n'en dit rien.
Son coup d'eſſai fut une fille unique ;
Où le galant ſe trouvoit aſſez bien :
Mais Matheo, moyennant groſſe ſomme,
L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naples, il ſe tranſporte à Rome ;
Saiſit un corps : Matheo l'en bannit,
Le chaſſe encore : autre ſomme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre Diable ſortit.
Le Roi de Naples avoit lors une fille,
Honneur du ſexe, eſpoir de ſa famille :
Maint jeune Prince étoit ſon pourſuivant,
Là, d'Honeſta Belphegor ſe ſauvant,
On ne le put tirer de cet aſyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un Manant qui chaſſoit les Eſprits.
Cent mille écus d'abord lui ſont promis.
Bien affligé de manquer cette ſomme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'eſpérer
Que Belphegor ſe laiſſât conjurer)
Il la refuſe : il ſe dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui ſans ſavoir comment,
Sans dons du Ciel, par haſard ſeulement,
De quelques corps a chaſſé quelque Diable,
Apparemment chétif & miſérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire : on le force, on l'amene,
On le menace, on lui dit que ſous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que ſa puiſſance
Se manifeſte avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en préſence
Notre Démon & ſon conjurateur :
D'un tel combat le Prince eſt ſpectateur.
Chacun y court, n'eſt fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire :

D'un côté sont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien comptés, d'autre part.
Matheo tremble, & lorgne la finance.
L'Esprit malin voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois,
Dont Matheo étoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes:
Le tout en vain. Plus il est en allarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit,
Que sur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance (6),
Nécessité lui suggéra ce tour.
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait: de quoi l'Esprit immonde
Un peu surpris, au Manant demanda:
Pourquoi ce bruit? Coquin, qu'entens-je là?
L'autre répond: C'est Madame Honesta
Qui vous reclame, & va par tout le monde
Cherchant l'Epoux que le Ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des Enfers, & conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du Mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
Non par floccons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'Hymen fait de sa Confrerie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux destin:
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre Couronne.
Satan le crut, il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.

(6) Comme font encore, en Angleterre, la plûpart de ceux qu'on mene au supplice.

Car qu'eût il fait ? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un Diable a ses oreilles,
Toujours le même, & toujours sur un ton
Il fut contraint d'enfiler la venelle :
Dans les Enfers, encore en change-t-on ?
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétens-je inférer ?
Premierement, je ne sais pire chose,
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Notre ascendant à l'Hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut :
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

EPITAPHE DE M. DE LA FONTAINE,

FAIT PAR LUI-MEME.

JEAN s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant ſon fonds avec ſon revenu;
Croyant tréſor choſe peu néceſſaire.
Quant à ſon tems, bien ſut le diſpenſer:
Deux parts en fit, dont il ſouloit paſſer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire (1).

(1) *Et ſes charmans Ecrits que tout le monde admire,*
Et dont la gloire durera
Autant que des BOURBONS le floriſſant Empire;
Qui croira
Que La Fontaine *les oublie?*
Sans doute il s'en ſouvient bien?
Mais ſa modeſtie
Les comptoit pour rien.

AVIS DU LIBRAIRE.

Je prens la liberté de joindre à ces Vers, qui me sont tombés entre les mains, une Fable qui m'a été recommandée par un savant Abbé, comme assez digne de voir le jour. *L'on n'y trouvera pas*, m'a-t-il dit, *les agrémens qui couloient si naturellement de la plume de La Fontaine, qu'on diroit qu'il ne s'en appercevoit point lui-même: mais si je ne me trompe, elle sera pourtant reçue du Public avec indulgence, par le style simple dont elle est contée; & sur-tout à cause du sens moral qu'elle contient, lequel interesse & intéressera toujours les Hommes, jeunes, vieux, de moyen âge, de différent sexe, de quelque rang, & de quelque condition qu'ils soient.*

FABLE.

La Cigale trouvée parmi une foule de Sauterelles.

Sur le midi, dans le tems (1),
Qu'aux Moucherons chassent les Hirondelles,
Un Villageois chassoit aux Sauterelles,
Qui, sautant & voletant dans ses champs,
Les tondoient à belles dents,
Il les prend, il les empale (2),

(1) C'est-à-dire, en Eté, que les Hirondelles, volant de tous côtés, happent Mouches & Moucherons, pour elles & pour leurs petits.

(2) Pour en regaler la Volaille de sa basse-cour,

Résolu de tout tuer.
Lors, sous la main lui tombe une Cigale;
Et, tout prêt à l'écraser,
D'un ton dolent la Cigale s'écrie:
Considerez, bon homme, je vous prie,
Que je n'ai, de ma vie,
Gâté vos fleurs, vos fruits, votre herbe, ni vos bois:
Pourquoi te trouvois-tu, reprit le Villageois,
En si mauvaise compagnie (3)?

(3) Quelques personnes trouvent à-propos que je me déclare l'Auteur de cette petite piece de vers, pour empêcher qu'un Editeur insensé ne s'avisât un jour de la donner à La Fontaine. Je déclare donc, par déférence pour ces Messieurs, que c'est moi qui ai mis en vers cette Fable, dont Esope est l'inventeur, comme on peut le voir dans sa vie composée par La Fontaine *pag.* xxxij.

COSTE.

TABLE

TABLE DES FABLES CONTENUES DANS LA SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIEME.

FABLE I. *Les Animaux malades de la Peste*, p. 7
FABLE II. *Le mal marié*, 9
FABLE III. *Le Rat, qui s'est retiré du monde*, 11
FABLE IV. *Le Héron*, 12
FABLE V. *La Fille*, 13
FABLE VI. *Les Souhaits*, 15
FABLE VII. *La Cour du Lion*, 17
FABLE VIII. *Les Vautours & les Pigeons*, 19
FABLE IX. *Le Coche & la Mouche*, 21
FABLE X. *La Laitiere & le Pot au lait*, 22
FABLE XI. *Le Curé & le Mort*, 24
FABLE XII. *L'Homme qui court après la Fortune, & l'Homme qui l'attend dans son lit*, 25
FABLE XIII. *Les deux Coqs*, 28
FABLE XIV. *L'ingratitude & l'injustice des Hommes envers la Fortune*, 29
FABLE XV. *Les Devineresses*, 31
FABLE XVI. *Le Chat, la Belette & le petit Lapin*, 33
FABLE XVII. *La tête & la queue du Serpent*, 34
FABLE XVIII. *Un Animal dans la Lune*. 36

LIVRE HUITIEME.

Fable I. La Mort & le Mourant, 39
Fable II. Le Savetier & le Financier, 41
Fable III. Le Lion, le Loup & le Renard, 43
Fable IV. Le pouvoir des Fables, 44
Fable V. L'Homme & la Puce, 47
Fable VI. Les Femmes & le Secret, ibid.
Fable VII. Le Chien qui porte à son cou le dîner de son Maître, 49
Fable VIII. Le Rieur & les Poissons, 50
Fable IX. Le Rat & l'Huître. 52
Fable X. L'Ours & l'Amateur des Jardins, 53
Fable XI. Les deux Amis, 55
Fable XII. Le Cochon, la Chevre & le Mouton, 57
Fable XIII. Tircis & Amarante, 58
Fable XIV. Les Obseques de la Lione, 60
Fable XV. Le Rat & l'Eléphant, 62
Fable XVI. L'Horoscope, 63
Fable XVII. L'Ane & le Chien, 67
Fable XVIII. Le Bassa & le Marchand, 68
Fable XIX. L'avantage de la Science, 70
Fable XX. Jupiter & les Tonneres, 71
Fable XXI. Le Faucon & le Chapon, 74
Fable XXII. Le Chat & le Rat, 75
Fable XXIII. Le Torrent & la Riviere, 77
Fable XXIV. L'Education, 78
Fable XXV. Les deux Chiens & l'Anemort, 79
Fable XXVI. Démocrite & les Abdéritains, 80
Fable XXVII. Le Loup & le Chasseur, 82

LIVRE NEUVIEME.

Fable I. *Le Dépositaire infidele*, 85
Fable II. *Les deux Pigeons*, 88
Fable III. *Le Singe & le Léopard*, 90
Fable IV. *Le Glan & la Citrouille*, 92
Fable V. *L'Ecolier, le Pédant, & le Maître d'un Jardin*, 93
Fable VI. *Le Statuaire & la Statue de Jupiter*, 95
Fable VII. *La Souris métamorphosée en Fille*, 96
Fable VIII. *Le Fou qui vend la Sagesse*, 99
Fable IX. *L'Huître & les Plaideurs*, 100
Fable X. *Le Loup & le Chien maigre*, 101
Fable XI. *Rien de trop*, 102
Fable XII. *Le Cierge*, 103
Fable XIII. *Jupiter & le Passager*, 104
Fable XIV. *Le Chat & le Renard*, 106
Fable XV. *Le Mari, la Femme, & le Voleur*, 107
Fable XVI. *Le Trésor & les deux Hommes*, 108
Fable XVII. *Le Singe & le Chat*. 110
Fable XVIII. *Le Milan & le Rossignol*, 111
Fable XIX. *Le Berger & son Troupeau*, 112

LIVRE DIXIEME.

Fable I. *Les deux Rats, le Renard & l'Œuf*, 114
Fable II. *L'Homme & la Couleuvre*, 122
Fable III. *La Tortue & les deux Canards*, 125
Fable IV. *Les Poissons & le Cormoran*, 126

FABLE V. *L'Enfouisseur & son Compere*, 128
FABLE VI. *Le Loup & les Bergers*, 129
FABLE VII. *L'Araignée & l'Hirondelle*, 131
FABLE VIII. *La Perdrix & les Coqs*, 132
FABLE IX. *Le Chien à qui on a coupé les oreil'es*, 133
FABLE X. *Le Berger & le Roi*, 134
FABLE XI. *Les Poissons, & le Berger qui joue de la flute*, 136
FABLE XII. *Les deux Perroquets, le Roi & son Fils*, 138
FABLE XIII. *La Lione & l'Ours*, 140
FABLE XIV. *Les deux Avanturiers & le Talisman*, 141
FABLE XV. *Les Lapins*, 143
FABLE XVI. *Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, & le Fils de Roi*, 146

LIVRE ONZIEME.

FABLE I. *Le Lion*, 148
FABLE II. *Les Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter*, 150
FABLE III. *Le Fermier, le Chien, & le Renard*, 152
FABLE IV. *Le Songe d'un Habitant du Mogol*, 154
FABLE V. *Le Lion, le Singe & les deux Anes*, 156
FABLE VI. *Le Loup & le Renard*, 159
FABLE VII. *Le Paysan du Danube*, 161
FABLE VIII. *Le Vieillard & les trois jeunes Hommes*, 164
FABLE IX. *La Souris & le Chathuant*, 165
EPILOGUE, 167

LIVRE DOUZIEME.

FABLE I. *Les Compagnons d'Ulysse*, 175
FABLE II. *Le Chat & les deux Moineaux*, 179
FABLE III. *Du Thésauriseur & du Singe*, 180
FABLE IV. *Les deux Chevres*, 182
FABLE V. *Le vieux Chat & la jeune Souris*, 184
FABLE VI. *Le Cerf malade*, 185
FABLE VII. *La Chauve-Souris, le Buisson & le Canard*, 186
FABLE VIII. *La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris*, 187
FABLE IX. *Le Loup & le Renard*, 189
FABLE X. *L'Ecrevisse & sa fille*, 192
FABLE XI. *L'Aigle & la Pie*, 193
FABLE XII. *Le Roi, le Milan & le Chasseur*, 194
FABLE XIII. *Le Renard, les Mouches, & le Hérisson*, 198
FABLE XIV. *L'Amour & la Folie*, 199
FABLE XV. *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue & le Rat*, 201
FABLE XVI. *La Forêt & le Bucheron*, 205
FABLE XVII. *Le Renard, le Loup & le Cheval*, 206
FABLE XVIII. *Le Renard & les Poulets d'Inde*, 207
FABLE XIX. *Le Singe*, 208
FABLE XX. *Le Philosophe Scythe*, 209
FABLE XXI. *L'Eléphant & le Singe de Jupiter*, 210
FABLE XXII. *Un Fou & un Sage*, 212
FABLE XXIII. *Le Renard Anglois*, 213
FABLE XXIV. *Daphnis & Alcimadure*, 215
FABLE XXV. *Le Juge Arbitre, l'Hospitalier, & le Solitaire*, 218

Philémon & Baucis, } Sujets tirés des Métamorphoses d'Ouide. } 223
Les Filles de Minée *, } 229

La Matrone d'Ephese, 247
Belphegor, Nouvelle tirée de Machiavel, 253

Epitaphe de M. de la Fontaine, 262

La Cigale trouvée parmi une foule de Sauterelles, Fable mise en vers par le Commentateur des Fables de la Fontaine, en 1742. 265

* *Qui, dans* La Fontaine, *racontent plusieurs choses qu'O*vide *ne leur a point fait dire; & d'autres qu'*Ovide *n'a point dites lui-même.*

Fin de la Table de la seconde Partie.

ERRATA.

PREMIERE PARTIE.

Page 110, *vers* 20. L'une, *lisez* L'un.

Les autres fautes dont on s'est apperçû sont si legeres, & se corrigent si naturellemens à la lecture, qu'on a cru qu'il étoit inutile de les insérer ici.

PRIVILEGE DU ROI, du 26 Juillet 1720, pour vingt années, accordé au sieur Michel-Etienne David, Libraire à Paris, pour les *Œuvres de Scarron, tant en prose qu'en vers; l'Histoire universelle du feu Sieur Bossuet Evêque de Meaux, avec la continuation; les Œuvres de Pierre & Thomas Corneille; la Géographie du Sieur Robbe, avec les Cartes; les Œuvres du Sieur Veneroni; les Œuvres du Pere Malebranche; le Nouveau Testament du Pere Amelot, Prêtre de l'Oratoire; les Epîtres & Evangiles de toute l'année, & l'Ordinaire de la Messe du même Auteur; les Œuvres du Sieur Racine; Journal des Audiences; Œuvres de Moliere avec sa vie; Instructions pour les Jardins Fruitiers & Potagers, par le Sieur de la Quintinie; Œuvres de Mauriceau; Histoire de Dom Quichotte, avec la suite de Avellaneda; Œuvres du Sieur Saint Evremond; Œuvres de Madame de Villedieu; les Contes des Fées, par Madame Daunoy; Fables mises en vers par le Sieur de la Fontaine; Loix Civiles par Domat; l'Histoire de la Bible par Royaumont; l'Histoire de l'Empire, par le Sieur Heiss.*

Registré sur le Registre IV de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 613, n°. 658, le 29 Juillet 1720.

Autre PRIVILEGE DU ROI, du 31 Décembre 1733, pour dix années, à compter du jour de l'expiration du précédent, accordé au sieur Michel-Etienne David, pour les mêmes Livres.

Registré sur le Registre VIII de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 647, fol. 653, le 8 Janvier 1734.

PRIVILEGE

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé MICHEL-ETIENNE DAVID, Pere, ancien Consul, Libraire à Paris, & ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *Les Caracteres de Théophraste, par la Bruyere, avec les notes de M. Coste; Œuvres de Pierre & Thomas Corneille*; *de Racine & de Moliere*; *Fables de la Fontaine, & Œuvres diverses de la Fontaine*; *Loix Civiles, par Domat, avec les augmentations de M. d'Héricourt*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs volumes, autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de l'expiration des précedens Privileges. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns

extraits ſous quelqu [illegible] prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correctio[illegible], changemens ou autres, ſans la permiſſion expr[illegible], & par écrit, dudit Expoſant, ou de ceux qui aur[illegible]nt droit de lui; à peine de confiſcation des Exemp[illegible]aires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront entegiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que la réimpreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes: que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les expoſer en vente, les Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre tres cher & féal Chevalier, le Sieur D'AGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier le Sr D'AGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés

& feaux Conſeillers & Sécreta[...]es, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commmandu[...]s au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, [...] faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis [...] néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & n[...]nobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le treizieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cent quarante-quatre, & de notre Regne le trentieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 384, fol. 324, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 23 Novembre 1744.

Signé, VINCENT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de DIDOT.